

Revue Roumaine d'Études Francophones
No. 6 / 2014

**Publication annuelle de l'Association Roumaine des Départements
d'Études Francophones (ARDUF)**

***LA FRANCOPHONIE
DANS LES BALKANS***

Directeur fondateur :

Marina MUREȘANU IONESCU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Directeur :

Elena-Brândușa STEICIUC, Université « Ștefan cel Mare » Suceava, Roumanie
Présidente de l'ARDUF

Rédacteur en chef :

Felicia DUMAS, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Secrétaire de rédaction :

Diana GRADU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Comité de rédaction :

Responsable section **Littérature** : Mircea ARDELEANU, Université « Lucian Blaga », Sibiu, Roumanie

Responsable section **Linguistique** : Virginia VEJA LUCATELLI, Université « Dunărea de Jos », Galați, Roumanie

Responsable section **Didactique** : Anca COSĂCEANU, Université de Bucarest, Roumanie

Responsable des **Comptes rendus** : Dan DOBRE, Université de Bucarest, Roumanie

Comité scientifique international :

Charles BONN, Université Lyon II, France

Patrice BRASSEUR, Université d'Avignon, France

Francis CLAUDON, Université Paris 12, France

Jean-Pierre LONGRE, Université Lyon III, France

Samir MARZOUKI, Université de Manouba, Tunisie

Irina MAVRODIN, Université de Craiova, Roumanie †

Catherine MAYAUX, Université Cergy – Pontoise, France

Simona MODREANU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Alain MONTANDON, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, France

Ioan PÂNZARU, Université de Bucarest, Roumanie

Liliane RAMAROSOA, Université d'Antananarivo, Madagascar

Dolores TOMA, Université de Bucarest, Roumanie

Comité de lecture:

Michel BENIAMINO, Université de Limoges, France

Iulian POPESCU, Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie

Danielle FORGET, Université d'Ottawa, Canada

Alexandra CUNIȚĂ, Université de Bucarest, Roumanie

Revue Roumaine d'Études Francophones
No. 6 / 2014

**Publication de l'Association Roumaine des Départements Universitaires
Francophones (ARDUF)**

***LA FRANCOPHONIE
DANS LES BALKANS***

Responsables du numéro :
Elena-Brândușa STEICIUC
Marina MUREȘANU IONESCU
Diana GRADU



Éditions JUNIMEA, Iași

Pour nous contacter :

Revue Roumaine d'Études Francophones

Marina MUREȘANU IONESCU

Département de français, Faculté des Lettres

Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași

11, Bd. Carol I

700 506 Iași, ROUMANIE

Tél: +40(232)201000

Fax: +40 (232) 201201

Marina Mureșanu Ionescu

e-mail: marina.muresanu@yahoo.fr

Elena-Brândușa Steiciuc

e-mail : selenabrandusa@yahoo.com

Felicia Dumas

e-mail : felidumas@yahoo.fr

Diana Gradu

e-mail: dianagradu@yahoo.com

ISSN 2065 – 8087

Copyright : Éditions JUNIMEA, Iași, 2015

SOMMAIRE

Éditorial	
La Francophonie dans les Balkans	9
I. LITTÉRATURE	13
Olympia ANTONIADOU	
Entre deux patries : poly-altérité et réflexions identitaires chez l'auteur francophone Spyros Tsovilis	15
Alain VUILLEMIN	
Deux témoins de l'inhumanité en Europe centrale : Ana Novac et Élie Wiesel	33
Seza YILANCIOĞLU	
Les intellectuelles ottomanes et la langue française	50
Frédérica ZÉPHIR	
Panaït Istrati, un francophone d'avant-garde	63
Madalin ALEXANDRU	
Lamartine dans les Balkans	70
Alain QUELLA-VILLÉGER	
Nicolae Șerban, biographe de Pierre Loti. Un moment du dialogue franco-roumain	81
II. LINGUISTIQUE	89
Carmen MUNTEANU	
Dimension pratique de la traduction des culturèmes. Domaine franco-roumain	91
Elena PREATCA	
La francophonie et les guides touristiques, médiation entre cultures	101

Paula IFTIMIE-TOPORAȘ <i>Tsiganiada</i> : les controverses d'une traduction	108
III. DIDACTIQUE	119
Olivier DUMAS « Charlotte Sibi » ou le succès d'un concours de français à Iasi	121
Irina IACOMI Un moment dans l'histoire intellectuelle entre France et Roumanie. Ecole Roumaine de Paris.....	126
Elena PETREA La contribution des partenariats interuniversitaires en Europe Centrale et Orientale pour le renforcement du français sur objectifs spécifiques	134
IV. ENTRETIEN	145
Elena-Brândușa STEICIUC « ...je ne saurais dire si le français est une langue de la liberté plus qu'une autre. Cela dépend aussi de ceux qui les parlent. » – entretien avec Rodica Iulian –	147
V. COMPTES RENDUS	153
Ileana MIHĂILĂ Dolores TOMA, <i>Panaîi Istrati de A à Z</i> , Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2014, 235 p, ISBN 978-3-631-65707-2	155
Petronela MUNTEANU Elena PETREA, <i>Victor Hugo în cultura română (Victor Hugo dans la culture roumaine)</i> 2009, Editions Universitaires "Alexandru Ioan Cuza", Iași, ISBN 978-973-703-509-7, 355 pages	159

- Liliana ANGHEL
 Dan DOBRE, *L'Amour chez Stendhal et Madame de La Fayette. Essai psychanalytique*, Editura Universității din București, 2013, 203 p., ISBN 978-606-16-0321-3 162
- Laura CÎȚU
 Sonia BERBINSKI, *Le français à travers la chanson – Le FLE en douceur*, Editura Universității din București, 2013, 343 pages 165
- Felicia DUMAS
 Mgr Emilian LOVIȘTEANUL, *Évêque auxiliaire de l'Archevêché de Râmnic, Théologie et histoire ecclésiastique des saints Sacrements vers la sanctification de l'homme* (en roumain), Éditions Mitropolia Olteniei, Craiova, 2014, 384 p. 170
- Elena-Brândușa STEICIUC
 Elena PRUS, *La francosphère littéraire et l'empreinte française*, Chisinau, Ed. Pontos, 2013, ISBN 978-9975-51-426-2, 233 p. 174
- Florentina MANEA
Agapes Francophones – Actes du X^e Colloque International d'Études Francophones CIEFT 2013 Voyage(s), sous la direction de Ramona Malița (responsable du volume), Mariana Pitar, Dana Ungureanu – JATEPress, Szeged, 2013, 430 pages 178
- Dana MONAH
 Xavier GARNIER et Jean-Philippe WARREN (dir.), *Ecrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*, Paris, Editions Karthala, 2012, ISBN 978-2-8111-0636-2, 153 p. 181
- Gina PUICĂ
La Passe. Une revue des langues poétiques, n° 17 (Manie de la Roumanie et autres escapades), printemps-été 2013, ISSN : 1774-5756, 83 p. 184
- Ana-Elena COSTANDACHE
 Carmen ANDREI *Vers la maîtrise de la traduction littéraire. Guide théorique et pratique*. Galați University Press, 2014, 311 p., ISBN 978-606-8348-97-1. 188

Brândușa IONESCU Corina PANAITESCU, Liliana CORA FOȘALĂU (dir.) <i>Vignes, vins et ordres monastiques en Europe : une longue histoire</i> , Chaire UNESCO Culture et Traditions du Vin, Dijon, 2013, 228 p, ISBN: 978-2-9545977-0-6	191
VI. RÉSUMÉS DES ARTICLES	197
VII. NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES	205
Protocole de rédaction	214

Éditorial

La Francophonie dans les Balkans

Espace multiculturel par excellence, les Balkans renvoient, dans l'imaginaire collectif, tout d'abord à la « poudrière » qui résulta des ruines de l'Empire Ottoman et où fut déclenchée la première guerre mondiale. Ce territoire situé dans le sud-est de l'Europe a longtemps été une zone de rencontre entre Orient et Occident, entre peuples et cultures divers et variés. Le long du temps et surtout à partir du XIX^{ème} siècle, les contacts avec la pensée occidentale, surtout française, ont eu une influence indéniable sur la modernisation de cette mosaïque culturelle et ethnique. En Bulgarie ou en Grèce, en Roumanie ou bien en Macédoine, le modèle culturel de la France eut un impact majeur, qui se concrétisa par la constitution de l'État moderne, par l'adoption de valeurs qui continuent à exister. Des écrivains du XIX^{ème} ou du XX^{ème} siècle, formés à l'école française, ont choisi de s'exprimer dans la langue de Ronsard (qui avait, dit-on, des racines roumaines...), ce qui n'est qu'un effet du rayonnement de Paris sur cet espace lointain, une des causes de l'adoption de la francophonie. Des voyageurs occidentaux ont découvert l'espace balkanique depuis l'époque ottomane et leur contribution est fondatrice pour la relation Orient-Occident.

Espace de vie, de culture et de pensée, le territoire des Balkans peut être saisi dans une vision globalisante, tout en ayant en vue la géopoétique de Kenneth White, mais aussi de manière ponctuelle, en se focalisant sur tel ou tel aspect de la culture balkanique, au sens le plus large du terme.

C'est ce que fait le 6^{ème} numéro (2014) de la *Revue Roumaine d'Études Francophones* (publication de l'Association Roumaine des Départements Universitaires Francophones), qui sonde le vaste territoire de la Francophonie dans quelques pays Balkans, afin de mettre à profit les diverses facettes du phénomène, dans son actualité, mais aussi dans une perspective historique et tout en tenant compte de la dimension géopolitique. Les contributions du chapitre *Littérature* se donnent pour but de réfléchir à la relation qui existe entre telle ou telle identité artistique, mais aussi ethnique, et le maniement de la langue française dans la construction

d'un univers et d'une vision du monde personnels. Olympia Antoniadou se penche sur le cas du jeune écrivain contemporain Spyros Tsovilis, figure de la diaspora hellénique vivant en France, dont les écrits en français sont fondés sur une situation d'exil et sur une identité de l'entre-deux. Deux auteurs nés en Roumanie – Elie Wiesel et Ana Novac –, membres des communautés juives de Transylvanie, témoignent, par leurs écrits en français, de l'expérience de la Shoah, « l'inhumanité en Europe centrale », comme le démontre Alain Vuillemin. Quant à l'Empire Ottoman, celui-ci a connu une influence française indéniable et l'étude de Seza Yilancioglu présente le rôle et le statut de quelques intellectuelles turques comme Fatma Aliye Hanım (1862-1936), Nigâr Hanım (1862-1918), Nuriye Hanım (1890-1965) dans la société ottomane, soulignant l'importance de la culture française dans le processus d'émancipation des femmes en Turquie. Une autre figure de proue de la francophonie balkanique, l'écrivain Panait Istrati constitue l'objet de la recherche entreprise par Frédérica Zéphir, dont l'article choisit de se focaliser sur divers aspects particuliers de l'œuvre istratienne, dans une perspective thématique, mais aussi identitaire. Alain Quella-Villéger rappelle l'importante contribution de l'universitaire roumain Nicolae Șerban à la biographie de Pierre Loti et au dialogue franco-roumain.

La section *Linguistique* se propose d'explorer divers aspects concernant la relation entre deux langues-cultures, à savoir le français et le roumain, en se penchant sur le phénomène complexe de la traduction. Carmen Munteanu (la traduction des culturèmes dans le roman *Moromeții* de Marin Preda), Elena Preatca (la médiation entre les cultures par les guides touristiques et leurs enjeux traductologiques) Paula Iftimie-Toporas (les controverses de la traduction de *Tsiganiada* en français) proposent autant de points de vue dignes d'être pris en compte, car on n'aura pas encore tout dit sur l'approche traductive de la relation entre le français et le roumain.

Pour ce qui est de l'apprentissage du français et surtout du renforcement de son attractivité, les lecteurs de ce numéro pourront tirer des conclusions plutôt optimistes en lisant la section *Didactique*. Elena Petrea y présente un intéressant partenariat interuniversitaire en Europe Centrale et Orientale, Olivier Dumas parle (et donne l'exemple !) du concours scolaire organisé à Iasi, « Charlotte Sibi – Connaissance de la France et du français », Irina Iacomî rappelle un moment important dans l'histoire des relations franco-roumaines, la fondation de l'*École Roumaine de Paris*.

La rubrique *ENTRETIEN* a comme invitée d'honneur Rodica Iulian,

essayiste, romancière, poète d'origine roumaine qui – ayant quitté l'espace balkanique en 1980, à l'époque où la dictature battait son plein en Roumanie -, a construit son œuvre en français. Ses romans sont un témoignage sur une époque sombre de l'histoire de son pays, mais aussi une nouvelle facette de cette hybridité franco-roumaine qui a conquis le lectorat francophone.

Sans se targuer d'exhaustivité sur ce qui est de la situation de la Francophonie dans l'espace des Balkans, le sixième numéro de la *Revue Roumaine d'Études Francophones* se veut un point de départ et une contribution à une étude beaucoup plus ample, qui pourrait jeter des ponts entre les divers espaces de la planète francophone.

Elena-Brândușa STEICIUC
Présidente de l'ARDUF

I. LITTÉRATURE

Entre deux patries : poly-altérité et réflexions identitaires chez l'auteur francophone Spyros Tsovilis

Olympia ANTONIADOU¹

Nous assistons depuis une décennie à une prolifération de la littérature dite de la *migritude*, pour reprendre l'expression de Jacques Chevrier, que l'on a voulu résumer par certaines thématiques, littérature de l'exil, littérature de l'immigration, littérature de l'émigration, littérature migrante, et que la critique semble restreindre toutes les fois qu'elle cherche à la baptiser². L'expression « écritures migrantes » désigne « une façon d'écrire qui délaisse les sentiers battus, qui va à l'aventure, qui prend en compte les risques de la migration vers d'autres pays, vers d'autres cieux, vers d'autres humains, mais surtout vers d'autres formes qui dénoncent les idées reçues, les lieux communs, les clichés »³.

Si nombre d'écrivains francophones parlent de la migrance en romancier, c'est-à-dire qu'ils laissent apparaître dans leurs œuvres le processus historique et social à travers la vie des personnages, il n'en demeure pas moins que chacun de ces auteurs, chaque génération et chaque genre développent un *ethos* spécifique et entretiennent avec la problématique de l'espace un rapport tout à fait particulier. Le critique québécois Simon Harel parle même d'une littérature topographique⁴.

Spyros Tsovilis, écrivain contemporain de la diaspora hellénique⁵, constitue sans doute, un cas particulièrement significatif d'une littérature fondée sur une situation d'exil et sur la construction identitaire qui vit, pense

¹Université Ouverte de Grèce

²Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, p. 12.

³ L'expression « écritures migrantes » a été pour la première fois utilisée par l'écrivain néoquébécois Robert Berrouët-Oriol (1986). Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces Étrangers du dedans : une histoire de l'écriture migrante au Québec (1939-1997)*, coll. Études, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 264.

⁴ S. Harel, *Les Passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, 2005.

⁵ Spyros Tsovilis est né à Paris en 1971. Ses parents sont Grecs. Il a occupé différents postes au sein du Conseil de l'Europe, notamment, dans le domaine de la coopération juridique et la lutte contre la corruption. *Camets de garde* est son premier roman.

et écrit dans l'entre-deux⁶. Son premier roman, intitulé *Carnets de Garde*, parle de l'itinéraire d'un jeune garçon qui part faire son service militaire. Il le fait en Grèce, pendant les saisons d'automne et d'hiver. Il prend des notes, pendant ses gardes et ses permissions, sur le fonctionnement de l'armée et sur la société.

Il décrit une sorte de nouvelle comédie humaine. Mais cette comédie pourrait se jouer dans n'importe quel pays. En Grèce, il peut du moins s'exprimer librement. Dans d'autres pays, donner une image éventuellement négative de son pays ou d'une religion est passible de sanctions disciplinaires et même pénales. Par exemple en Turquie, voire en Roumanie...⁷

Une pratique récurrente de l'écriture migrante est la construction de romans sur la base d'un récit de réminiscence, une pratique qui témoigne de l'effort de vouloir réconcilier le passé avec le présent. Cette réconciliation est soutenue par le dessein de créer, par le biais de l'écriture, une linéarité dans un récit autobiographique marqué par des ruptures intervenues avec le déracinement. « Or, l'élaboration d'un récit de mémoire consiste généralement en une organisation des souvenirs dans un tissu narratif et aboutit ainsi inévitablement à une fictionalisation du vécu »⁸. De ce fait, l'entreprise autobiographique se transforme en autofiction « où se mêlent souvenirs et imagination, où le re-vécu – le passé vécu à nouveau dans le

⁶ La francophonie grecque est née et développée sous des conditions très particulières par rapport aux autres littératures francophones. En Grèce on n'a jamais vécu l'expérience du colonialisme, mais comme dans beaucoup d'autres pays d'Europe centrale et balkanique, la langue et la culture françaises ont joué en Grèce un rôle de premier plan. Aux XX^e et XXI^e siècles, il y a des écrivains grecs de première ou deuxième génération qui s'engagent dans le devenir littéraire francophone en vivant en France et en essayant d'insérer la réalité néo-hellénique comme une réalité française, tandis qu'au XIX^e siècle la francophonie grecque est caractérisée par une sorte d'« élitisme ». C'est le cas de Gisèle Prassinou, Clément Lépidis, Mimika Cranaki, Vassilis Alexakis, Albert Cohen, Georges Haldas, Pan Bouyoukas, pour ne citer que quelques-uns. Ces auteurs sont à la fois français et grecs, grecs et français, ni français, ni grecs, et toutes les combinaisons possibles à l'intérieur non seulement de cette première binarité mais aussi de la binarité origine/nationalité et encore de toutes les combinaisons possibles démultipliées de deux binarités mises ensemble. Voir Georges Fréris, *Introduction à la Francophonie littéraire – Panorama des littératures francophones*, (en grec), 1999, Thessalonique, Paratiritis, p. 316-334.

⁷ Entretien avec Spyros Tsovilis, 2014.

⁸ Voir Jeanne E. Glesener, « La Trace de l'origine. Poétique de l'effaçonnement et écriture mémorielle chez Jean Portante », *Nouvelles Etudes Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 34-50.

présent – est immédiatement repensé, transfiguré, et mis à distance »⁹. Le rapport entre l'identité et l'altérité – ce que Dominique Mainguenu nomme la « paratopie »¹⁰ – est l'un des thèmes fondamentaux de la littérature migrante et concerne la représentation de soi souvent teintée d'autobiographisme¹¹. Le lecteur lit dans le prologue de Spyros Tsovilis :

De retour en Grèce - le pays natal de ses parents, où il décide de passer son service militaire -, le héros rédige des carnets, debout pendant ses gardes, parfois à la lueur d'une torche, pour ne pas se laisser broyer par la machine de l'institution.

Les pages qui suivent proviennent, principalement, des notes de l'auteur, griffonnées dans des carnets de poche, souvent à l'occasion d'une garde, parfois à la lueur d'une torche, pendant les cent quatre-vingt-un jours qu'a duré son service militaire, en tant qu'appelé du contingent. Plusieurs passages de ces carnets sont reproduits ici en caractères en italiques. [...]

La frontière entre la réalité et la fiction des êtres et des situations du récit est néanmoins poreuse et fréquemment franchie. Sans doute parce que nous nous reposons souvent sur la fiction pour reconstruire ou surmonter la réalité¹².

À cheval sur le hors-texte et le texte, l'auteur est la ligne de contact de deux. Si l'identité n'est pas affirmée (cas de la fiction), le lecteur cherchera à établir des ressemblances, malgré l'auteur¹³. Dans le récit autobiographique, c'est la voix du narrateur adulte qui domine et organise le texte puisque l'enfance n'apparaît qu'à travers la mémoire de l'adulte.

Mon village, je le voyais aujourd'hui avec des yeux nouveaux. Voici seulement quinze ans, notre maison était un petit hameau de pierre, le mur qui séparait les deux pièces était en carton et de chaque côté [...]. Nous

⁹ Marion Colas-Blaise, « Une Approche sémio-linguistique de La Mémoire de la baleine de Jean Portante », *Mutations, Mémoires et Perspectives du Bassin Minier 1*, 2010, p. 77.

¹⁰ Dominique Mainguenu, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 86.

¹¹ Sur le « roman autobiographique », voir Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, coll. : « Poétique », Paris, Édition du Seuil, 1975. Le même auteur s'est longuement intéressé sur la question du récit autobiographique, publiant également, *Je est un autre. L'Autobiographie, de la littérature aux médias*, coll. : « Poétique », Paris, Édition du Seuil, 1980.

¹² Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, Paris, L'Harmattan 2009.

¹³ Ph. Lejeune, symétriquement au pacte autobiographique, pose le pacte romanesque. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, coll. : « Poétique », Paris, Édition du Seuil, 1975, p. 27.

n'avions pas alors l'eau courante. C'est avec l'âne que nous allions la puiser à la fontaine du village à deux kilomètres de là. [...] Les voitures y étaient rares. Elles se comptaient sur les doigts de la main. Les téléviseurs encore davantage. Il y avait un seul poste de télévision [...]. Nous nous rendions chez nos voisins de temps en temps pour suivre le programme. Voir un film était un événement presque égal aux cérémonies de mariage. [...]

Aujourd'hui la maison de mes grands-parents est recouverte de béton, la cour est pavée, le verger est ordonné, le micocoulier entouré d'une margelle. La plupart des villageois en dessous d'un certain âge disposent d'une voiture, d'un téléviseur, d'une chaîne HI-FI, d'un magnétoscope, d'un répondeur et d'un téléphone portable. Quelques-uns sont connectés à Internet. Ces changements aussi portent le nom de l'Europe¹⁴.

Ce qui fait la richesse du texte autobiographique est peut-être en même temps ce qui en limite la valeur explicative : il prétend expliquer rétrospectivement les textes de l'auteur. Et puis, si le texte autobiographique dit la vérité, c'est sur le présent de celui qui écrit (l'image de sa vie qu'il a aujourd'hui besoin de construire) plus que sur son insaisissable passé¹⁵.

Nos parents nous confiaient toute la semaine à un Internat de Châtenay-Malabry, qu'on appelait « le Foyer », tenu et géré par des représentants de l'Eglise orthodoxe grecque de France qui dépendait du Patriarcat de Constantinople. [...] Le Foyer nous dispensait un enseignement en grec tous les soirs après l'école française de la République et les mercredis. [...] c'est au Foyer que nous devons une bonne partie de notre éducation¹⁶.

Si informés soyons-nous, les éléments biographiques dont nous disposons, - dates et lieux de naissance, de résidences et de décès, formation reçue, situation familiale et sociale ou d'autres -, les « biographèmes »¹⁷ sont forcément sélectifs et prismatiques. D'ailleurs, l'écrivain dont on étudie la vie est personnage social et historique, et c'est à ce titre qu'il est placé dans le biographique et qu'il devient personnage du récit.

En fait, la nostalgie du retour en Grèce tout comme le désir

¹⁴ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 94-95.

¹⁵ Lejeune Philippe, « Autobiographie », dans *Dictionnaire des genres et des œuvres littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Paris, Albin Michel, 1997, p. 52.

¹⁶ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 195.

¹⁷ Terme emprunté à Viala Alain, « Biographie », dans *Dictionnaire des genres et des œuvres littéraires*, *op.cit.*, p. 80.

d'assimilation¹⁸ sont des thèmes récurrents de ses productions et qui répondent aux caractéristiques, selon Paul Aron, de la littérature migrante, tels le fait d'être aux prises avec « deux réalités culturelles qui se différencient généralement par la langue » convoquant la question de la « transculturation » ou encore le thème du « retour éphémère au pays d'origine » et « qui permet au jeune immigré de se rendre compte que le pays de ses pères (et mères), souvent mythifié par la mémoire collective, ne lui est pas plus ouvert ou familier que le pays d'accueil ».¹⁸

Fruit des longs mois passés dans les casernes de sa seconde patrie, ce récit mêle plusieurs niveaux narratifs et réflexifs. Retour aux origines rendu d'autant plus difficile que pour l'auteur [...], notre Grèce rêvée avant la confrontation était une Grèce embellie par l'exil et la nostalgie. Le choc est violent, dans l'univers militaire, car la double appartenance culturelle rend caduques, d'office, certaines conceptions nationalistes, a fortiori quand de solides études ont permis d'élaborer ses analyses¹⁹.

Le lieu d'appartenance, d'ancrage du romancier est la pierre d'angle d'une géographie identitaire qui dépasse les confins du roman, mais ne peut se réduire pour autant à une « patrie » - le pays du père, une notion ou communauté politique – sans perdre le sens premier du terme anglais, une terre nourricière et maternelle (ou alors de l'oxymore « mère patrie »), un pays qui est aussi celui de l'imaginaire²⁰.

Le soleil baignait généreusement la région et nous portions encore l'uniforme d'été ; Je me faufilai jusque dans le dortoir et m'assis sur le rebord de la fenêtre pour noter à la hâte quelques lignes enthousiastes et extasiées sur ma Grèce imaginaire, ma Parga de raison et le Paris de mes amours, qui, malgré tout, me manquait²¹.

¹⁸ Paul Aron, « Migrante (Littérature) », Paul Aron, Denis Saint-Jacques, Alain Viala (éds.), *Le Dictionnaire du littéraire*, P.U.F., 2002, coll. « Quadrige », 2004, p. 387-388.

¹⁹ Clio Mavroeidakos, *op.cit.*

²⁰ Certes, l'allemand fait une distinction plus nette entre « Heimat » - le village, la région, le terroir, la « communauté imaginée » - et « Vaterland », la communauté nationale, mais seul « homeland » réunit les deux concepts – pays d'origine, patrie imaginaire - autour de la notion écopoétique du grec *oikos*, (maison ou habitat), de la maison commune. Matthew Graves, « Pays d'origine, patrie imaginaire : Les géographies narratives du *Pays des Eaux* », *Géographies Imaginaires*, (textes réunis par Laurence Villard), Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 262.

²¹ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 74.

On devine une transivité au carrefour de l'identitaire et de l'imaginaire. Il n'y a point de dichotomie géographie imaginaire/géographie référentielle, mais une continuité imaginaire/identitaire, où la géographie imaginée participe à la construction de la représentation du territoire, où les cartes du territoire sont aussi narratives et romanesques²².

Ma Grèce imaginaire est bordée de toutes parts par la mer, le ciel infini est à sa portée, spirituel et profond, comme un gaspillage de peinture bleue débordant bien au-delà de son cadre. [...] Je passé des jardins austères et raffinés, gloires du passé, aux vergers luxuriants sans ordre ni beauté de la Méditerranée, avec la même mélancolie, avec un même poème qui grandit du milieu de mon âme du soleil. [...] Parga perdue, gorge du soleil, où j'ai mûri et où je tomberai bleui de ciel, d'écume et de feuilles d'oliviers²³.

L'intégration dans la société grecque se révèle un point de départ de nouvelles constructions et quête identitaire réactualisant des temps et des lieux investis d'élaborations imaginaires. La part d'invention imaginative constituant une sorte de détour nécessaire, destiné à recomposer ce que la société d'accueil a omis, effacé ou stigmatisé. L'intégration « ne renvoie pas à la production d'images émanant de la fantaisie ou du rêve, mais à la réactivation de réminiscences culturelles et identitaires devenues possibles, imaginables car accessibles à la conscience et opposables aux fictions et pré-définitions de la société dominante ».²⁴

Pour le narrateur, sa patrie imaginaire constitue une chimère, une rêverie, une sorte d'utopie, et son voyage de retour semble à un projet irréalisable²⁵. Mais l'utopie de Spyros Tsovilis, serait plutôt polysémique, puisque, selon la définition de Verzy Szacki, « u » proviendrait du grec « ou » qui signifierait « non », ou encore de « eu », ce qui signifierait « bon ». Ce mot

²² Matthew Graves, *op.cit.*, p. 267.

²³ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 79.

²⁴ Haroun Jamous, « De l'intégration aux 'patries imaginaires' », *Sociétés Contemporaines*, n° 37, 2000, p 86. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/socco_1150-1944_2000_num_37_1_1721. article consulté le 23 novembre 2014.

²⁵ Le terme d'utopia est un néologisme inventé par Thomas More en 1516 pour désigner la société idéale qu'il décrit dans son œuvre (en latin) *Utopia*. Il est décrit en français par utopie. Thomas More, *Utopia*, Mineola, N.Y., Dover Publications, 1997.

pourrait signifier tantôt le lieu qui n'existe pas », tantôt « le lieu confortable »²⁶.

Spyros Tsovilis, [...] rapporte un morceau de la Grèce [...] ce qui accentue le phénomène de la distance, comme cerné par un double exil : il n'est pas Grec, à la manière et avec les poncifs d'un autochtone mais, me semble-t-il, Grec par passion, par nostalgie, par désir d'être honnête avec lui-même ; il a vu le jour en France et y a passé pratiquement son enfance et son adolescence avant d'appréhender à la fois le mythe et le réel de la part grecque en lui²⁷.

À travers son écriture romanesque, se manifeste un mécanisme de remontée à la conscience, de recomposition et de réappropriation d'un passé omis ou accaparé, à travers lequel se reconstruit et se réinvente une identité et une réalité présentes et futures²⁸. « Il s'agit du phénomène de réactualisation, présent principalement dans certains groupements minoritaires ou issus de l'immigration, prédéfinis culturellement par une société dominante »²⁹. Dans le cas de Spyros Tsovilis, ce trajet est particulier. Non pas seulement lui, mais aussi les autres Grecs venus de l'étranger, les « hexaménites »³⁰, ont été accueillis par leurs compatriotes Grecs, avec un soupçon hostile, pour être, à la fin, rejetés.

[...] Nos camarades de camp ne comprenaient pas davantage que nous soyons venus dans leur pays. Nous étions considérés comme des privilégiés

²⁶ Virginie Marie, « De la Francophonie « centripète » à une Francophonie périphérique », *Alternative Francophone*, vol.1, 2(2009), p.63. <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af/article/view/6778>. Article consulté le 20 novembre 2014.

²⁷ Daniel Cohen, « *Les Carnets de garde* sont un livre humaniste », Allocution d'ouverture de Daniel Cohen à la Communauté hellénique de Paris le 13 novembre 2009 http://www.editions-harmattan.fr/catalogue/complement_pop.asp?popup=1&no=2141 Site consulté le 26 novembre 2014

²⁸ Haroun Jamous, *op.cit.*, p 74-75. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/socco_1150-1944_2000_num_37_1_1721. Article consulté le 23 novembre 2014.

²⁹ *Ibid.*, p.74-75.

³⁰ « Je découvris d'autres hexaménites dans ma section come en dehors. Les hexaménites allemands étaient les plus discrets. [...] Parmi les plus voyants, il y avait Marios, le neurochirurgien de Columbia qui a reçu du commandant en personne la charge de « psychologue » du Centre. Dimitris, le Suédois, était serveur dans des restaurants grecs de Stockholm, Mike venait d'Australie et Peet d'Afrique du Sud. Les Grecs de ces pays avaient le plus souvent changé de nom ou de prénom. [...] En fait, on eût dit que toutes les tribus d'Israël s'étaient rassemblées ici. On pouvait se demander pourquoi ils étaient venus de si loin pour faire leur service dans ce pays, que certains ne connaissaient que pour y avoir passé quelques étés dans leur vie et d'autres, pour avoir lu les Anciens ou de pages de Kavafis, de Karyotakis ou de Kazantzakis, ou encore pour avoir écouté des chansons de Theodorakis, de Hadzidakis ou de Haris Alexiou », Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 31.

qui ne feraient un service de six mois que par le seul fait d'être nés ailleurs. D'ailleurs, nous nous sentions complètement inutiles, nous ne leur apportons pas grand-chose et la particularité de notre double appartenance, à ce pays mais aussi à un autre, n'intéressait pas l'armée. [...] Nous étions parfois haïs. La première entrevue avec le capitaine fut du reste désastreuse: il me demanda pourquoi un Français venait faire son service dans l'armée grecque et je répondis que c'était une question de climat! Il me paya de mépris cette réponse. Dès lors, il devait plus changer de jugement à mon égard. J'étais l'intrus de service, l'opportuniste de sa compagnie, l'insoumis, le pharisien apatride, sans idéologie, sans religion, sans foi, ayant sans doute déjà sacrifié père et mère et prêt à fuir à la première mutinerie³¹.

L'individu vit sans cesse l'expérience de l'exil, qui le mène à la recherche d'un centre géographique et culturel, d'un moi perdu ou transformé, nécessitant une reconstruction sur des bases et des valeurs autres que celles données par la culture d'origine³².

Mon service a été comme une réclusion et une confrontation assez brutale avec une certaine réalité de la Grèce et des problèmes dont je parle dans le livre un par un, dans les différents chapitres : une certaine routine de la vulgarité, une certaine mesquinerie, le peu de considération pour l'environnement, l'ignorance, l'intolérance, le nationalisme, la divination de l'argent, la corruption³³.

Les tentatives d'adaptation à la société grecque ayant échoué, le seul moyen de combattre le déchirement intérieur et le manque d'appartenance est de nier, avec une sorte de culpabilité, sa « francité ».

III 20-21 septembre

Divisés en quatre files parallèles, nous attendons patiemment notre tour. Au début de chaque file, un gradé scande les données personnelles qu'il collecte successivement auprès des appelés. Il me demande mon nom, mon prénom : « Thomas Spartios. T'es quoi, toi ? Tu sais pas ? Ah ! un rat ! » [...] Mon tour vient, je suis le dernier de la file. Je décline mon identité, je présente à mon interlocuteur l'ordre d'incorporation. Il observe, d'un air de

³¹ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 31-32.

³² Otilia Bardet, « Entre rejet et attirance : la quête de l'identité chez V.S. Naipaul », 2007, p. 230, <http://www.lines.fr/lines3/otiliabardet.pdf>. Article consulté le 30 novembre 2014.

³³ Entretien avec Spyros Tsovilis, 2014, p.2.

reproche, que je suis né à Paris et continue de remplir ses formulaires. [...] Je n'ai pas de carte d'identité, je présente un certificat remis par le commissariat de la commune dont sont originaires les parents. L'ancien cligne de l'œil et me dit qu'il est aussi hexaménite. [...] On me demande si je suis hexaménite. Je le nie. [...] Mon sergent inspecte mon nouvel équipement rapiécé que l'on donne normalement aux hexaménites. Il le sait mais ne dit mot³⁴.

Cette différence représente une menace pour le sujet. C'est pourquoi la perception de la différence s'accompagne généralement d'un jugement négatif. C'est comme s'il n'était pas supportable d'accepter que d'autres valeurs, d'autres normes, d'autres habitudes que les siennes soient meilleures, ou, tout simplement, existent³⁵. Quand le narrateur répond à l'ordre de son lieutenant-colonel qu'il ne connaissait pas la prière « Pater imon », celui-ci « se sentit humilié et la colère paraissait lui avoir bouché les artères. Il avait été évident jusque-là que mon éducation était toute à refaire, que je n'étais pas tout à fait un vrai Grec et que les sirènes du patriotisme ne m'avaient pas encore enchanté »³⁶.

Si nous analysons la situation de communication entre les deux acteurs (individu-narrateur et/ou groupe-armée) appartenant à des cultures distinctes, chaque acteur se rapporte à deux systèmes culturels de référence, le sien et celui de l'autre. En supposant qu'il entre dans le jeu alternatif d'identification à l'autre, l'individu et/ou groupe, que nous appelons *actacteur* (mot valise créé à partir de *acteur* et *auteur*) devient participant et créateur du dialogue culturel³⁷. « Et l'armée est ici une métaphore de la société contemporaine où on est tous des appelés, certains plus malins que d'autres, mais, en fin de compte, tous destinés à devenir de la chair à canon »³⁸.

Tous les pays disposent d'une armée et d'officiers très décorés,

³⁴ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, *op.cit.*, p. 21 et p. 23.

³⁵ Patrick Charaudeau, « L'identité culturelle entre soi et l'autre », Actes du colloque de Louvain-la-Neuve en 2005 (Références à compléter), 2009, consulté le 29 novembre 2014 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications, URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-soi-et.html>, Article consulté le 30 novembre 2014.

³⁶ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, *op.cit.*, p. 178-179.

³⁷ Anne-Marie Codrescu, « La découverte médiée de l'Autre : les *actauteurs* de la communication interculturelle », Mihaela Chapelan (coordonateur), *Visages de l'Autre dans les Balkans et ailleurs (Colloque international, Bucarest, 4-5 novembre 2011)*, Editura Universitaria, Craiova, 2012, p.115.

³⁸ Dostena Anguelova-Lavergne, « La vie, un pari renouvelé », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, octobre 2009, http://www.editions-harmattan.fr/catalogue/complement_pop.asp?popup=1&no=2136, Site consulté le 26 novembre 2014.

même ceux dont les frontières n'ont pas été modifiées depuis des siècles. Dans la plupart d'entre eux, il y a un service militaire obligatoire ou facultatif. Mais combien de pays connaissent un service civique de solidarité ? Curieuse échelle de valeurs...³⁹

Les Carnets de garde posent des questions universelles, au-delà du destin personnel de l'auteur. C'est ; selon Dostena Anguelova-Lavergne « un livre à la fois politique et romantique, d'un genre peu commun, mais ô combien indispensable dans une époque où le cynisme et le désespoir font la loi »⁴⁰.

Hier encore un type a commis un délit parce que c'était le seul moyen de passer l'hiver au chaud en prison plutôt que dehors ! Tel autre est mort de froid sur le trottoir et on l'a retrouvé le lendemain soir, sous des cartons. Pourtant, tous ces pauvres types, s'il y avait la guerre, on les aurait habillés, on les aurait nourris, on leur aurait dit que nous faisons partie de la même famille, de la même patrie et ils se seraient même morts pour notre liberté ou notre mode de vie... Je te parie qu'ils ont tous fait leur service militaire...⁴¹

Cette nouvelle écriture témoigne de la rencontre des cultures qui semblent antagonistes et véhicule des questions sur le « réaménagement des dispositifs identitaires permettant de fonder le sentiment d'appartenance »⁴² engendré par la démultiplication des vecteurs référentiels (ethnie, langue, culture)⁴³. Spyros Tsovilis interroge la condition humaine dans le monde globalisé, à travers l'expérience personnelle d'un homme partagé entre deux patries. Dans son roman, « l'Europe apparaît comme une réalité charnelle, empruntant le meilleur des traditions de deux pays aux rêves universels. L'idée de la démocratie y est d'autant plus palpable qu'elle se frotte à la fraternité de la danse et de la chanson, qu'elle remet en jeu les notions fondamentales de la vie : l'amitié, l'amour, la responsabilité vis-à-vis de son prochain, l'élan vers le beau et le vrai »⁴⁴.

³⁹ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, op.cit., p.288.

⁴⁰ Dostena Anguelova-Lavergne, op.cit.

⁴¹ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, op.cit., p.290.

⁴² Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, p.193

⁴³ Stéphanie Bellemare-Page, « Pratiques de l'écriture frontalière chez quelques écrivains migrants québécois », *Nouvelles Etudes Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 19-33, p. 25.

⁴⁴ Dostena Anguelova-Lavergne, op.cit.

Nous souhaitons tous être Européens en pensant que seule la grande Europe, celle de Strasbourg, pouvait effectivement élaborer un projet politique commun et œuvrer à la sauvegarde des droits de l'homme, au bannissement de la torture et de la peine de mort. Maintenant pourquoi l'Europe néglige la question sociale et pourquoi est-elle si peu crédible lorsqu'elle parle de « démocraties véritables » ? C'est une autre question...⁴⁵

Le contexte actuel, dans lequel les frontières étatiques ou nationales représentent des espaces susceptibles d'être dépassés, contestés, voire floués, suggère qu'il serait bénéfique d'envisager le travail de Spyros Tsovilis « dans une dynamique littéraire qui accepterait (et célébrerait) les appartenances transversales et qui serait caractérisée par la multiplicité, l'ambiguïté et l'interstice »⁴⁶.

Comme Georges, je me sentais bien plus proche de mes amis Turcs ou Juifs que de la plupart des Grecs de cette caserne. Je devais bien plus, dans mon éducation, à un Hanokh Levin et à ses satires politiques et sociales, comme à tout poète, penseur ou écrivain qui nous fait respirer « l'air de l'universalité » qu'à bien des auteurs « nationaux » Grecs ou Français⁴⁷.

Les « écrivains frontaliers », se démarquent, d'une part, par leur volonté de franchir les frontières qui se dressent devant eux, et d'autre part, par leur habitude de brouiller les codes et les repères culturels⁴⁸. « Peut-on effacer des frontières qui ont été creusées pendant des millénaires dans l'esprit des gens ? Ou du moins en atténuer les effets comme on tente de le faire en Europe ? Peut-on s'unir sans renoncer à la justice et à sa liberté ? Peut-on concilier un empire et la démocratie, les droits universels de l'homme et les particularités locales des ethnies, la dignité du troufion et la logique de l'armée ? »⁴⁹ Selon Hicks, ceux-ci ont la particularité de vouloir brouiller les repères culturels du lecteur, de le défamiliariser et de toujours chercher à

⁴⁵ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde op.cit.*, p.162-163.

⁴⁶ Marianne Bessy, Catherine Khordoc, « Introduction : Plaidoyer pour l'analyse des pratiques scripturales de la migrance dans les littératures contemporaines en français », *Nouvelles Études Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 14.

⁴⁷ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde, op.cit.*, p. 181.

⁴⁸ Emily D. Hicks, *Border Writing : The Multidimensional Text*, Minneapolis, Oxford : U of Minnesota P, 1991, p. 123.

⁴⁹ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde, op.cit.*, p. 151.

franchir les frontières, quelle que soit leur nature⁵⁰.

Didimoticho, 7 février

Quelle absurdité ! Au moment même, où ailleurs, plus au nord et à l'ouest de l'Europe, les frontières s'estompent peu à peu, ici, on resserre encore plus les liens imaginaires qui nous maintiennent attachés à une sorte de relation cédipienne avec la mère patrie, on creuse encore davantage les tranchées, on voudrait refermer le ciel, mettre la clé à la mer et prendre même le soleil dans nos filets⁵¹.

Hicks insiste aussi pour dire que le lecteur, à la lecture de ces textes « frontaliers », est incité lui aussi à traverser une zone d'inconfort, à passer du familier à l'inconnu, ce qui lui fait vivre à son tour une forme de dépaysement et de perte de repères semblable à celle vécue par l'immigrant⁵². Cependant, « Spyros Tsovilis ne cède jamais à la caricature, ni aux jugements empesés ; par la brèche de l'anecdote, il distille quelques pensées lucides, un point de vue que son caractère double, ambivalent (à l'intérieur et à l'extérieur), enrichit plus qu'il ne trouble »⁵³. Son style est vu par Ilias Komnidis de la sorte :

à la fois poétique et « dialogué » [il] permet de rencontrer une langue (le grec, à travers des « hellénismes » en langue française), un univers (la Grèce actuelle, le service militaire et des interrogations sur l'Europe plus largement...) mais plus largement les mots qui nous manquent pour dire ce que nous avons été nombreux à vivre. L'auteur publie un premier roman explosif. Il n'épargne aucun travers grec et nous donne à voir « sa Grèce » de façon lumineuse⁵⁴.

Comme plusieurs auteurs migrants, Spyros Tsovilis a intégré dans son écriture de nombreux termes et expressions de leur langue maternelle. C'est ainsi qu'il a constellé sa prose d'emprunts linguistiques au grec, toujours en italiques, comme les mots *la democratia*, *l'isegoria* (*l'égalité de la parole*) et *l'isonomia* (*l'égalité de droits*) *tsabouka* (air fier), *tiropita* (*feuilleté au fromage*)⁵⁵.

⁵⁰ Stéphanie Bellemare-Page, *op.cit.*, p.22-23.

⁵¹ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, *op.cit.*, p.227.

⁵² Stéphanie Bellemare-Page, *op.cit.*, p.22.

⁵³ Clio Mavroeidakos, *op.cit.*, p. 101.

⁵⁴ Ilias Komnidis, « Excellent livre de Spyros Tsovilis », Forum Littérature - Agora Info-Grèce, novembre 2009, www.info-grece.com/agora.php?read,37,37354, Site consulté le 26 novembre 2014

⁵⁵ Voir, par exemple, Spyros Tsovilis, *Carnets de garde* (roman), Paris, L'Harmattan 2009, p.29, p. 73.

La technique du «binôme traductif», étudiée par Peter Newmark⁵⁶, est aussi utilisée : « Il m'avait donné le Journal d'un hexaménite (c'est ainsi qu'on appelle en Grèce celui qui fait un service de durée réduite à six mois »⁵⁷. Elle se fonde le plus souvent sur l'emploi de parenthèses dans le texte. Lise Gauvin, soutient que cette écriture développe une surconscience linguistique, qu'on observe dans les romans par divers signes textuels, comme, par exemple, la mise en scène de l'activité de l'écriture (métatextualité) et la présence de la langue comme thème⁵⁸.

« Les rapports entre langue et culture renvoient à une structuration profonde de la personnalité et notamment à la construction et la constitution de l'identité culturelle. Instrument d'intégration collective et d'affirmation individuelle, la langue fonctionne comme marqueur, comme indice d'appartenance »⁵⁹. Elle est nécessaire à la constitution d'une identité collective, elle garantit la cohésion sociale d'une communauté, elle en constitue d'autant plus le ciment qu'elle s'affiche. Quant aux enfants de seconde et troisième génération de ces populations migrantes, on voit à quel point ils ont réussi à s'approprier langue et discours, au point de partager complètement la culture du pays qui ne peut plus être dit pays d'accueil, mais leur pays de culture⁶⁰. « De fait, la langue maternelle — n'est maternelle qu'après coup, c'est-à-dire après une constante appropriation, ce qui exclut toute détermination par la langue. Or cette appropriation ne peut se faire que dans le cadre de la communication, c'est-à-dire par la médiation de l'Autre »⁶¹. On peut exprimer une forme de pensée, c'est-à-dire un discours, dans une autre langue que sa langue d'origine, même si cette autre langue a, en retour, quelque influence sur cette pensée⁶².

Je vous prie de ne pas m'en tenir rigueur, mais je n'oserais jamais vous écrire en grec (*je ne saurais pas, je fais trop de fautes, je m'emmêle les*

⁵⁶ P. Newmark, *La traduzione: problemi e metodi*, Milano, Garzanti, 1988, p. 139.

⁵⁷ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde*, *op.cit.*, p. 17.

⁵⁸ Lise Gauvin, *Écrire pour qui ? L'Écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007, p. 35.

⁵⁹ Abdallah-Pretceille Martine, « Langue et identité culturelle », *Enfance*, Tome 44 n°4, 1991, p. 306.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan_0013-7545_1991_num_44_4_1986

⁶⁰ Patrick Charaudeau, « Langue, discours et identité culturelle », *Klincksieck, revue de didactologie des langues-cultures*, 2001/3-4 - N°123, p.347.

http://www.caim.info/article.php?ID_REVUE=ELA&ID_NUMPUBLIE=ELA_123&ID_ARTICLE=ELA_123_034
Article consulté le 30 novembre 2014.

⁶¹ Abdallah-Pretceille Martine, *op.cit.*, p. 307.

⁶² Patrick Charaudeau, « Langue, discours et identité culturelle », *op.cit.*, p.343.

pédales avec tous ces « i », ces « e » et ces « o » ; si je te donnais cela en grec, tu me rirais au nez, tu me prendrais pour un analphabète et tu n'aurais pas tort, or je cherche précisément à t'épater). [...] Et puis, le français est ma langue maternelle⁶³.

Bien que Madame Triada, l'institutrice du narrateur, lui insufflât l'amour de la Grèce, du savoir et un esprit de liberté, en lui enseignant le grec, à l'école primaire, à travers l'Histoire et la Littérature, mais aussi, à partir de poèmes d'amour d'Elytis, de Ritsos, de Kavafis et de Séféris, ou de chansons, pour lui, « [s]a langue, [s]a belle langue, sœur de liberté » c'est le français⁶⁴, sans pour autant nier son admiration pour la langue grecque : « Chère Xanthippe, Je recommence ma lettre pour la dixième fois. Je ne parviens pas à t'écrire. Comment écrire dans la langue de Sikélianos, de Kariotakis, de Kavafis, Ritsos, de Séféris et d'Elytis ? »⁶⁵

Il est clair que la langue nous rend comptables du passé et crée une solidarité avec celui-ci. Il est également clair que la langue est le lieu par excellence de l'intégration sociale, de l'acculturation linguistique, où se forge la symbolique identitaire⁶⁶. Le narrateur des *Carnets de garde*, une fois arrivé en Grèce, avait pensé pouvoir prendre le large, oublier un peu Paris qu'il venait de quitter, son projet de thèse de doctorat, le cercle des vieux amis, les parents.⁶⁷ Peu à peu, un mal du pays le faisait suffoquer, qui n'était autre que la nostalgie pour la France⁶⁸, ainsi qu'une amertume née de l'hostilité vécue dans la terre natale. Un ami, Michel, lui écrit : « Ne te méprends pas sur la Grèce et les Grecs. Ce n'est pas en six mois et en treillis que tu t'en feras une idée fidèle. Ne les laisse pas détruire ton rêve. Ne donne pas à ton service militaire une dimension qu'il ne devrait pas revêtir »⁶⁹. À la fin du roman, le narrateur se retrouve dans les eaux calmes de la terre d'accueil, où il se sent vraiment chez lui : « C'était bon de retrouver ma ville, Paris [...]. J'aime cette ville, parce qu'on y respire encore un peu « l'air de l'universalité », de la contestation, de la liberté »⁷⁰.

Le roman de Spyros Tsovilis ne décrit pas le retour au pays natal

⁶³ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde op.cit.*, p. 112.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 154.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 81.

⁶⁶ Patrick Charaudeau, « Langue, discours et identité culturelle », *op.cit.*, p.342.

⁶⁷ Spyros Tsovilis, *Carnets de garde, op.cit.*, p. 23.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 122.

⁶⁹ Spyros Tsovilis, *op.cit.*, p. 76.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 290-291.

seulement comme un moment de joie et d'apaisement, mais aussi, comme un moment de conflits qui vient mettre en jeu le projet social et l'unité de la communauté tout entière. « Le retour au pays natal nous apparaît ainsi lié à une sorte de *dynostie*, terme composé des mots grecs *δυσ* (« la difficulté ») et *νόστος* (« le retour »), et par lequel nous souhaitons désigner le profond malaise qui touche l'ensemble des protagonistes du retour au pays natal »⁷¹. Par le terme de *dynostie*, on désigne l'existence d'un phénomène qui, contrairement à la nostalgie, « touche non seulement celui qui revient, le revenant, mais aussi l'ensemble de la communauté vers laquelle il se tourne dans le retour. Avec la *dynostie*, c'est le retour lui-même qui pose problème : ce retour ne parvient pas, malgré sa mise en œuvre, à se réaliser pleinement »⁷². L'expérience du « double retour » décrite dans le roman de Spyros Tsovilis – qu'il mène vers le pays natal ou non – constitue une sorte de mouvement profondément contradictoire malgré son apparente linéarité et possède une double dimension spatiale et temporelle.

À cette apparente linéarité vient cependant s'opposer le caractère proprement contradictoire du mouvement du retour. En effet, tout retour constitue aussi nécessairement un départ : revenir, c'est avant tout quitter le lieu où l'on est arrivé, ce qui n'est pas nécessairement tâche aisée dans la mesure où l'on a pu développer pour ce lieu de nouveaux sentiments d'appartenance⁷³.

La dialectique qui se cache derrière les multiples miroirs du roman de Spyros Tsovilis contribue à renforcer le dialogue entre les différents groupes humains, et exprime la pluralité culturelle présente au fond de chaque être humain, fût-il exilé, apatride ou cosmopolite, une identité multi-référencée qui renvoie à une poly-altérité ouverte ainsi qu'à un territoire partagé et géré par et pour les différentes communautés⁷⁴.

⁷¹ Irène Chassaing, *Dynosties : le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Doctor in Philosophy at Dalhousie University Halifax, Nova Scotia, October 2014, p. 1-2. <http://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/55968/Chassaing-Ir%C3%83%C2%83%C3%82%C2%A8ne-PhD-French-October-2014.pdf?sequence=1>

⁷² *Ibid.*, p. 312.

⁷³ *Ibid.*, p. 3-4.

⁷⁴ Cf. Michel Calopodis, « Le paradigme identitaire des Grecs à Marseille au XIXe siècle : une altérité idiosyncrasique », Mihaela Chapelan (coordonateur), *Visages de l'Autre dans les Balkans et ailleurs (Colloque international, Bucarest, 4-5 novembre 2011)*, Editura Universitaria, Craiova, 2012, p. 63-75, p.65.

Bibliographie

- Albert, Christiane, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- Aron, Paul, « Migrante (Littérature) », Paul Aron, Denis Saint-Jacques, Alain Viala (éds.), *Le Dictionnaire du littéraire*, P.U.F., 2002, coll. « Quadrige », 2004, p. 387-388.
- Bellemare-Page, Stéphanie, « Pratiques de l'écriture frontalière chez quelques écrivains migrants québécois », *Nouvelles Études Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 19-33.
- Bessy, Marianne, Khordoc, Catherine, « Introduction : Plaidoyer pour l'analyse des pratiques scripturales de la migration dans les littératures contemporaines en français », *Nouvelles Études Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 1-18.
- Calopodis, Michel, « Le paradigme identitaire des Grecs à Marseille au XIXe siècle : une altérité idiosyncrasique », Mihaela Chapelan (coordinateur), *Visages de l'Autre dans les Balkans et ailleurs* (Colloque international, Bucarest, 4-5 novembre 2011), Editura Universitaria, Craiova, 2012, p. 63-75.
- Codrescu, Anne-Marie, « La découverte médiée de l'Autre : les acteurs de la communication interculturelle », Mihaela Chapelan (coordinateur), *Visages de l'Autre dans les Balkans et ailleurs* (Colloque international, Bucarest, 4-5 novembre 2011), Editura Universitaria, Craiova, 2012, p. 106-117.
- Colas-Blaise, Marion, « Une Approche sémio-linguistique de La Mémoire de la baleine de Jean Portante », *Mutations, Mémoires et Perspectives du Bassin Minier* 1, 2010, pp. 73-85.
- Gauvin, Lise, *Écrire pour qui ? L'Écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007.
- Genette, Gérard, « Discours du récit », dans *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Glesener, Jeanne E., « La Trace de l'origine. Poétique de l'effaçonnement et écriture mémorielle chez Jean Portante », *Nouvelles Études Francophones*, volume 27, Numéro 1, printemps 2012, University of Nebraska Press, p. 34-50.
- Graves, Matthew, « Pays d'origine, patrie imaginaire : Les géographies narratives du Pays des Eaux », *Géographies Imaginaires*, (textes réunis par Laurence Villard), Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 261-274.

- Hicks, Emily D., *Border Writing: The Multidimensional Text*, Minneapolis, Oxford : U of Minnesota P, 1991.
- Lejeune, Philippe, « Autobiographie », *Dictionnaire des genres et des œuvres littéraires*, Éditions Albin Michel (Nouv. éd. Augm), 2001), coll. : Encyclopaedia universalis, p. 52.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, coll. : « Poétique », Paris, Édition du Seuil, 1975.
- Manguenau, Dominique, *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- May, Georges, *L'Autobiographie*, Paris, P.U.F., 1979
- Moisan, Clément et Hildebrand, Renate *Ces Étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec (1939-1997)*, coll. Études, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 264.
- Newmark, P., *La traduzione: problemi e metodi*, Milano, Garzanti, 1988, p. 139.
- Tsovilis, Spyros, *Carnets de garde* (roman), Paris, L'Harmattan 2009.
- Viala, Alain, « Biographie », dans *Dictionnaire des genres et des œuvres littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Paris, Albin Michel, 1997, p. 80.

Sitographie

- Abdallah-Pretceille, Martine, « Langue et identité culturelle », *Enfance*, Tome 44 n°4, 1991. pp. 305-309, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan_0013-7545_1991_num_44_4_1986
- Anguelova-Lavergne, Dostena, «La vie, un pari renouvelé », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, octobre 2009, http://www.editions-harmattan.fr/catalogue/complement_pop.asp?popup=1&no=2136, Article consulté le 26 novembre 2014
- Bardet, Otilia, « Entre rejet et attirance : la quête de l'identité chez V.S. Naipaul », 2007, p. 221- 231, <http://www.lines.fr/lines3/otiliabardet.pdf> . Article consulté le 30 novembre 2014.
- Charaudeau, Patrick, « L'identité culturelle entre soi et l'autre », *Actes du colloque de Louvain-la-Neuve en 2005* (Références à compléter), 2009, consulté le 29 novembre 2014 sur le site de Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications, URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-soi-et.html>, Article consulté le 30 novembre 2014.
- Charaudeau, Patrick, « Langue, discours et identité culturelle », *Klincksieck, revue de didactologie des langues-cultures*, 2001/3-4 - N°123, p.341-348, http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ELA&ID_NUMPUBLIE=ELA_

- 123&ID_ARTICLE=ELA_123_0341, Article consulté le 29 novembre 2014.
- Chassaing, Irène, *Dysnosties : le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, submitted in partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor in Philosophy at Dalhousie University Halifax, Nova Scotia , October 2014, p. 1-2, Thèse consultée le 26 novembre 2014. <http://dalspace.library.dal.ca/bitstream/handle/10222/55968/Chassaing-Ir%C3%83%C2%83%C3%82%C2%A8ne-PhD-French-October-2014.pdf?sequence=1>
- Cohen, Daniel, « Les Carnets de garde sont un livre humaniste », *Allocution d'ouverture de Daniel Cohen à la Communauté hellénique de Paris le 13 novembre 2009* http://www.editions-harmattan.fr/catalogue/complement_pop.asp?popup=1&no=2141 Article consulté le 26 novembre 2014
- Jamous, Haroun, « De l'intégration aux 'patries imaginaires' », *Sociétés Contemporaines* (2000) n° 37, p. 71-88., http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/socco_1150-1944_2000_num_37_1_1721. article consulté le 23 novembre 2014.
- Komnidis, Ilias, « Excellent livre de Spyros Tsovilis », *Forum Littérature - Agora Info-Grèce*, novembre 2009, www.info-grece.com/agora.php?read,37,37354, Article consulté le 26 novembre 2014.
- Marie, Virginie, « De la Francophonie « centripète » à une Francophonie périphérique », *Alternative Francophone*, vol.1, 2(2009), p. 58-68, <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af/article/view/6778>. Article consulté le 20 novembre 2014.
- Mavroeidakos, Clio, « Nouvelles littéraires », *Revue Desmos*, n°30, Paris, 2009, p. 101, novembre 2009, http://www.editions-harmattan.fr/catalogue/complement_pop.asp?popup=1&no=2137, Article consulté le 26 novembre 2014
- Vanhese, Gisèle, « Sur quelques constantes imaginaires de la littérature migrante roumaine », *Valorificarea identităților culturale în procesele globale*, Academia Română, POSDRU/89/1.5/S/59758, p.1-17, p. 3, http://www.cultura.postdoc.acad.ro/gisele_vanhese_prelegere.pdf, Article consulté le 24 novembre 2014.

Deux témoins de l'inhumanité en Europe centrale : Ana Novac et Élie Wiesel

Alain VUILLEMIN¹

La seconde guerre mondiale a été l'une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'Europe. Entre 1939 et 1945, ce sont près d'une dizaine de millions de personnes, dont les deux tiers de la population juive européenne, qui ont disparu dans des camps de concentration et d'extermination dont le plus grand – et le plus terrifiant – fut celui d'Auschwitz-Birkenau en Silésie. Ce fut une gigantesque migration forcée. L'horreur de cette expérience a été décrite depuis par une immense littérature. Les témoignages les plus pathétiques sont peut-être les chroniques ou les journaux intimes qui ont pu être tenus par des adolescents au moment de ces événements. On songe au *Journal* (1947)² rédigé en hollandais par Anne Frank, une Allemande dont la famille s'était réfugiée aux Pays-Bas, au *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945*³ écrit en yiddish par Masha Rolnikas, une Lituanienne, au *Journal de Rutka, janvier-avril 1943*⁴ tenu par Rutka Laskier, une Polonaise, au *Journal : 1942-1944*⁵ d'Hélène Berr, une Française, ou aux *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź* (1994)⁶ d'Abram Cytryn, un Polonais. En Europe centrale et orientale, deux voix tranchent, celles d'Ana Novac et d'Élie Wiesel. Tous deux sont originaires de Transylvanie, une région qui se trouve à la frontière entre la Roumanie et la Hongrie. Tous

¹ Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université Paris-Est.

² Frank, Anne (Frank, Annelies – 1929-1945) : *Journal ("Het Achterhuis: Dagboekbrieven van 12 Juni 1942 – 1 Augustus 1944 / L'Annexe: notes de journal du 12 juin 1942 – 1er août 1944"*, Amsterdam, Contact Publishing, 1947), Paris, Calmann-Lévy, 1950.

³ Rolnikas, Masha (ou Rolnikaitė, Maria ou Rol'nikajte, Marià Grigor'evna, née en 1927) : *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945 (Ich muss erzählen : mein Tagebuch, 1941-1945*, Berlin, Union Verlag, 1972), Paris, Liana Lévy, 2003. Voir aussi Rolnikas, Masha, *Je devais le raconter (ce qu'Anne Frank n'a pas pu dire)...* [Traduit du yiddish par l'auteur et Gaston Laroche]. Paris : les Éditeurs français réunis, 1966.

⁴ Laskier, Rutka (1929 ?-1943), *Journal de Rutka, janvier-avril 1943* (2006), Paris, Robert Laffont, 2008.

⁵ Berr, Hélène (1921-1945), *Journal : 1942-1944*, Paris, Tallandier, 2007

⁶ Cytryn, Abram (1927-1944), *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź*, Paris, Albin Michel, 1994.

deux sont nés roumains et tous deux de confession juive, Ana Novac (née Zimra Horsányi) en 1929 et Élie Wiesel en 1928. Tous deux devinrent des « citoyens » hongrois le 30 août 1940, quand le nord de la Transylvanie fut rétrocédé à la Hongrie par la Roumanie, sous la pression de l'Allemagne. Tous deux furent déportés au printemps 1944, à peu près en même temps, vers l'Allemagne et la Pologne, comme toutes les communautés juives de cette région. Tous deux furent internés pendant un temps, alors qu'ils n'étaient que des adolescents, dans le plus grand des camps de concentration et d'extermination, Auschwitz-Birkenau. Tous deux ont survécu à la *Shoah*, à la « catastrophe »⁷, à l'entreprise d'extermination systématique des juifs européens par les nazis. Tous deux ont raconté leur histoire, Élie Wiesel dès 1956, en yiddish, dans *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »)⁸ et Ana Novac en 1966, en hongrois, en Hongrie, dans *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »)⁹. Leurs tribulations ne se sont pas achevées avec la fin de la guerre. Le 06 mai 1945, l'armée russe libère Ana Novac, alors internée au camp de Kratzau (Chrastava) en Bohême. Elle passera ensuite près de deux années en divers hôpitaux avant de pouvoir revenir en Roumanie et de retrouver la nationalité roumaine. Elle y devient alors une auteure dramatique de renom, en langue roumaine, jusqu'à ce qu'elle soit exclue de l'Union des Écrivains de la République Socialiste de Roumanie en 1965, puis contrainte en 1966 de s'exiler en Hongrie avant de s'installer en 1968 en France où elle a publié plusieurs romans et pièces de théâtre en français, jusqu'à sa disparition en 2010. Pour sa part, c'est dès le 11 avril 1945, au camp de Buchenwald, en Thuringe, qu'Élie Wiesel avait été libéré par l'armée américaine. Il est alors pris en charge avec 427 autres orphelins, rescapés du camp de Buchenwald, par l'« Œuvre de secours aux enfants », une association d'assistance et de solidarité qui s'était installée à Paris en 1933. C'est la raison pour laquelle Élie Wiesel fut accueilli en France, en qualité d'apatride. Il y apprendra le français. Il s'orientera vers des études de philosophie et vers une carrière de journaliste pour le compte de journaux israéliens et français. En 1955, il s'installe aux États-Unis, à New-York, et il obtiendra la

⁷ Le mot « Shoah » signifie « catastrophe » en hébreu.

⁸ Wiesel, Élie (né en 1928), *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »), Buenos-Aires, Union Central Israelita Polaca en la Argentina, 1956.

⁹ Horsányi, Zimra (i.e. Ana Novac, 1929-2010), *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »), Budapest, Kozmosz Könyvek, 1966.

nationalité américaine en 1963. Il deviendra aussi citoyen israélien. Dès 1954, il commence à écrire et à s'exprimer en yiddish, en hébreu, en anglais et en français. En 1986, il recevra le Prix Nobel de la Paix pour son engagement au service de la mémoire de la Shoah. En 1958, avec le concours de Jérôme Lindon, Élie Wiesel reprend, traduit et réécrit en français son récit autobiographique publié à l'origine en yiddish, en 1954 et publié en 1956 à Buenos Aires, en Argentine : *Un di Velt Hot Geshvign*. Il le publie aux éditions de Minuit sous le titre de *La Nuit*¹⁰. C'est le récit de sa propre déportation à Auschwitz et à Buchenwald. Ana Novac procèdera presque de même avec l'aide de Jean Parvulesco, en traduisant et en réécrivant en français son livre publié en 1966, en hongrois, *A Téboly Hétköznajai*, en lui donnant un premier titre, *J'avais quatorze ans à Auschwitz*¹¹ en 1982, puis un second en 1966, *Les Beaux jours de ma jeunesse*¹², par antiphrase, avec un certain nombre de modifications, de suppressions, d'additions et de remaniements. Un dernier trait relie ces deux écrivains : c'est en français, en une langue qui leur était seconde, qu'ils ont choisi l'un et l'autre de faire connaître au monde l'horreur de ce qu'ils avaient vécu et subi. Ils le précisent et ils s'en justifient dans chacun de leurs écrits. *La Nuit* d'Élie Wiesel, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et *Les beaux jours de ma jeunesse* d'Ana Novac tentent de rendre compte de cette expérience extrême de la cruauté et de l'inhumanité absolue. Ce sont aussi deux cris de douleur. Que révèlent ces témoignages sur ce voyage terrifiant vers la souffrance et la mort, sur les persécutions qui l'annoncèrent, sur la déportation qui en suivit, et enfin, sur son terme, l'extermination ?

I. Les persécutions

L'évocation des persécutions qui précédèrent les événements tels qu'ils sont rapportés dans ces récits est une première manifestation de la cruauté dont ces communautés d'Europe centrale furent les victimes dès avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Ana Novac n'en dit

¹⁰ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, réédité en 2007 avec une préface nouvelle. Traduction roumaine : *Noaptea*, Bucuresti, editura Univers, 2005.

¹¹ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.

¹² Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland, 1996, réédité en 1999. Traduction roumaine : *Cele mai frumoase zile ale tinereții mele* [traducerea în românește de Anca-Domnica Ilea], Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2004.

rien. Son témoignage recouvre les cinq premiers mois de sa détention à Auschwitz, de juin à septembre 1944, alors qu'elle était déjà arrivée au camp. À l'inverse, Élie Wiesel les retrace à grands traits dans *La Nuit*, telles qu'il en aurait été témoin, à Sighet, entre 1940 et 1944. C'est ce qui conférerait à son livre une très grande originalité par rapport aux autres écrits qui ont pu être consacrés à la *Shoah*. Il décrit ce qu'il en aurait été de la cécité et la surdité collective des habitants de Sighet en dépit des menaces et des mesures de discrimination et de ségrégation.

Les menaces étaient réelles. Dès 1937, de premières mesures d'exclusion avaient été prises en Roumanie contre les juifs. En Hongrie, les persécutions avaient commencé dès 1938 avec le vote de plusieurs lois raciales. Le 30 août 1940, le nord de la Transylvanie roumaine est cédé à la Hongrie par le *diktat* de Vienne¹³. 150 000 juifs originaires de cette région changent de nationalité. 120 000 d'entre eux, soient 80 %, seront déportés entre 1941 et 1944. Les 27 et 28 août 1941, 15 000 juifs hongrois, considérés comme « apatrides », sont expulsés de Hongrie, déportés vers l'Ukraine et exécutés à Kamianets-Podilsky, au nord de la Roumanie et de la Moldavie, sur les arrières des troupes allemandes qui étaient entrées sur le territoire de la Russie depuis le 22 juin 1941. En janvier-février 1944, l'Ukraine est reconquise par l'armée russe. Pour parer à un risque de défection de la part de la Hongrie dont les autorités avaient amorcé des négociations avec les Alliés, les troupes allemandes envahissent le territoire hongrois le 19 mars 1944. Les événements se précipitent dès lors. Entre le 15 mai 1944 et le 08 juillet 1944, 435 000 juifs hongrois sont déportés hors de la Hongrie, en 151 trains, vers le camp d'Auschwitz-Birkenau, et exterminés aussitôt, dès leur arrivée, en une proportion de 90 %. Seuls 10 % d'entre eux furent affectés au travail forcé, dont Ana Novac, Élie Wiesel et le père de ce dernier, Shlomo Wiesel.

Les victimes n'avaient guère conscience de ce qui se tramait. Dans *La Nuit* d'Élie Wiesel, lors de sa première parution en France en 1958, François Mauriac observe dans l'avant-propos qu'il a écrit pour cet ouvrage, que « ce témoignage qui vient après tant d'autres [...] est cependant différent, singulier, unique »¹⁴. Le livre décrit en sa première partie ce qu'il

¹³ Ce « Diktat de Vienne », selon les Alliés, ou cet « Arbitrage de Vienne » en Autriche, selon les puissances de l'Axe, désigne l'accord qui fut imposé à la Roumanie par l'Allemagne et par l'Italie le 30 août 1940, et par lequel la moitié nord de la Transylvanie fut rétrocédée à la Hongrie.

¹⁴ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 27.

en aurait été de la nature des illusions et de l'état de sidération qui auraient prévalu en ces régions, en Europe centrale, en Transylvanie, à cette époque. « Ce qu'il advient des juifs de la petite ville de Transylvanie appelée Sighet »¹⁵, commente François Mauriac, « leur aveuglement devant un destin qu'ils auraient eu le temps de fuir, et auquel avec une inconcevable passivité ils se livrent eux-mêmes, sourds aux avertissements, aux supplications d'un témoin échappé du massacre, et qui leur rappelle ce qu'il a vu lui-même de ses yeux ; mais ils refusent de le croire et le prennent pour un dément – ces données eussent suffi à inspirer une œuvre à laquelle aucune, il me semble, ne saurait être comparée »¹⁶. Ce témoin, c'est Moshé-le-bedeau, un employé de la synagogue de Sighet qui avait entrepris d'initier le tout jeune Élie Wiesel aux mystères de la Kabbale. « Un jour », raconte Élie Wiesel, « on expulsa de Sighet les juifs étrangers. Et Moshé-le-bedeau était étranger. Entassés dans des wagons à bestiaux [...], ils pleuraient sourdement. Sur le quai du départ, nous pleurions aussi. Le train disparut à l'horizon »¹⁷. Ce premier convoi de déportés fut vite oublié. C'était à l'été 1941 ou au début de l'année 1942. La vie redevint normale. Un jour, dans la synagogue de Sighet, Élie Wiesel revoit Moshé-le-bedeau. Celui-ci lui raconte son histoire. Aussitôt sorti du territoire hongrois, le train qui emmenait les déportés s'était arrêté en Galicie, au sud de la Pologne. Des camions avaient alors transporté les malheureux vers une forêt. Là, ils durent descendre puis creuser de vastes fosses et attendre, devant, d'être abattus un par un d'une balle dans la nuque. Un détail, rapporté par Élie Wiesel, insiste sur la cruauté de ce massacre : « des bébés », note-t-il, « étaient jetés en l'air et les mitraillettes les prenaient pour cibles »¹⁸. Seulement blessé, Moshé-le-bedeau fut cru mort. Revenu à Sighet, il tente de convaincre les autres juifs de la véracité de son histoire. En vain. Nul ne le croit. Personne ne l'écoute. Tous le pensent devenu dément. Un premier trait de la cruauté et de la barbarie extrême apparaît. Ce témoin, ce rescapé, n'est pas entendu. Il n'est pas écouté. Ce qu'il dit dépasse l'entendement. Lorsque les troupes allemandes parviennent à Sighet, le 22 ou le 23 mars 1944, Moshé-le-bedeau crie un ultime avertissement au père d'Élie Wiesel, puis s'enfuit.

¹⁵ *Ibidem*, p. 27.

¹⁶ *Ibidem*, p. 27.

¹⁷ *Ibidem*, p. 35.

¹⁸ *Ibidem*, p. 36.

L'étou se refermera en quelques semaines. Le premier chapitre de *La Nuit* en détaille les étapes. Le 18 mars 1944, les habitants de Sighet apprennent par la radio « la prise de pouvoir par le parti fasciste »¹⁹. Le lendemain, le 19 mars 1944, les troupes allemandes pénètrent sur le territoire hongrois. Trois jours plus tard, les soldats allemands parviennent à Sighet. Au « septième jour de Pâques, le rideau se leva »²⁰. Les responsables de la communauté juive sont arrêtés. « Le verdict était déjà prononcé [...]. La course à la mort avait commencé »²¹. Une première mesure consiste à consigner les juifs à domicile, sous peine de mort. Trois jours plus tard, le port de l'étoile jaune est institué. Un grand et un petit ghettos sont constitués, le premier au centre de la ville et le second dans un faubourg. Un « Conseil juifs, une police juive au bureau d'aide social, un comité de travail [...] tout un appareil gouvernemental »²² sont créés. La vie semblait redevenir normale. Au début du mois de mai 1944, de nouveaux visages allemands surgissent, la *Gestapo*²³. La décision de liquider les ghettos est annoncée. Les Wiesel apprennent qu'ils feront partie du tout « dernier convoi »²⁴. La famille est transférée dans le petit ghetto. Ils y restèrent environ une semaine, jusqu'au samedi de la Pentecôte.

Les signes annonciateurs n'avaient pourtant pas manqué. Le récit d'Élie Wiesel le rappelle. Ainsi qu'il l'expliquera une dizaine d'années plus tard, en 1954 dans *Un di Velt Hot Geshvien* et en 1958 dans *La Nuit*, il aurait été encore possible vers la fin de l'année 1942, « d'acheter des certificats d'émigration pour la Palestine »²⁵. Le père d'Élie Wiesel aurait refusé. Les gens de Sighet restèrent insensibles aux menaces. Ils demeurèrent indifférents aux objurgations de Moshé-le-bedeau. Ils ne pouvaient concevoir l'« abomination »²⁶ de ce qui se tramait. Ils ne pouvaient comprendre que « la course vers la mort avait commencé »²⁷ et que la déportation n'en serait qu'une étape.

¹⁹ *Ibidem*, p. 40.

²⁰ *Ibidem*, p. 42.

²¹ *Ibidem*, p. 42.

²² *Ibidem*, p. 45.

²³ *Gestapo* : « Geheime Staatspolizei » pour « Police secrète d'État », nom de la police politique allemande sous le III^e Reich entre 1933 et 1945.

²⁴ *Ibidem*, p. 52.

²⁵ *Ibidem*, p. 39.

²⁶ Mauriac, François, « avant-propos », in Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 27.

²⁷ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 42.

II. La déportation

La déportation proprement dite, plus exactement l'expulsion ou « les transports »²⁸ pour reprendre le terme qui est utilisé en français par Élie Wiesel dans *La Nuit*, commença à Sighet le 14 mai 1944. La veille, « deux samedis avant la Pentecôte »²⁹, les gens avaient appris la nouvelle. À partir du lendemain, les ghettos devaient être entièrement liquidés, rue après rue. La famille Wiesel fit partie de l'ultime convoi. Tous partaient pour un « dernier voyage [...] vers l'inconnu »³⁰. Le départ en fut une prémice, le trajet une lente agonie et l'arrivée, une épouvante.

Les brutalités commencèrent dès le 14 mai 1944, à huit heures du matin, quand des gendarmes hongrois firent irruption dans le ghetto, hurlants, frappant « n'importe qui, sans raison, à droite et à gauche, vieillards et femmes, enfants et infirmes »³¹, à coup de crosses ou de matraques. À dix heures, « les gendarmes faisaient l'appel une fois, deux fois, vingt fois »³², dans la rue, sous une chaleur intense. Des enfants pleuraient pour avoir de l'eau « mais il était interdit de quitter les rangs »³³. Le signal du départ du premier convoi fut donné à une heure de l'après-midi. « Ce fut de la joie, oui, de la joie. Ils pensaient sans doute qu'il n'y avait pas de souffrance plus grande [...] que d'être assis là, parmi les paquets, sous un soleil incandescent, que tout valait mieux que cela »³⁴, explique Élie Wiesel. « Dans les yeux de chacun »³⁵, ajoute-t-il aussitôt, « une souffrance, noyée de larmes [...]. La procession disparut au coin de la rue »³⁶. Lorsque ce fut le tour des Wiesel, les mêmes scènes recommencèrent. Les gendarmes hurlaient : « Tous les juifs, dehors ! »³⁷. Ils restèrent assis, au milieu de la rue, sous le même soleil d'enfer, avec la même soif, exactement comme tous ceux qui les avaient précédés. Ils furent

²⁸ *Ibidem*, p. 47.

²⁹ *Ibidem*, p. 45.

³⁰ *Ibidem*, p. 12.

³¹ *Ibidem*, p. 51.

³² *Ibidem*, p. 52.

³³ *Ibidem*, p. 52.

³⁴ *Ibidem*, p. 52.

³⁵ *Ibidem*, p. 53.

³⁶ *Ibidem*, p. 53.

³⁷ *Ibidem*, p. 55.

transférés au petit ghetto, dans les faubourgs de Sighet puis, quelques jours plus tard, le dimanche 28 mai 1944, semble-t-il, dirigés vers la gare. Un train, un « convoi de wagons à bestiaux »³⁸, les attendait. Les gendarmes hongrois les firent monter, à raison de quatre-vingt personnes par wagon. Les wagons furent alors scellés. Sur le quai, retient Élie Wiesel, « deux officiers de la *Gestapo*, tout souriants »³⁹. L'expulsion, somme toute, s'était bien passée. Le train démarra. Les déportés étaient en route.

Le trajet fut long. Il dura cinq jours, du 28 mai 1944 au matin, au départ de Sighet, jusqu'à l'arrivée à Birkenau, le 01 juin 1944, aux alentours de minuit. Il fut une première épreuve de déshumanisation. Le voyage, très éprouvant, se déroula en trois étapes. Un premier arrêt eut lieu au bout de deux jours, le 30 mai 1944, à Kashau⁴⁰, lors de la traversée de la frontière entre la Hongrie et la Slovaquie. Les déportés apprirent alors qu'ils étaient désormais passés sous l'autorité de l'armée allemande. Ils comprirent qu'ils étaient pris au piège. Le second arrêt fut en gare d'Auschwitz, le 01 juin 1944, en fin de matinée. Des déportés furent autorisés à aller chercher de l'eau. Le troisième arrêt eut lieu le soir, un peu avant onze heures, à Birkenau, trois kilomètres plus loin, après un ultime déplacement du train. « C'était le terminus », relate Élie Wiesel. Les gens étaient dans un état d'épuisement total. Durant ces cinq jours, il n'avait pas été « question de s'allonger ni même de s'asseoir tous »⁴¹, précise toujours Élie Wiesel. Les uns et les autres s'étaient assis à tour de rôle, somnolant ou sommeillant, souffrant de la soif, de la fatigue, et aussi d'un air trop rare. La promiscuité avait été totale. Les odeurs étaient pestilentielles. On devine la saleté, l'anxiété, l'exténuation, et aussi l'angoisse. Dans *La Nuit*, les notations d'Élie Wiesel demeurent très retenues. Son témoignage n'en gagne pas moins en intensité.

Un événement dramatique, lors de la troisième nuit de ce voyage, aurait accru l'horreur de ce voyage. Élie Wiesel le relate en le transformant en une sorte de parabole ou d'apologue prémonitoire. Alors que « nous dormions assis, l'un contre l'autre, et quelques-uns debout », rapporte-t-il, « un cri aigu perça le silence : – Un feu ! Je vois un feu ! Je vois un feu ! Ce

³⁸ *Ibidem*, p. 61.

³⁹ *Ibidem*, p. 61.

⁴⁰ Kashau ou Košice ou Košický en Slovaquie.

⁴¹ *Ibidem*, p. 62.

fut un instant de panique »⁴². Au milieu du wagon, ajoute-t-il, une femme, Madame Schächter, « désignait la fenêtre de son bras, hurlant : « – Regardez ! Oh, regardez ! Ce feu ! Un feu terrible ! Ayez pitié de moi, ce feu ! ». Des hommes se collèrent aux barreaux. Il n’y avait rien, sauf la nuit »⁴³. Toute la nuit, ainsi que la nuit suivante, la malheureuse démente n’aurait cessé de hurler « comme si une âme maudite était entrée en elle et parlait du fond de son être »⁴⁴. Excédés, ses voisins la frappèrent, la lièrent, la bâillonnèrent. Le 01 juin 1944, au soir, quand le train s’ébranla de la gare d’Auschwitz pour s’arrêter un quart d’heure plus tard à Birkenau, madame Schächter recommença à hurler, d’une manière « terrible : « Juifs, regardez ! Regardez le feu ! Les flammes, regardez ! » [l’on vit] cette fois des flammes d’une haute cheminée, dans le ciel noir [... et] une odeur abominable flottait dans l’air [... une] odeur de chair brûlée »⁴⁵. Les détenus étaient arrivés. L’anecdote, introduite comme un apologue mystérieux, peut se déchiffrer de plusieurs manières. Madame Schächter n’est plus tout-à-fait une démente. C’est une voyante, animée par une espèce de puissance de divination ou de prémonition impressionnante. C’est une sorte de prophétesse dérisoire. En elle, à travers sa personne et à travers ses cris, le surnaturel se serait manifesté. Un avertissement aurait été donné. Nul, toutefois, ne l’avait compris à l’intérieur de ce wagon plombé. Ce feu qu’elle voyait dans son délire, c’était l’annonce du destin imminent de chacun et le signe de la présence en ces lieux maudits, en ce camp d’Auschwitz-Birkenau, d’une puissance de destruction épouvantable, terrifiante.

Le récit de cette déportation entre Sighet et Auschwitz serait un témoignage unique dans la littérature de la *Shoah*, telle qu’elle existait en 1958 lors de la parution de *La Nuit* en France, cette année-là. En 1982, dans *J’avais quatorze ans à Auschwitz* puis en 1996 dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac ne dit rien des conditions de sa propre déportation, à peu près à la même date, depuis la Transylvanie. Il est certain qu’elle a connu les mêmes épreuves. Les brutalités qui auraient commencé à Sighet du moins dès le 14 mai 1944, le trajet effectué en train entre le 28 mai 1944 et le 01 juin 1944, par les Wiesel, avec le tout dernier convoi parti de Sighet, l’arrivée enfin, de nuit, le 01 juin 1944, devant les hautes flammes

⁴² *Ibidem*, p. 64.

⁴³ *Ibidem*, p. 64-65.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 65.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 70.

du four crématoire du camp de Birkenau, sont autant d'étapes de cette longue course, de ce « dernier voyage [...] vers l'inconnu »⁴⁶ et vers la mort, imposé à tous ces malheureux qui ne pouvaient avoir le moindre soupçon sur la nature de ce qu'ils allaient subir.

III. L'extermination

Le terme de ce voyage, c'était la mort. *La Nuit* d'Élie Wiesel, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et *Les beaux jours de ma jeunesse* d'Ana Novac se complètent pour décrire une expérience effroyable, indicible, indescriptible et vécue, explique Élie Wiesel, en « un univers dément et froid où c'était humain d'être inhumain »⁴⁷. Son récit raconte sa « première nuit là-bas. La découverte de la réalité à l'intérieur des barbelés »⁴⁸. Ana Novac ne dit rien des circonstances, certainement très proches, de sa propre arrivée au camp. On sait par d'autres témoignages que ce rituel de mise à mort était identique pour chacun des convois qui arrivaient à Auschwitz-Birkenau. La sélection initiale, opérée à la descente même des trains, était la plus meurtrière. Ceux qui avaient eu la chance, très relative, d'être condamnés au travail forcé étaient seulement affrontés à une mort lente. La survie quotidienne des rares rescapés qui ont pu en porter témoignage relève d'une sorte de miracle.

La découverte était un choc. « Seuls ceux qui ont connu Auschwitz savent ce que c'était. Les autres ne le sauront jamais »⁴⁹, explique Élie Wiesel. Cette première nuit du 01 au 02 juin 1944 l'a marqué à jamais. Il en raconte l'horreur, et la violence inouïe. Sur les onze heures du soir, le train qui amenait ces derniers déportés de Sighet s'était ébranlé. Après quelques minutes, il s'était arrêté. Ils étaient parvenus à Birkenau. Il était presque minuit. Ils voient des flammes sortir d'une haute cheminée. Une odeur épouvantable flotte partout. « De curieux personnages, vêtus de vestes rayées, de pantalons noirs, sautèrent dans le wagon »⁵⁰, munis de lampes électriques et de bâtons. Ils se mirent à frapper avant de crier : « –

⁴⁶ *Ibidem*, p. 12.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 12.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 20.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 13.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 69.

Tout le monde descend ! Laissez tout dans le wagon ! Vite ! »⁵¹, raconte Élie Wiesel. Ils étaient arrivés. « Tous les deux mètres, un S.S., la mitraillette braquée sur nous [...]. Un gradé S.S. vint à notre rencontre. Il ordonna : « – Hommes à gauche, femmes à droite ! Quatre mots dits tranquillement, indifféremment, sans émotion [...]. Je ne savais point qu'en ce lieu, en cet instant, je quittai ma mère et Tzipora⁵² pour toujours »⁵³. Ainsi s'opérait cette sélection initiale. Un peu plus loin, continue Élie Wiesel, se tient le fameux docteur Mengele⁵⁴, une « baguette de chef d'orchestre à la main »⁵⁵. Il trie les prisonniers. À droite, ceux qui seront exterminés immédiatement en raison de leur âge ou de leur état physique. À gauche, ceux qui sont désignés pour le travail forcé. Élie Wiesel, puis son père, Shlomo Wiesel, vont sur la gauche. La colonne de détenus repart alors et longe une fosse d'où montaient des flammes gigantesques. Un camion s'en approche. Il y déverse sa charge « c'était des petits enfants. Des bébés ! Oui, je l'ai vu, de mes yeux vus... Des enfants dans les flammes »⁵⁶. À deux pas de la fosse, on fait entrer les déportés dans une baraque, très longue, une « antichambre de l'enfer »⁵⁷. Des dizaines de détenus les attendent, les frappent à nouveau, leur ordonnent de se déshabiller complètement, les rasent, les tondent. Sur les cinq heures du matin, des *Kapo*⁵⁸ les font sortir, nus, par une brise glacée. Ils courent jusqu'à une autre baraque. C'est la désinfection, dans un baril de pétrole d'abord, sous une douche chaude ensuite, puis ils sont encore entraînés, toujours nus, toujours au pas de course, vers une autre baraque. Ils y perçoivent des tenues de bagnards. Désormais, ils ont complètement « cessé d'être des hommes »⁵⁹. Ils sont parvenus au terme du processus de déshumanisation.

⁵¹ *Ibidem*, p. 70.

⁵² Tzipora Wiesel, la plus jeune sœur d'Élie Wiesel, âgée de sept ans.

⁵³ *Ibidem*, p. 72.

⁵⁴ Josef Mengele (1911-1979), médecin-chef du camp d'Auschwitz-Birkenau, chargé de la sélection des déportés qui arrivaient au camp et auteur de très nombreuses expériences médicales sur des cobayes humains choisis parmi les déportés. Réfugié après la guerre en Amérique latine, au Paraguay et au Brésil, où il vécut sous divers pseudonymes dont celui de Wolfgang Gerhard sous lequel il fut inhumé à Embu, dans l'État de São Paulo au Brésil, en 1979, sans avoir été jamais capturé.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 74.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 75-76.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 79.

⁵⁸ *Kapo* : abréviation de *Kameradenpolizei* (« camarade policier » en allemand), terme qui désignait les déportés qui étaient chargés d'encadrer les autres déportés à l'intérieur des camps de concentration.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 82.

Pour les quelques dix pour cent de rescapés qui avaient survécu à ce tri initial et à cette nuit de cauchemar, le travail forcé n'était qu'une condamnation à une mort lente. Pour les détenus, l'espérance de vie était de trois à quatre mois. Ana Novac et Élie Wiesel survécurent près de onze mois. Au petit matin de cette première nuit, ce 02 juin 1944, Élie Wiesel et les survivants de son convoi vont, en colonne par cinq, à pied, du camp de Birkenau au camp d'Auschwitz, entre des rangées de barbelés électrifiés. « – À chaque pas », relève Élie Wiesel, « une pancarte blanche avec un crâne de mort noir qui nous regardait. Une inscription : « Attention ! Danger de mort ». Dérision : y avait-il ici un seul endroit où l'on ne fût pas en danger de mort ? »⁶⁰. Dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac en rapporte maints exemples. Dans les deux cas, son témoignage s'ouvre, *in medias res*, par les mêmes mots : « Vous crèverez », siffle la Slovaque [une des gardiennes, surnommée « Tête de Poupée »,] en ricanant »⁶¹, face à une masse de détenues, debout, en loques, en rang de cinq, sur la place d'appel du camp d'Auschwitz. Quelques jours plus tard, en le même lieu, la scène se reproduit. Cette fois-là, note Ana Novac, « on cherchait encore des moins de seize ans. Tête de Poupée en a épinglé une dans les rangs »⁶². L'enfant, âgée d'une douzaine d'années, se presse contre sa mère. Le dénouement est tragique. La mère et l'enfant sont abattus. La fatigue, la faim, la malnutrition, les coups, les brimades, tout contribue à briser la résistance morale et physique des déportés. Dans *La Nuit*, au camp de Buchenwald, le père d'Élie Wiesel, le vieux Shlomo Wiesel meurt d'épuisement, le 28 janvier 1945, après avoir été roué de coups. Les exécutions sommaires, les pendaisons publiques, les sélections, inopinées ou camouflées en appel ou en visites médicales, étaient extrêmement fréquentes. Ana Novac et Élie Wiesel en décrivent les rituels et le cérémonial, très variables d'un camp à un autre. Ces rescapés n'étaient que des condamnés à mort en sursis.

Le sursis accordé n'était qu'une longue agonie. Les déportés n'étaient plus des êtres humains, non plus. Dans *La Nuit*, le lendemain de son arrivée au camp d'Auschwitz, raconte Élie Wiesel, des numéros avaient

⁶⁰ *Ibidem*, p. 87.

⁶¹ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 13 et *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 13.

⁶² Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 23 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 26).

été tatoués sur le bras gauche des nouveaux arrivants. Élie Wiesel devint ainsi « A-7713. Je n'eus plus désormais d'autre nom »⁶³, commente-t-il. Désormais, il n'avait plus d'identité. Transféré au camp de Buna, avec son père, il est témoin, une première fois de la manière dont le vieux Shlomo Wiesel fut frappé, à coups de barre de fer, par un *Kapo*, Idek, pris d'une crise de fureur. Quelques jours plus tard, c'est un autre *kapo*, un contremaître, Franck, qui s'acharne de même sur Shlomo Wiesel. La scène se répétera, chaque jour, deux semaines durant. Peu après, ce sera au tour d'Élie Wiesel – le matricule A-7713 – de recevoir vingt-cinq coups de fouet. Dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* comme dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac, dont le numéro matricule était 17587, rapporte comment « l'esthétisme du commandant [du camp de Plassov allait] si loin qu'un jour il fit sauter la cervelle d'une jeune fille parce que ses lacets étaient mal noués »⁶⁴. On pouvait mourir aussi pour d'autres raisons. Ana Novac en rapporte un témoignage vécu. Il concerne le même « esthète cannibale »⁶⁵, à cheval, accompagné d'un bouledogue. Il n'est que de suivre la narration : « il s'élançait soudain. Un tour au galop. Il abat sa cravache sur un dos, [appelle] sa bête, lui désignant la fille. Et la chasse commence. La jeune fille saute par-dessus le fossé, se réfugie d'abord derrière le bunker, puis se jette vers la vallée. Elle trébuchait [...]. Enfin, le bouledogue apparaît : seul [...]. Il rote. Les cavaliers se sont remis en route [...]. Johnny [un *kapo*] rapporte le corps (ou ce qu'il en reste) dans ses bras »⁶⁶. De retour à la baraque, la couchette à la gauche d'Ana Novac restera vide. La jeune fille s'appelait Illus, de Miskolcz, une petite ville au nord-est de la Hongrie.

Il existait bien d'autres manières de mourir, alors même que les détenus entendaient le bruit des canons russes au loin. À partir du mois d'août 1944, le front n'était qu'à deux cents kilomètres d'Auschwitz. L'armée russe ne parviendra que le 27 janvier 1945 jusqu'au camp, évacué entretemps par la plupart des survivants. Au camp de Monowitz-Buna-Auschwitz III, de nombreux déportés travaillaient à l'intérieur des usines de la société allemande I.G. Farben. Ces usines étaient bombardées par

⁶³ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 91.

⁶⁴ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 46 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 58).

⁶⁵ *Ibidem*, p. 81 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p.102).

⁶⁶ *Ibidem*, p. 81-82 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p.104).

l'aviation alliée. Ces bombardements tuaient ou blessaient indistinctement ceux qui se trouvaient sous les bombes. Ana Novac et Élie Wiesel en font état, partagés entre l'enthousiasme et la détresse. *La Nuit* d'Élie Wiesel décrit aussi ce que fut l'évacuation de ce camp de Buna à partir du 17 janvier 1945. Ce jour-là, au soir, les déportés quittèrent le camp, à pied, en procession, et en courant, baraque par baraque. Il neigeait. De temps en temps, des détonations éclataient. Les gardiens avaient ordre d'abattre ceux qui ne pouvait pas suivre la course. « Je n'étais plus qu'un somnambule [sur une] route sans fin [... poussé] par la cohue [entraîné] par le destin aveugle, [...]. Condamnés et vagabonds, simples numéros, nous étions les seuls hommes sur terre »⁶⁷. Les marches se faisaient de nuit. Après une halte à Gleiwitz⁶⁸, le voyage reprit, en train, en des wagons à bestiaux sans toit, à raison d'une centaine par wagon. Du wagon où Élie Wiesel et son père étaient montés, il descendit seulement une douzaine de survivants. Tous les autres étaient morts de froid. Arrivés au camp de Buchenwald, Shlomo Wiesel y mourra le 28 janvier 1945. Élie Wiesel y restera jusqu'au 11 avril 1945, jour de l'arrivée des troupes américaines. Pour beaucoup de ces déportés enfin libérés, que ce fût sur le front oriental ou sur le front occidental, le « zèle fatal »⁶⁹ des libérateurs provoqua encore d'innombrables décès parmi ces malheureux, par indigestion.

Dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, en une addition par rapport au texte de *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Ana Novac est catégorique sur la réalité de l'extermination : « dans un camp de la mort », écrit-elle, « il n'y a qu'une seule chose faire : sauver sa peau »⁷⁰. Dans *La Nuit*, au camp de Buchenwald, un *kapo*, le responsable du *block*, la baraque où Shlomo Wiesel agonise, explique au jeune Élie : « – Écoute-moi bien, petit. N'oublie pas que tu es dans un camp de concentration. Ici, chacun doit lutter pour lui-même [...] Ici [...] chacun vit et meurt pour soi, seul »⁷¹. Telle était la morale que les survivants avaient été contraints de se forger en découvrant la violence impitoyable de l'univers concentrationnaire.

⁶⁷ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 158.

⁶⁸ Gleiwitz ou Gliwice en Silésie, aujourd'hui en Pologne.

⁶⁹ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999p. 320.

⁷⁰ *Ibidem*, *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 264.

⁷¹ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 192.

Conclusion

Les témoignages d'Ana Novac dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et dans *Les beaux jours de ma jeunesse* et d'Élie Wiesel dans *La Nuit* se complètent pour évoquer à travers leur expérience commune l'horreur de la *Shoah*, de la « catastrophe », le massacre systématique des populations juives, en Europe centrale et aussi un peu partout ailleurs en Europe occupée, entre 1939 et 1945, en dehors de deux seuls pays, la Bulgarie et le Danemark⁷², dont les populations s'opposèrent aux déportations. Tous deux emploient d'ailleurs le terme d'« holocauste »⁷³, de « sacrifice »⁷⁴, pour désigner ce que fut la « solution finale » ou encore ce qu'ils appellent, avec beaucoup de retenue, « la découverte de la réalité à l'intérieur des barbelés »⁷⁵. Tous deux ont été projetés avec une brutalité inouïe, sans l'avoir voulu, en des « situations »⁷⁶, pour reprendre un autre euphémisme, qu'ils n'auraient jamais imaginées. Tous deux, enfin, ont peut-être eu « le tort de survivre car, ainsi, qu'on le dit dans mon pays [la Roumanie], explique Ana Novac, « plus un témoin est mort, plus son témoignage est sacré »⁷⁷. Leur histoire a été commune. Ana Novac et Élie Wiesel ont eu le malheur d'être nés en une région de la Transylvanie, au nord de la Roumanie, qui fut rétrocédée à la Hongrie en 1940, et partagèrent dès lors le sort des communautés juives de cette partie de l'Europe centrale. En raison de la menace d'une défection hongroise dont le premier ministre de l'époque, Miklos Kallay, cherchait à négocier une paix séparée avec les puissances Alliées, les troupes allemandes envahirent la Hongrie le 19 mars 1944. Les déportations commencèrent à partir du 15 mai 1944. Ana Novac et sa mère, Élie Wiesel et sa famille partagèrent le destin commun. Ana Novac ne rapportera son expérience que vingt ans plus tard, en 1966 d'abord, en Hongrie et en hongrois, puis, en 1968, en France et en français. Élie Wiesel a attendu dix ans avant de publier le texte de *La Nuit*, en yiddish et en Argentine, en 1954, puis en français, en France, en 1958.

⁷² La Bulgarie et le Danemark furent les deux seuls pays qui s'opposèrent à la déportation de leurs concitoyens juifs pendant la seconde guerre mondiale.

⁷³ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 324 et WIESEL Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 22.

⁷⁴ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 21.

⁷⁵ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 9.

⁷⁶ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 8.

⁷⁷ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 8.

Ce recul leur a été nécessaire pour surmonter l'épreuve subie et pour trouver les mots les plus appropriés, le moins mal possible, pour raconter ce « dernier voyage dans des wagons plombés vers l'inconnu [...] la découverte d'un univers dément et froid [...]. Et la séparation [...], la rupture de tous les liens, l'éclatement de toute une famille, de toute une communauté [...] en sachant que son témoignage ne sera pas reçu »⁷⁸. Ce que ces deux adolescents, Ana Novac et Élie Wiesel, racontent sur leur traversée de l'univers concentrationnaire nazi, sur les brimades et sur les persécutions qui précèdent la déportation proprement dite, le départ, le trajet et la brutalité de l'arrivée, les sélections, le travail forcé, l'agonie quotidienne, tout cela passe l'entendement. Ni Ana Novac ni Élie Wiesel ne savent très bien pourquoi ils ont tenu un journal, pour la première à l'intérieur des camps, le second longtemps après son arrivée en France, ni pourquoi ils ont choisi, par la suite, tous deux, d'écrire sur « une expérience où rien n'avait de sens »⁷⁹. Ils ne savent pas non plus à quelles successions de hasards ils durent la chance de survivre. La foi de chacun, de l'une et de l'autre, en fut très fortement ébranlée. Ils en font l'aveu dans chacun de leurs récits respectifs. La rédaction de *La Nuit* en yiddish d'abord en 1954 puis en français en 1958, a néanmoins cristallisé la vocation d'écrivain d'Élie Wiesel, celle de survivant de la Shoah et de témoin de la mémoire juive. Ana Novac n'a écrit pour sa part qu'un seul livre sur ce sujet, mais en trois variantes, une en hongrois, *A Téboly Hétköznajai*, en 1966, et deux en français, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* en 1982 et *Les beaux jours de ma jeunesse* en 1996. Ces récits restent des témoignages uniques sur l'horreur de la Shoah.

Bibliographie

Berr, Hélène, *Journal : 1942-1944*, Paris, Tallandier, 2007.

Cytryn, Abram, *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź*, Paris, Albin Michel, 1994.

Frank, Anne, *Journal ("HetAchterhuis: Dagboekbrieven van 12 Juni 1942 – 1*

⁷⁸ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 12-13.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 10.

- Augustus 1944 / L'Annexe: notes de journal du 12 juin 1942 – 1er août 1944*", Amsterdam, Contact Publishing, 1947), Paris, Calmann-Lévy, 1950.
- Horsányi, Zimra, *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »), Budapest, Kozmosz Könyvek, 1966.
- Laskier, Rutka, *Journal de Rutka, janvier-avril 1943* (2006), Paris, Robert Laffont, 2008.
- Novac, Ana, *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.
- Novac, Ana, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland, 1996, réédité en 1999.
- Novac, Ana, *Cele mai frumoase zile ale tinereții mele* [traducerea în românește de Anca-Domnica Ilea], Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2004.
- Rolnikas, Masha, *Je devais le raconter (ce qu'Anne Frank n'a pas pu dire)...* [Traduit du yiddish par l'auteur et Gaston Laroche]. Paris : les Éditeurs français réunis, 1966.
- Rolnikas, Masha, *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945 (Ich muss erzählen : mein Tagebuch, 1941-1945*, Berlin, Union Verlag, 1972), Paris, Liana Lévy, 2003.
- Wiesel, Élie, *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, réédité en 2007.
- Wiesel, Élie, *Noaptea*, Bucuresti, editura Univers, 2005.
- Wiesel, Élie, *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »), Buenos-Aires, Union Central Israelita Polaca en la Argentina, 1956.

Les intellectuelles ottomanes et la langue française

Seza YILANCIOĞLU¹

Rencontre des Turcs avec la culture française

L'Empire ottoman est un empire, qui a existé de 1299 à 1922 (soit 623 ans). Il laisse la place, en 1923 à la République Turque. Celui-ci, fondé par un clan turcique oghouze en Anatolie occidentale, étendait sa puissance sur trois continents, de : toute l'Anatolie, les Balkans, la mer Noire, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la péninsule Arabique, l'Afrique du Nord (à l'exception du Maroc) à l'Europe.

Tout au long de son histoire, la France s'est intéressée au Proche-Orient, et à l'Extrême-Orient ainsi qu'au Nouveau Monde. Elle a joué un rôle important pendant près de deux siècles durant les Croisades. Sous l'effet de ces dernières, les structures de l'Anatolie et du Proche-Orient ont été fortement modifiées.²

L'Empire ottoman, jusqu'à la fin du XV^e siècle, était un empire balkanique et la culture dominante était celle des Balkans. À partir du XVI^e siècle, celui-ci entre dans la sphère de la culture du Moyen-Orient.

C'est avec la conquête de Constantinople en 1453 par Mehmet II le Conquérant que commence une nouvelle ère historique. Ainsi, le Constantinople de Byzance est devenu Istanbul.

Là où les missionnaires³ se sont réfugiés et ont vécu en autarcie dans leurs communautés chrétiennes, leurs propres croyances ne sont pas

¹ Université Galatasaray, Istanbul / Turquie

² Michel Balivet, « Francophone et francophonie en monde turc des croisades au XVIII^e siècle » in Zeynep Mennan (sous dir.) Francophonie en Turquie dans les pays Balkanique et de l'Europe centrale, Istanbul, Ed. Isis, 2005, pp. 117-124.

³ Les missionnaires catholiques ont conservé leurs biens et ont poursuivi leurs activités même après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. En 1583, cinq religieux de l'Ordre des Jésuites, un Italien, un de Raguse, un Grec et deux Marseillais, peu de temps après leur arrivée à Istanbul et leur installation dans le monastère et l'église Saint-Benoît à Galata, ils ont ouvert une école dans l'église. Dans cette école, les enfants de la communauté latine d'Istanbul apprenaient le catéchisme, la lecture, l'écriture ainsi que le français, les mathématiques, le grec ancien, le latin et les arts profanes. (N. Polvan, 1952, cité in E. Aksoy, « *Les établissements d'enseignements français en Turquie* »).

répandues parmi les musulmans⁴ et sont même restées confinées jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, dans les quartiers non-musulmans des grandes villes de l'Empire telles qu'Istanbul, Izmir, Thessalonique. Cette situation va changer après la Guerre de Crimée (1856)⁵.

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Empire a commencé à perdre sa puissance et c'est au XIX^e siècle, qu'il a entamé un processus de modernisation à travers une série de réformes introduites par Selim III et Mahmut II, celles-ci ont atteint leur apogée sous l'ère du Tanzimat.

Rôle de la culture française dans l'Empire ottoman

Le 3 novembre 1839, la déclaration des Tanzimat (réformes, réorganisation) constitue un tournant officiel dans la relation de l'Empire ottoman avec l'Occident. Il s'agit d'un moment décisif qui mènera l'Empire à des liens de plus en plus étroits avec l'Occident.

Dans ce processus de changement profond qui touche tous les domaines de l'Empire, la France détenant le flambeau de la civilisation, devient le principal modèle à imiter. Au XIX^e siècle dans l'Empire ottoman, la langue française s'impose comme le symbole du monde moderne. Bien que plusieurs langues s'y côtoient, le français passe vite de l'usage utilitaire à un statut, composant nécessaire de l'homme cultivé.

La langue française qui s'est progressivement introduite dans la maison des "élites" à partir du XVIII^e siècle, est considérée comme la langue de la modernisation et de la civilisation, offrant aux étudiants et également aux jeunes femmes turques un épanouissement culturel et scientifique très profond. L'enseignement du français va occuper ainsi une place importante dans la formation des jeunes ottomans.⁶

La modernisation turque inspirée par la France, sera le centre d'intérêt de la classe intellectuelle du XIX^e siècle, assoiffée par les

⁴ Les Musulmans, pendant la période de puissance de l'Empire ottoman, montraient peu d'intérêt pour les langues occidentales considérées comme langues des infidèles. Cependant ils ont fortement été influencés par les langues des Grecs, des Arméniens et des peuples des Balkans, des Italiens.

⁵ Ekrem Aksoy, « La francophonie en Turquie de l'Empire à nos jours » in Michel Berrès-Osman Senemoglu (sous dir.) *Document*, Paris, Juin-Décembre 2007, N° 38-39, pp. 57-66.

⁶ S. Seza Yilancioglu, "Le Français, langue de la modernisation en Turquie" in Marina Geat (sous dir.) *La Francophonie et L'Europe*, Roma, Ed. Artemide, 2011, pp. 47-58.

nouveautés de son temps⁷.

Les femmes et la vie intellectuelle

Dans l'Empire ottoman, la vie intellectuelle à l'instar des pays européens, est monopolisée par les hommes. En Occident, les femmes quant à elles, sont fortement influencées par l'idéal de "liberté, égalité, fraternité" propagé par la Révolution française de 1789. Cette dernière a ouvert de nouveaux courants sociaux dont le féminisme (le terme forgé en 1874)⁸. Les femmes françaises ayant lutté auprès des hommes pendant la Révolution Française, contre un système oppressif, dégradant les valeurs humaines, ont montré au monde entier qu'elles étaient aussi capables qu'eux, de combattre pour l'humanité. Les femmes, malgré leur présence dans la vie sociale en tant qu'épouse et mère de famille, devront encore combattre longtemps pour que leurs droits soient reconnus, malgré la gent masculine dont le but a été de les assujettir dans les rôles de "bonnes épouses, bonnes mères, bonnes chrétiennes".

Cette formule est adaptée aux femmes turques en permutant l'adjectif "chrétienne" et "musulmane" pour les traditionalistes. Le système social ottoman est plus dur et moins tolérant envers les femmes musulmanes qu'envers les juives et les chrétiennes. La morale de la femme est sous la responsabilité du père, du mari ou de l'Etat. Cette situation témoigne du manque de confiance vis-à-vis des capacités intellectuelles de la femme.⁹

Dans l'empire ottoman, étant donné que la structure sociale traditionnelle est basée sur des principes coraniques, les mouvements féministes connaissent un début assez difficile. Mais d'une part, avec les retentissements de la Révolution française, et d'autre part le besoin de réformer les institutions administratives, le droit essentiel à l'éducation sera finalement accordé aux femmes. Le soutien apporté par les hommes pour l'obtention de ce droit est remarquable et ces précurseurs du féminisme en

⁷ Bien avant, les Tanzimat (réformes), l'empire ottoman est en contact avec l'Europe dans le cadre des relations diplomatiques. Il commence ensuite à suivre de près, les développements scientifiques et techniques survenus dans ce continent, soit par le biais de traductions, soit grâce aux professeurs que l'on invite à Istanbul pour donner des cours dans les écoles du génie (1775) et de médecine (1795) ainsi qu'à l'Ecole militaire (1834). (Ekrem Aksoy, « La francophonie en Turquie de l'Empire à nos jours » *op.cit.*)

⁸ Sibel Çakır, *Osmanlı Kadın Hareketi*, Metis Yayınları, Istanbul, 1996, p.19.

⁹ *Osmanlı Kadın Hareketi*, *op. cit.* p.158.

Turquie furent les premiers hommes modernes¹⁰.

Dans l'Empire, connaître le français et toutes les cultures qui y cohabitent, permet aux intellectuelles de découvrir le goût de vivre, les valeurs orientales et occidentales, où le traditionnel et le moderne se mélangeraient en harmonie. Cette harmonie dichotomique est le principal trait caractéristique de la plupart des femmes intellectuelles à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Durant cette période, une intelligentsia féminine, parfaitement francophone va faire son apparition sur la scène socio-culturelle et politique. Un nombre important de femmes reçoivent une bonne éducation, pour approfondir leur réflexion, choisir un travail et participer à la production. Elles ont plus d'une particularité en commun, celle qui provient de l'appartenance sociale, de l'instruction ou de la mission sociale dont elles se chargent.

Au XIX^e siècle, avec les Tanzimat, le changement principal repose sur le statut de la femme et son éducation. Le danger du mariage imposé par le père et les frères, la nécessité de l'indépendance économique et le danger de la polygamie deviennent le leitmotiv de la lutte des écrivains de cette époque. Ainsi, l'éducation des filles commence avec les Tanzimat, on écrit des livres sur les droits des femmes dans le but de sensibiliser les mouvements féministes qui ont permis également d'obtenir le droit de l'éducation.

Les intellectuelles ottomanes

Suite à un aperçu quant à l'importance que va prendre la culture française dans la vie sociale de l'empire, le propos sera porté sur la place publique et soutenu par des intellectuelles ottomanes comme **Fatma Aliye Hanım**¹¹ (1862-1936), **Nigâr Hanım** (1862-1918), **Nuriye Hanım** (1890-1965) dans la société ottomane, relayant le rôle influent de la culture française dans le processus d'émancipation des femmes.

Toutes les trois sont nées dans la seconde moitié du XIX^e siècle et témoignent de la fin de l'Empire Ottoman et de la fondation de la République turque, ainsi que d'une série de réformes ayant eu lieu lors des premières décennies de la République.

Fatma Aliye Hanım, considérée comme la première romancière

¹⁰ Şirin Tekeli, *Türkiye Aydınlanması Kadınlara Nasıl baktı?* Adam, İstanbul, 1997, p.173.

¹¹ *Hanım* veut dire « Madame »

turque, fait partie de cette génération de femmes intellectuelles. Fille d'Ahmet Cevdet (Djevdet) Pacha, grand homme d'Etat turc, pétri de culture orientale et occidentale, elle reçoit dès son plus jeune âge une éducation privée, destinée à développer ses capacités intellectuelles.

Dans le milieu cosmopolite d'Istanbul, elle découvre le français comme langue de communication des sujets chrétiens et levantins. Son désir d'apprendre **cette langue** est encouragé par son père et elle en acquiert une connaissance parfaite, grâce à un travail et un effort acharnés. Et voici, comment elle explique le rôle du français dans sa vie :

Il est bien connu que dans les ouvrages français destinés aux jeunes, les événements comme par exemple l'invention de la machine à vapeur, sont écrits, de manière littéraire. Apprendre ces choses en français ne ressemblent pas au fait de les apprendre en turc. Cela n'a fait qu'accroître l'importance que j'attachais au français, puisque je voyais bien qu'avec cette langue, j'accédais plus facilement à la connaissance du monde et à son contenu ¹².

Elle est passionnée par la connaissance universelle, elle lit le Coran à seize ans et elle parle couramment le français à dix ans. Celui-ci devient une passion issue d'une soif inextinguible de savoir. Longtemps a-t-elle réfléchi à la manière de persuader son père de l'autoriser à apprendre le français car, même dans les familles aisées, il n'est pas toujours évident que les filles puissent apprendre les langues européennes. En fait, Fatma Aliye a eu tort de penser¹³ que son père s'y opposerait ; c'est plutôt du côté de sa mère, dont les idées conservatrices vont constituer un obstacle; car elle pense que "celui qui change sa langue, finira par changer sa religion"¹⁴

Pour Fatma Aliye, il est très difficile de comprendre la réaction de sa mère. Elle a une excellente connaissance de la langue turque et ottomane, de l'arabe et du persan, cependant elle trouve le français plus clair, plus

¹² Ahmet Mithat Efendi, *Fatma Aliye Hanım yahut Bir Muharrir-i Osmaniyenin Neşeti*, çeviriyazı Linda Goodsell Blake, préparé à l'édition par Müge Galin, İsis Yayınları, İstanbul, 1994, p.65.

¹³ La prémonition de la mère qui se transformera en réalité quand la fille cadette de Fatma Aliye, élève au lycée Notre Dame de Sion à Istanbul, disparaîtra subitement (en 1926) sans laisser de trace. Jusqu'à la fin de sa vie, l'écrivaine ne cessera de la chercher. Elle ne verra plus sa fille qui se serait convertie au catholicisme pour devenir religieuse en France.

¹⁴ *Fatma Aliye Öncü Kadınlar* tome I, emprunté aux archives personnelles de Madame Oya Soner, petite fille de Fatma Aliye Hanım, p. 23 et cité in Fatma Karabıyık Bararasoğlu, *Fatma Aliye, Uzak Ülke*, Timas, İstanbul, 2007, p.176.

compréhensible et plus adapté aux besoins du monde moderne. Grâce à cette passion pour la langue française, elle va parfaitement connaître la pensée et les oeuvres classiques et modernes de la littérature française et européenne. L'acquisition de cette dernière, lui permettra de trouver l'occasion de l'harmoniser avec sa propre culture.

Fatma Aliye Hanım se lance dans la vie littéraire avec la traduction de deux ouvrages en français ; l'un est *Sept péchés capitaux* d'Eugène Sue (1888), l'autre ; *Volonté* de Georges Ohnet (1890). Cette nouvelle activité de traduction ne fut pas uniquement un choix qui lui était propre, car son mari lui avait interdit de faire ces lectures. Mais il fut tellement influencé par *Volonté* qu'il revint sur ses positions et conseilla d'abord à sa femme de le lire, avant de l'encourager à le traduire. Comme son homologue française George Sand, elle publie ses traductions, ses écrits et ses articles sous le pseudonyme d'"une femme" ou de "*traduction de volonté*". Elle le fait par précaution afin d'éviter toute réaction négative. Mais elle est admirée par un entourage d'hommes pour son talent et son courage. Fatma Aliye Hanım s'affirme dans la vie intellectuelle ottomane grâce à l'autorisation de son mari et au statut social de son père.

Les lettres écrites en français par Fatma Aliye Hanım prouvent également combien elle maîtrisa la langue française. Le français lui permet de découvrir le monde et de dévoiler ses sentiments avec plus de facilité ; l'un des meilleurs exemples ; sera illustré lorsqu'elle va raconter son chagrin très profond dans une lettre adressée en français à son père, récemment nommé à Damas. Au sein de la famille, elle préférerait parler en français avec son mari, car elle s'exprimait mieux dans cette langue qu'en ottoman et arabe.

Le français, langue de culture, nourrie par le principe de "Liberté, égalité, fraternité" lui permet également d'interroger l'identité et le statut social d'une femme musulmane dans cette société.

L'activité de traduction suscite sans doute en elle le désir d'écrire dans le but de mettre en cause la condition féminine de son temps au travers du mariage forcé et de l'isolement social. Elle dénonce toutes les pratiques qui rendent la femme l'esclave de l'homme. Elle proteste contre la polygamie, qui bien que faisant partie de la loi de l'islam, et régie par celle-ci, reste une pratique traditionnelle. Dans ses romans, ses essais, et articles, Fatma Aliye Hanım devient la porte-parole des femmes turques, sans cesse elle aborde la question de la morale et de l'intelligence car elle pense que la femme ne doit pas se résigner à suivre un destin tout tracé, étant tout à fait apte à gagner sa vie. Cette interrogation est faite à travers les caractères qu'elle a créés dans ces romans et les articles parus dans des journaux et des revues.

À partir des années 1870, les mouvements féministes turcs s'expriment plus aisément avec la création de revues et journaux destinés à un public purement féminin¹⁵. On y trouve toutes sortes d'informations concernant la femme, la condition féminine en Turquie et sa comparaison avec la condition féminine en Europe, notamment en France : Marie Curie et Georges Sand, femmes célèbres et admirées. On suit également de près l'actualité à l'intérieur du pays et à l'étranger.

Au début du XX^e siècle, le Bosphore illustre l'action féministe. La condition féminine à Istanbul attire l'attention des voyageuses, et journalistes européennes comme Marcelle Tinayre, Marc Hélys etc.

Marcelle Tinayre, lors de son séjour à Istanbul en 1905 ou en 1906, au mois de mai, en compagnie de Melek Hanım¹⁶, rend visite à Fatma Aliyè Hanım dans sa maison située sur le côté asiatique. Elle explique ainsi la raison de sa visite :

Je devais bien cette visite à Fatima Aliyè Hanım, qui est très célèbre. Et le type de la femme de lettres, turque, manquait à ma collection. La curiosité m'attire donc autant que la sympathie confraternelle. Ses compatriotes –les hommes mêmes- ont loué devant moi” le talent de Fatimè Aliyè, sa délicate sentimentalité, son style clair et poétique.¹⁷

La romancière turque a publié de nombreux ouvrages dont deux ont été traduits en français : *Musulmanes*. étude sur la vie intime des femmes turques et *Oudi*, ; la joueuse de luth.

Oudi, joueuse de luth, publié en 1899, traduit en français en 1900, dans lequel il y a de grands ressemblance avec *Indiana* de Georges Sand. L'héroïne affirme sa supériorité morale par rapport à l'homme et revendique son droit de vivre dans une société meilleure, c'est à dire plus égalitaire¹⁸. Fatma Aliyè Hanım a dédié son roman à Marcelle Tinayre *Oudi* et cet exemplaire se trouve actuellement dans les archives départementales de la

¹⁵ *Türkiye Aydınlanması Kadınlara Nasıl baktı?*, *op.cit.* pp.174-175.

¹⁶ Melek Hanım, (Madame Ange) une forte femme divorcée d'un militaire, épousé à treize ans, est une révolutionnaire. Elle est très cultivée, une bonne francophone, parle l'arabe et le persan. Elle a beaucoup lu l'œuvre de Zola et croit au progrès et à la civilisation.

¹⁷ Marcelle Tinayre, "Note d'une voyageuse en Turquie" in *Revue des Deux Mondes*, Paris, Septembre 2009, p. 25.

¹⁸ Nurmelek Demir, "Le Français en tant que langue de modernisation de l'intelligentsia féminine turque au XIX^e siècle" in *Document op.cit.* p.178.

Corrèze en France.

Selon Marcelle Tinayre, les idées de l'auteur sont très sages, plus sages que hardies, et ne mettent en péril ni la société ni la religion. Fatimé Aliyé est une pieuse musulmane, qui vénère le Prophète, elle a lu et étudié les textes du Coran et sa connaissance en théologie la hisse au rang d'un hodja.

Fatma Aliye Hanım est elle-même fondatrice de la revue *Hanımlara Mahsus Gazete* (Journal des Femmes) publiée de 1895 à 1908. C'est une revue dont la popularité dépasse les frontières du pays et s'étend jusqu'à la France. Nous pouvons citer le nom des revues dans lesquelles elle écrivait régulièrement sur des sujets spécifiquement féminins *Terakki* (Progrès, 1868), *Aile* (La Famille, 1880), *İnsaniyet* (L'Humanité, 1883), *Hanımlar* Les Femmes, 1883), *Kadınlar Dünyası* (Le monde féminin, 1913)¹⁹.

Fatma Aliye Hanım est la voix de la raison tandis que Nigar Hanım est celle du cœur.

Nigâr Hanım (1862-1918) autre figure importante de la vie intellectuelle et littéraire de l'époque, connaît à peu près les mêmes conditions de vie que Fatma Aliye Hanım. Comme elle, Nigâr Hanım appartient à la classe aisée de la société ottomane. Son père, Osman Pacha, est un ancien soldat hongrois ayant demandé asile à l'Empire Ottoman pendant la Révolution hongroise de 1848. La tolérance dont il a été le témoin au niveau de l'Etat Ottoman, l'a conduit à se convertir à l'islam suite à la lecture du Coran dans sa version française. Il se marie avec une femme turque et commence à vivre comme un Turc musulman sans oublier ses origines européennes²⁰. C'est un intellectuel, polyglotte qui maîtrise huit langues, peintre et compositeur ; un véritable homme de culture.

Nigâr Hanım, élevée dans une atmosphère multiculturelle, reçoit une éducation à la française comme élève interne au pensionnat de Madame Garos²¹. Elle y apprend à parler couramment le français et à jouer du piano. Apparemment, c'est la seule Turque qui suit une éducation au même titre que les élèves arméniennes, grecques, levantines et européennes. Cette ambiance cosmopolite lui procure une grande richesse de langues et de cultures. Comme son père, elle maîtrise parfaitement huit langues, dont l'arménien, le grec,

¹⁹ S. Seza Yılancıoğlu, "Bir Osmanlı Aydını Fatma Aliye Hanım" présenté au colloque sur Fatma Aliye Hanım organisé par l'Université de Marmara en Mars 2012, (le livre des actes du colloque n'est pas publié).

²⁰ Nazan Bekiroğlu, *Şair Nigar Hanım*, İletişim Yayınları, İstanbul, 1998, pp.28-29.

²¹ *Ibid*, op.cit. p.41.

l'italien. Le turc, sa langue maternelle lui permet d'accéder au monde oriental tandis que grâce au français, elle découvre et maîtrise la culture européenne. A l'âge de onze ans, son père la retire du pensionnat et lui donne une éducation privée tout en réservant une place importante au français. Cette vie heureuse prendra fin à l'âge de treize ans où on la marie à un jeune homme de quatre ans plus âgé qu'elle. Mère de trois garçons, elle n'a d'autre choix que de divorcer de son mari infidèle. Elle se console à travers la lecture et l'écriture. Elle lit particulièrement les auteurs et poètes français du XIX^e siècle tels que Chateaubriand, Hugo, Lamartine, et Musset. Elle connaît presque tous les auteurs français importants de l'époque et se sentira envahie par le mal du siècle et même tentée par l'idée du suicide²². Surtout influencée par Musset qu'elle a beaucoup traduit, le public turc a pu admirer le poème *Rappelle-toi* de Musset. Cette dernière partage sa solitude avec la poésie de Musset. L'histoire d'amour de Musset avec George Sand lui rappelle son propre destin malheureux, elle se plonge dans *Les Nuits* de Musset qui deviennent ses poèmes de chevet.

Elle a fait publier un premier recueil de poèmes *Efsûs* (c'est une interjection de plainte en persan) . Elle la signe de son propre nom (plus tard elle utilisera aussi le pseudonyme de *Ûryan kalb*, "cœur dénudé"). Cela reflète son courage nourri de gênes européens, car son père n'a jamais empêché ses rencontres avec des hommes, même en sa présence, alors que dans la société ottomane, cela n'était pas évident à cette époque-là. Elle était la première femme turque à tenir un salon. Chaque mardi, elle réunit chez-elle, des intellectuels turcs et étrangers – hommes et femmes- qu'elle invite en rédigeant ses cartons d'invitation en français. Elle possède une identité formée par la fusion de deux cultures et se plaît à la refléter dans sa vie privée et littéraire, sans négliger l'une au profit de l'autre.

On constate chez-elle l'exemple parfait de la femme turque occidentalisée. Tout comme Fatma Aliye, cette occidentalisation est rattachée aux valeurs nationales. Elle lutte sans cesse avec sa plume au nom des femmes de son pays. Mais elle n'adopte pas une position aussi politique et philosophique que celle de Fatma Aliye.

²² Şair Nigar Hanım, *op.cit.* 1998, p.150.

Nuriye Hanım (1890-1965)

Noury Bey, après avoir fait ses études au Lycée de Galatasaray à Istanbul, puis à l'Ecole du Génie et à l'Ecole d'agriculture de Grignon en France, est retourné à Istanbul. Il fut nommé inspecteur agricole à Aydin vers 1884, avant d'être affecté au ministère de l'Agriculture. C'est en 1892, qu'il va occuper le poste de secrétaire général du ministère des Affaires Etrangères jusqu'à sa mort en 1908²³.

Les deux filles de Noury Bey ; Nouryé et Zennour, élevées dans un milieu cultivé et raffiné, sont deux sœurs très douées dans le domaine des arts ; Nouriyé chante et rêve d'écrire tandis que Zennour, pianiste, possède un réel talent de musicienne. Toutes les deux parlent couramment français et anglais, lisent et s'expriment en italien, et en allemand, elles ont appris suffisamment d'arabe pour étudier le Coran, suffisamment de persan, un peu de grec et de russe aussi. Une grande partie de l'éducation des deux sœurs fut assurée par Mme Maria Gomy de Beauregard qui était venue de Paris. Elles ont un bagage intellectuel élevé, agrémenté d'une solide réflexion critique, qu'il leur est très difficile de se résoudre à subir une morne existence. Elles ont lu beaucoup trop de livres en français et anglais, y compris les livres de Pierre Loti. Ses deux soeurs l'ont régulièrement rencontré pendant son séjour en 1905 à Istanbul, en compagnie de leur amie française, et journaliste Marc Hélys.

Ces deux soeurs, dans le but de mener une vie plus émancipée et épanouie, se sont enfuies en France en 1906. Pierre Loti s'est alors inspiré dans les *Désenchantées*, de la vie recluse de ces deux jeunes femmes. Nouriyé s'étant bien adaptée à la vie française, va fréquenter le milieu mondain parisien grâce à Pierre Loti pour se lier d'amitié avec Rodin et même devenir son modèle. Cette femme intellectuelle et révoltée laisse des traces aujourd'hui au Musée Rodin, où se trouvent aujourd'hui les dessins à l'aquarelle qui ont été faits par Rodin. Christina Buley-Urbe, historienne de l'art et spécialiste de Rodin, interprète ainsi le regard de Rodin posé sur Nouriyé Hanım ainsi : "Je crois que Rodin a dû être très admiratif devant le courage des deux jeunes femmes. Ce sont des femmes qui luttent: le dessin du poing levé, comme tenant une lance, est à ce titre remarquable"²⁴

²³ Voir, S. Seza Yilancioglu, "Les intellectuelles ottomanes en quête d'identité" présenté au colloque "Le Français de la Francophonie altérité intime identité plurielle", XIX^e édition Iasi, 28-29 Mars 2014.

²⁴ Correspondances par courriel avec Christina Buley-Urbe, Janvier-Février 2014.



Portrait de la comtesse Nourye Rohozinska, née Blosset de Châteauneuf
Auguste RODIN, D. 3986, 32,50x25 cm
aquarelle et crayon noir © musée Rodin (photo Jean de Calan)²⁵

Christina Buley-Urbe, qui choisit un dessin de Nouriyé Hanım pour la couverture de son livre intitulé *Mes soeurs divines et 99 femmes de son entourage* qu'elle a préparé sur Rodin et publié en novembre 2013, explique ainsi ce choix :

Nourye Hanım a une place d'autant plus importante, qu'elle répond aux trois données en même temps, au même titre que Nathalie de Goloubeff ou Séverine, à la fois pour la qualité de la relation entretenue avec l'artiste, et pour l'intérêt de Rodin pour ces femmes comme modèles²⁶

C'est grâce à la langue française que Nouriyé a pu mener le parcours riche et intellectuel dans sa vie.

²⁵ Pour cette illustration, je remercie Jérôme MANOUKIAN, chargé de l'agence photographique du musée Rodin, Paris.

²⁶ *Correspondances, op.cit.*

Pour conclure

Les exemples exposés ci-dessus, nous montrent comment la langue française s'est introduite dans les familles de l'élite ottomanes comme dans celles d'autres pays de la Méditerranée. Cette langue, à la fois langue de la raison et du coeur, donne aux intellectuels ottomans et surtout aux femmes, la possibilité de voir le monde et de connaître l'ailleurs.

Pour cette raison, l'intelligenstia féminine turque a pu aussi facilement lui attribuer un statut et la hisser au niveau de la langue maternelle.

À rappeler que l'Empire ottoman, plus tard, la Turquie républicaine, fera partie de la Méditerranée où le français est, dans cette géographie une langue de lien, la langue traversière. Les intellectuelles ottomanes, grâce au français, vont vivre une renaissance intellectuelle, empreinte d'humanisme.

Bibliographie

Ahmet Mithat Efendi, *Fatma Aliye Hanım yahut Bir Muharrir-i Osmaniye'nin Neşeti*, çeviriyazı Linda Goodsell Blake, préparé à l'édition par Müge Galin, İsis Yayınları, İstanbul, 1994,

Aksoy Ekrem, « *Les établissements d'enseignements français en Turquie* » (emprunté aux archives de l'auteur)

Aksoy Ekrem, « La francophonie en Turquie de l'Empire à nos jours » in Michel Berrès-Osman Senemoglu (sous dir.) *Document*, Paris, Juin-Décembre 2007,

Balivet Michel, « Francophone et francophonie en monde turc des croisades au XVIII^e siècle » in Zeynep Mennan (sous dir.) *Francophonie en Turquie dans les pays Balkanique et de l'Europe centrale*, Ed. İsis, İstanbul, 2005,

Bekiroglu Nazan, *Şair Nigar Hanım*, İletişim Yayınları, İstanbul, 1998,

Barbarasoglu Karabıyık Fatma, *Fatma Aliye, Uzak Ülke*, Tımas, İstanbul, 2007

Buley-Urbe Christina, *Mes soeurs divines et 99 femmes de son entourage*, Edition du Relief, Paris, novembre 2013

Sibel Çakır, *Osmanlı Kadın Hareketi*, Metis Yayınları, İstanbul, 1996

Demir Nurmelek, "Le Français en tant que langue de modernisation de l'intelligentsia féminine turque au XIX^e siècle" in *Document*, Paris, Juin-Décembre 2007.

Findley Carter V., *Modern Türkiye Tarihi, İslam, Milliyetçilik ve Modernlik 1789-*

- 2007, (*Histoire de la Turquie moderne : Islam, Nationalisme et modernité 1789-2007*) Timas Yayınları, İstanbul, 2011.
- Yilancioglu S. Seza, "Le Français, langue de la modernisation en Turquie" in Marina Geat (sous dir.) *La Francophonie et L'Europe*, Roma, Ed. Artemide, 2011.
- Yilancioglu S. Seza, "Bir Osmanlı Aydını Fatma Aliye Hanım" présenté au colloque sur Fatma Aliye Hanım organisé par l'Université de Marmara en Mars 2012, (le livre des actes du colloque n'est pas publié).
- Yilancioglu S. Seza, "Les intellectuelles ottomanes en quête d'identité" présenté au colloque "Le Français de la Francophonie altérité intime`identité plurielle", XIX^e édition`lasi, 28-29 Mars 2014
- Tekeli Şirin, *Türkiye Aydınlanması Kadınlara Nasıl baktı? (Quelle est la place des femmes dans la modernité turque?)* Adam, İstanbul, 1997.
- Tinayre Marcelle, "Note d'une voyageuse en Turquie" in *Revue des Deux Mondes*, Paris, Septembre 2009
- Villéger Alain-Quélla, *Belle et Rebelles, le roman vrai des Chateau-Tinayre*, Aubéron, Bordeaux, 2000.
- Villéger Alain-Quélla, *Évadées du Harem*, André Versaille éditeur, Bruxelles, 2011.
- Archives personnelles Madame Oya Soner, petite fille de Fatma Aliye Hanım, *Fatma Aliye Öncü Kadınlar* tome I.
- Département des archives et l'agence photographique du Musée Rodin, Paris.

Panaït Istrati, un francophone d'avant-garde

Frédérica ZËPHIR¹

L'écrivain roumain Panaït Istrati (1884 – 1935) a écrit la totalité de son œuvre en français. C'est dans la langue de Molière que cet autodidacte, «vagabond du monde» comme il se désignait lui-même, a en effet choisi de livrer, en puisant aux sources de sa mémoire, réceptacle de ses souvenirs d'enfance dans la cité de Braïla et de ses errances en Méditerranée, une œuvre qui connut un vif succès durant l'entre-deux-guerres et qui est actuellement redécouverte par le public. Choissant de composer l'ensemble de ses récits en français, Istrati apparaît dès lors comme un précurseur de la littérature francophone, ses ouvrages revêtant ainsi une dimension d'exemplarité. C'est cet aspect novateur d'une œuvre illustrant, dès avant le deuxième conflit mondial, l'importance du français comme langue d'échange et de partage que nous voudrions aborder ici, en évoquant successivement la triade des valeurs –identité, altérité, universalité – qui la sous-tendent, puis les éléments caractéristiques qui font de cette création littéraire un entre-deux culturel et linguistique tout entier dédié à la célébration des valeurs universelles.

La triade istratienne des valeurs : identité, altérité, universalité

Né dans un hameau proche de Braïla où il déroula une adolescence vagabonde en côtoyant le petit peuple du grand port danubien, Istrati puise d'abord son inspiration aux origines même de la tradition populaire roumaine. Authentique conteur dans la pure lignée des rhapsodes orientaux, il compose en effet ses récits en adoptant, non seulement des thèmes, mais aussi des procédés narratifs issus du vieux fonds de la littérature épique orale des régions du sud du Danube, comme l'illustre son premier cycle narratif, *Les Récits d'Adrien Zograffi*, qui ressuscite les vieilles ballades haïdouques révélées au XIX^e siècle par le poète Vasile Alecsandri. Cette source d'inspiration atteste ainsi l'identité d'Istrati, son attachement profond à ses

¹ Université de Nice, Sophia Antipolis, France

origines roumaines, son ancrage dans la terre de ses ancêtres. Cette terre, celle de sa mère, du roumain, sa langue maternelle au double sens du terme, c'est la terre des Balkans, dernier bastion de la latinité aux confins des univers slavophone et turcophone ; c'est le pays du Danube, de son delta, de ses marais, de l'oncle Anghel et de Cosma le haïdouc, celui de l'immense Baragan. Cette contrée qui a nourri une part de son imaginaire, Istrati ne l'oublie jamais, et son œuvre résonne de multiples échos de cette prima terra, tant dans le contenu des récits que, de façon plus pertinente encore, dans la trame même de l'écriture où la langue d'adoption est émaillée de très nombreux vocables roumains, plus de quatre-cents dans les premières œuvres selon M.C.Ionescu (M.C Ionescu, 2008 : p.109).

Cependant, à l'image de sa mère tant aimée, « le seul pilier qui le retenait dans les heures de désespoir » (Panait Istrati-Romain Rolland, 1989, p. 140.) mais qu'il doit pourtant abandonner pour découvrir le monde et enrichir sa pensée, le roumain, sa langue maternelle, élément structurant de son identité culturelle, racine d'où il tire la sève de sa création, doit lui aussi être, sinon abandonné, du moins provisoirement désinvesti afin qu'Istrati puisse porter cette création plus haut et lui faire embrasser un horizon plus large. D'autant que, s'il est bien enraciné dans la terre roumaine par son ascendance maternelle, il est aussi fils d'une autre terre par son père, le contrebandier grec de Faraklata, qu'il n'a jamais connu mais dont l'absence même a fortement travaillé son imaginaire. Si bien qu'Istrati porte ainsi en lui, au sein même de son identité le germe de la différence, de l'altérité, de l'Autre venu d'ailleurs avec ses coutumes, sa culture et sa langue. Et ce père étranger s'inscrit alors en lui comme l'appel de l'inconnu, le ferment qui fait lever son désir de connaître, de découvrir d'autres horizons, de comprendre et d'aimer l'autre qu'il éprouve semblable à lui, tant il est lui-même mêlé, complexe. Métis dans l'âme, il est en effet tout à la fois la terre du hameau maternel et la grande ville portuaire ouverte sur le large où accosta le père, la bonté, l'honnêteté de la blanchisseuse de Braïla et la marginalité du contrebandier grec, les Balkans et la Méditerranée, la langue roumaine et la langue grecque. « Venu au monde cosmopolite » comme il le dit (Panait Istrati, 2006 : p. 23.) il porte en lui les valeurs d'universalité, celle de la fraternité d'abord c'est-à-dire la reconnaissance de l'altérité comme source d'enrichissement et de concorde, et, plus forte que toutes, la foi dans la bonté profonde de l'homme que ses vagabondages lui ont permis de découvrir au fond du cœur des êtres les plus rustres, des paysans misérables, des ouvriers exploités, des exilés , des

déclassés de tous ordres et même des forçats, « J'affirme, écrit-il, l'existence du beau, du sublime, du grandiose dans le cœur des hommes » (Panaït Istrati-Romain Rolland, 1989 : p. 78).

Chanteur de l'amour universel, luttant sa vie durant pour faire triompher la liberté, la justice et la vérité, il va exprimer cet idéal inlassablement poursuivi dans la seule langue qui, opérant en lui la synthèse linguistique de son héritage gréco-roumain, pouvait réaliser son unité intérieure en réunissant les aspirations opposées léguées par sa double ascendance. Car, par son aura dans le monde, sa résonance particulière au cœur des peuples épris de liberté, et tout particulièrement à celui des Roumains unis à la France par des liens historiques puissants, le français, langue gréco-latine par excellence, était à même de traduire la vision à la fois lucide mais généreuse qu'Istrati se faisait du monde et des hommes.

L'œuvre d'Istrati : un entre-deux culturel et linguistique

C'est donc en créant un univers narratif qui se donne comme un entre-deux culturel et linguistique qu'Istrati va exposer cette vision du monde, incarner ces valeurs universelles dans des figures inoubliables issues pour la plupart de cette humanité cosmopolite qu'il côtoya d'abord dans sa ville, puis au cours de ses pérégrinations dans l'espace balkano-méditerranéen, séculaire carrefour des cultures. Ainsi, à partir des impressions éprouvées dans le creuset culturel de sa cité natale ouverte, par la Mer Noire et le mythique Bosphore aux influences croisées de l'Orient et de la Méditerranée, forgea-t-il le cadre envoûtant de son premier récit « C'est là, écrit-il en effet, que je puisai, dès mon enfance, ces impressions voluptueuses qui devaient me servir plus tard à composer le cadre et l'atmosphère de *Kyra Kyralina* » (Panaït Istrati, 2006 : p. 20). Et si, dans le va-et-vient culturel qui caractérise son œuvre, il revient dans la suite des *Récits d'Adrien Zograffi*, à la tradition balkanique avec la mise en scène des haïdoucs, toutes ses autres évocations ont pour cadre des régions du bassin méditerranéen ou très proches de lui, à commencer par Constantinople qu'il découvre lorsqu'il quitte pour la première fois son pays en décembre 1906. Là, au confluent de l'orient et de l'occident où Grecs, Turcs, Juifs, Arméniens se côtoient dans un brassage de coutumes, de traditions et de langues exceptionnel, il découvre ce qu'il recherchait depuis toujours c'est-à-dire un esprit de tolérance, une fraternité qui, transcendant les différences culturelles, réunit les hommes dans le meilleur de leur humanité.

En Egypte, où le conduit la recherche de son ami Mikhaïl, c'est

toujours la même curiosité qui anime Istrati ou plutôt Adrien, son double diégétique, le même désir d'entrer en contact, de se lier avec des individus qui semblent « tombés à l'instant des quatre coins du monde » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489). Et dans cet oasis de tolérance et de concorde que, de la Grèce à la Turquie, de l'Égypte au Liban et à la Syrie, le génie méditerranéen maintient à l'écart du poison des nationalismes exacerbés qui ravageront l'Europe moins de dix ans plus tard, le dialogue des cultures se décline alors dans une étourdissante pluralité linguistique où se côtoient le grec, le turc, l'arabe, l'italien, le yddish, véritable Babel au sommet de laquelle rayonne le français.

Cette langue française, Adrien-Panaït l'avait d'abord découverte à Braïla lors de sa rencontre mémorable avec l'énigmatique Mikhaïl, l'aristocrate russe déclassé et misérable avec lequel il parcourut par la suite le Moyen Orient. Et le récit de cette rencontre permet à lui seul de se représenter le prestige que revêtait le français à cette époque quand Istrati écrit :

« Ah ! vous lisez ce livre ? Mais un livre comme celui que vous tenez dans vos mains ne se lit - ici, dans la rue Grivitza – que par une famille d'hommes extraordinaires ! Ces hommes, je les considère comme des astres, moi... Vous êtes un astre, monsieur ! Le fait qui mit en branle la passion amicale d'Adrien [...] fut que ce pouilleux lisait en français » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489).

Le français, langue d'échange et de partage

Cette langue française, Adrien-Panaït l'avait d'abord découverte à Braïla lors de sa rencontre mémorable avec l'énigmatique Mikhaïl, l'aristocrate russe déclassé et misérable avec lequel il parcourut par la suite le Moyen Orient. Et le récit de cette rencontre permet à lui seul de se représenter le prestige que revêtait le français à cette époque quand Istrati écrit :

« Ah ! vous lisez ce livre ? Mais un livre comme celui que vous tenez dans vos mains ne se lit - ici, dans la rue Grivitza – que par une famille d'hommes extraordinaires ! Ces hommes, je les considère comme des astres, moi... Vous êtes un astre, monsieur ! Le fait qui mit en branle la passion amicale d'Adrien [...] fut que ce pouilleux lisait en français » (Panaït Istrati, 2006 : p. 489).

Car le français était alors, dans l'espace balkano-méditerranéen comme ailleurs, la langue qui, exclusivement diffusée par le truchement de la littérature, séduisait les esprits et exaltait les cœurs en ouvrant sur une pensée

où l'homme était au centre de l'inspiration et de la réflexion des poètes, des romanciers, des essayistes, des philosophes. Une langue qui, reflétant les conceptions intellectuelles et artistiques d'une culture humaniste, délivrait un message d'espoir, ouvrait une perspective de progrès à des peuples encore régis par des systèmes archaïques, et des classes sociales toujours réduites à des conditions misérables. Perçue dès cette époque comme une langue de partage dans la mesure où, par elle, se transmettaient à d'autres sociétés les idées de liberté, d'égalité, de fraternité héritées des Lumières, le français propageait à l'étranger une culture fondée sur des valeurs universelles qui incarnaient, aux yeux du monde, un idéal de civilisation alliant principes éthiques, grandeur et raffinement. « Civilisation exportée par sa langue et langue que l'on apprend pour devenir plus civilisé » pour reprendre la belle formule de Madame Doina Popa-Liseanu (Doina Popa- 2001), le français était ainsi pratiqué par toutes les aristocraties européennes, étudié par la plupart des élites intellectuelles et élu par tous ceux qui, à l'instar d'Istrati, aspiraient au progrès de l'humanité.

C'est son arrivée en Suisse en 1916 qui arrêtera définitivement son choix du français comme langue d'écriture. C'est en effet là que, réalisant l'un de ses plus chers désirs d'adolescent, il se met à apprendre « la belle langue internationale » (Panaït Istrati, 1989 : p. 108) en déchiffrant seul, à l'aide d'un dictionnaire et de fiches dont il tapisse les murs de sa chambre, le Télémaque de Fénelon, avant de dévorer en quelques mois les grandes œuvres de Voltaire, Rousseau, Montaigne, Montesquieu. Mais c'est surtout là qu'il découvre l'œuvre de Romain Rolland dont le retentissement intérieur va être décisif dans sa vocation d'écrivain. Car ce que lui révèle la lecture de *Jean-Christophe* et des trois premières *Vies* (Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï) c'est non seulement une pensée dans laquelle il se reconnaît pleinement mais, plus profondément, une sensibilité semblable à la sienne qu'il rencontre pour la première fois dans une œuvre littéraire, l'incarnation de la meilleure partie de lui-même, « C'était la première fois qu'un de mes sentiments secrets se confirmait » écrit-il en effet à Rolland à propos de sa lecture de la *Vie de Beethoven*, (Panaït Istrati-Romain Rolland, 1989 : p. 49) dans une des lettres de la correspondance qui va fonder entre les deux hommes une amitié exceptionnelle de plusieurs années. Car avec Rolland, l'un des plus grands écrivains français de cette époque, prix Nobel de littérature, Istrati découvre d'abord une personnalité, un homme derrière un artiste, pour lequel il éprouve une admiration sans borne et un amour profond, et qui va l'aider à réaliser son œuvre. C'est en effet rassuré, motivé, exhorté même par celui qui est

désormais pour lui tout à la fois un guide spirituel, un mentor et un père symbolique, que ce marginal autodidacte parvient à surmonter les obstacles suscités par la venue à l'écriture et la création d'une œuvre de cette envergure, composée dans une langue qui n'était pas la sienne. Et nul doute alors que cette admiration pour celui qu'Istrati estimait comme le plus insigne représentant de ce qu'il nomme « l'Ordre de la Pensée généreuse » (Panaït Istrati, 2006 : p. 427) conjugué à cet amour quasi filial n'aient été déterminants dans sa volonté d'écrire son œuvre, qu'il voulait non comme une œuvre d'art mais comme un hymne aux valeurs universelles, en français. Car, par ses écrits ainsi composés, il voulait aider au triomphe de « cette pensée éducatrice du cœur de l'homme » (Panaït Istrati, 1989 : p. 135) qu'il considérait, au-delà même de celle de Rolland, comme l'essence de la pensée française tout entière dont il se reconnaissait comme le fils spirituel.

Ainsi, Istrati s'inscrit-il pleinement dans l'esprit de la Francophonie dont il se révèle l'un des précurseurs. Expression de la volonté d'harmoniser, dans le respect de l'identité et de la spécificité de chacun, la diversité des peuples et des cultures, celle-ci est en effet, dans l'esprit de ses fondateurs, d'abord une communauté spirituelle unie par la langue française. « Ecole de la fraternité universelle » (Zeina El Tibi, 2001 : p. 23), elle n'a de centre que l'Homme, et son centre est donc partout où est l'Homme dans la diversité des cultures, des traditions, des religions, des langues de l'humanité. Œuvre civilisatrice visant à l'épanouissement de l'être humain par l'extension de la liberté, la solidarité des peuples et la reconnaissance de l'Autre, elle est un humanisme, la concrétisation de cette « Pensée généreuse » qu'Istrati n'a cessé de poursuivre dans sa vie et d'exalter dans son œuvre.

Bibliographie

Corpus

Istrati, Panaït, *Œuvres I,II,III*, Edition établie et présentée par Linda LE , Phébus libretto, Paris, 2006.

Istrati, Panaït, *Le Vagabond du monde*, Edition établie et présentée par Daniel Lérault, Aux Editions Plein Chant, Bassac, 1989.

Panaït Istrati – Romain Rolland, *Correspondance intégrale, 1919 – 1935*, Canevas Editeur, Valence-Paris, 1989.

Bibliographie critique

- El Tibi, Zeina, *La Francophonie et le dialogue des cultures*, L'Age d'Homme, Paris, 2001.
- Hierse, Giselle, *Le Féminin et la langue étrangère, une étude sur l'apprentissage des langues*, L'Harmattan, Paris, 2007.
- M.C Ionescu, *L'Enonciation culturelle chez Panaït Istrati et Patrick Chamoiseau : traduction ou trahison ?* Revue Voix plurielles, 2008.
- Oktapoda-Lu, Efstratia, (sous la direction de), *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*, Publisud, Paris, 2006.
- Popa-Liseanu, Doina, *Bons Baisers de L'Etranger*, L'Année francophone internationale (AFI), colloque 2001.

Lamartine dans les Balkans

Madalin ALEXANDRU¹

Le contexte historique et politique où Lamartine a entrepris son voyage en Orient devra être envisagé selon le parallèle des événements de l'Europe et du monde musulman à partir de l'époque de la Révolution de 1789 jusqu'aux environs du départ de Lamartine en Orient.

Pour Lamartine, « la révolution française, qu'on appellera plus tard la révolution européenne, car les idées prennent leur niveau comme l'eau, n'est pas seulement une révolution politique, une transformation du pouvoir, une dynastie à la place d'une autre, une république au lieu d'une monarchie ; tout cela n'est qu'un accident, symptôme, instrument, moyen »². Selon lui, être révolutionnaire c'est refuser la stagnation, « mais l'idée de révolution, c'est-à-dire de changement et d'amélioration, n'en éclaire pas moins l'esprit, n'en échauffe pas moins le cœur »³. Lamartine lance néanmoins l'appel à l'action, à l'espoir d'un nouvel avenir : « On voit les positions prise et perdues, les idées restées sur le champ de bataille, celles qui sont blessées à mort, celles qui vivent encore, celles qui triomphent ou triompheront ; on comprend le passé ; on comprend le siècle ; on entrevoit un coin de l'avenir ».⁴ Lamartine trouve une solution dans l'apologie qu'il fait à la colonisation mais dans tout ce que ce terme revêt de meilleur dans le respect, l'amitié et la compréhension des nations colonisées et colonisatrices.

En fait, Lamartine a pris conscience de la situation de l'Empire ottoman lors de son voyage en Orient. Il a saisi sur le vif le chaos ethnique qu'était alors l'Empire ottoman. Mais il a appris à connaître l'Orient et ce qu'on pouvait attendre de sa part afin de réaliser la collaboration avec l'Occident en tant qu'œuvre de civilisation commune. Lamartine est trop

¹ Université de Bucarest ; Ecole Doctorale - Etudes littéraires et culturelles, Faculté de Langues et Littératures Etrangères.

² Le Résumé politique, Alphonse de Lamartine, in Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur, Paris, Chez l'éditeur, 1861, pp. 508-509.

³ *Idem*.

⁴ *Ibidem*, p. 510.

persuadé que l'Empire ottoman est fini, que les Turcs sont non seulement une nation décadente, mais une nation moribonde. Selon lui, les Turcs n'existent pour ainsi dire plus. Mais ils sont partout en infime minorité. L'Orient n'est qu'un ramassis de populations hybrides, Arabes, Grecs, Arméniens, Juifs, Maronites, qui n'ont d'autre désir que de secouer le joug ottoman et de se grouper en états autonomes sous le protectorat de l'Europe⁵. Lamartine pense que l'Europe devrait s'empresser de prendre en compte ce vœu et qu'au lieu de faire des guerres sanglantes pour maintenir le despotisme du sultan, elle préside au partage d'un Empire qui se décompose de lui-même. Lamartine médite sur le rôle que la France pourrait jouer face à l'agonie de l'Empire Ottoman, quelle position devrait-elle adopter car :

Faut-il faire la guerre à la Russie pour l'empêcher d'hériter des bords de la mer Noire et de Constantinople ? Faut-il faire la guerre à l'Autriche pour l'empêcher d'hériter de la moitié de la Turquie d'Europe ? Faut-il faire la guerre à l'Angleterre pour l'empêcher d'hériter de l'Egypte et de sa route des Indes par la mer Rouge ? à la France pour l'empêcher de coloniser la Syrie et l'île de Chypre ? À la Grèce pour l'empêcher de se compléter par le littoral de la Méditerranée et par les belles îles qui portent sa population et son nom ? À tout le monde enfin, de peur que quelqu'un ne profite de ces magnifiques débris ? Ou bien faut-il nous entendre et les partager pour que la race humaine s'y multiplie, y grandisse et que la civilisation s'y répande ? ⁶

La France soutient l'intégrité de l'Empire ottoman mais elle craint la Russie qui devient la nouvelle race conquérante qui peut s'emparer de Constantinople et conquérir les chrétiens balkaniques.

Le voyage de Lamartine en Orient a eu lieu entre 1832-1833 et s'est déroulé sur une période de 18 mois. Mais il a rédigé l'ouvrage en 1835. L'Orient s'ouvre aux Français par la campagne en Egypte menée par le Général Bonaparte. L'orientalisme s'avère être un courant qui a pour but d'apporter un Orient éternel dans le monde de la littérature et des arts. L'Orient a été depuis l'Antiquité une terre convoitée, région qui a exercé sur l'Occidental une curiosité et un désir de représentation persévérants. Sans être circonscrit à un espace géographique bien défini, dont les frontières sont variables, ainsi qu'il résulte de

⁵ Voir à ce propos Mouna Alsaïd, *L'image de l'Orient chez quelques écrivains français (Lamartine, Nerval, Barrès, Benoît). Naissance, évolution et déclin d'un mythe orientaliste de l'ère coloniale*, thèse doctorale en lettres et arts, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Jean-Pierre Martin, 2009, p. 64.

⁶ *Le Résumé politique, op.cit.*, p. 525.

la définition donnée par *Le Dictionnaire universel du XIXe siècle*⁷ : « Rien de plus mal défini que la contrée à laquelle on applique ce nom », l'Orient constitue l'ensemble des Etats situés à l'orient par rapport à la partie occidentale de l'Europe, comprenant l'Asie, une partie de l'Egypte, une partie même de l'Europe. En dehors d'un terme géographique, l'Orient est une représentation forgée par la mentalité collective occidentale. Grâce à leur position privilégiée, s'articulant sur trois continents : l'Europe, l'Afrique et l'Asie, ces contrées du pourtour de la Méditerranée, ont abrité les grandes civilisations de l'Antiquité. Elles sont le berceau de toute une civilisation qui a produit un art monumental comprenant des œuvres d'art, des édifices, des monuments en pierre, peut-être le premier poème épique de l'humanité, l'épopée de Gilgamesh, d'où jaillit, selon R. Grousset, « la grande poésie des sémites secouée dès l'origine d'un frisson sacré »⁸.

Lamartine s'embarque à Marseille sur « un brick de deux cent cinquante tonneaux », l'Alceste, à destination de l'Orient. A son bord, le poète avait mis une bibliothèque de presque 500 volumes. Il est accompagné de son épouse, Marianne, sa fille Julia, âgée de dix ans, dix hommes d'équipage, ainsi que de trois de ses fideles amis, Ferdinand de Capmas, Amédée de Parseval, et le médecin Delaroière, qui publiera lui-même un récit de voyage. Les étapes du voyage correspondent en partie à celles de Chateaubriand (la Grèce, la Palestine, Constantinople), mais Lamartine y ajoute la Syrie (comprenant l'actuel Liban), où il reste plusieurs mois, et il rentre à cheval par la Bulgarie, la Serbie et l'Empire austro-hongrois.

Il manifeste plus que jamais le désir de respirer un autre air, d'élargir ses horizons, de prendre ses distances vis-à-vis des turbulences de la vie politique. Cependant, ce voyage lui sert à l'évidence de tremplin pour la carrière politique qu'il envisage. Peut-être parviendra-t-il en Orient à réaliser ses rêves de grandeur et de gloire que la Monarchie de Juillet lui interdit ? La rencontre dans la montagne libanaise avec lady Stanhope s'avère utile parce qu'elle lui prédit qu'il aura un rôle important à jouer lorsqu'il rentrera en Occident ; en effet, il est élu député lorsqu'il était encore en Syrie, et, dès son retour en France, Lamartine prononcera plusieurs discours sur la question d'Orient à la Chambre. Dans son premier discours il annonçait sur un ton d'une sureté

⁷ *Le Dictionnaire universel du XIX e siècle*, Pierre Larousse, le mot "Orient", lien : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205363w/f1466>.

⁸ René Grousset, George Deniker, *La face de l'Asie*, Paris, Payot, 1955, p. 11.

absolue que : l'Orient s'écroule⁹. Il brosse un tableau ténébreux de l'Empire Ottoman en pleine décomposition, symbole de la barbarie et incapable de faire coexister dans son sein les peuples qui revendiquaient leur indépendance¹⁰. Lamartine soutient une politique interventionniste de la France en Orient – position qu'il exprime aussi dans *Le Résumé politique du Voyage en Orient*, qui plaide pour le démembrement de la Turquie, dont les parties allaient se placer sous la tutelle des grands pouvoirs.

La célèbre « question d'Orient » est le terme utilisé en France en vue de qualifier l'implication des diverses puissances européennes (principalement la France, l'Angleterre et la Russie), en raison des difficultés de l'Empire ottoman, en Méditerranée orientale et l'Europe balkanique. Elle commence vers 1774, lors de la signature du traité russo-turc de Kutchuk-Kaynardja, qui donne d'importants privilèges politiques et commerciaux à la Russie en Mer Noire.¹¹ Il s'agit, en fait, de la question du sort de l'empire ottoman, en démembrement, qui fait le sujet des préoccupations des grands pouvoirs européens : les Russes veulent contrôler les Balkans, les Anglais désirent protéger leurs intérêts commerciaux en contrôlant l'isthme entre la Méditerranée et l'océan indien, les Français conserver leurs privilèges dans le Levant.

L'image du consul apparaît fréquemment dans le voyage lamartinien et occupe une place de choix dans la conception de Lamartine sur la mixité orientale. Il n'accomplit pas seulement le rôle d'intermédiaire entre les autorités locales et les voyageurs européens, mais d'autant plus, il est le signe d'une fusion culturelle qui est un élément important de l'imaginaire de l'Orient lamartinien.¹²

À Athènes, Lamartine fut accueilli par M. Gaspari, agent du consulat de Grèce à Athènes, qui par l'obligeance qu'est le caractère de presque tous nos agents à l'étranger¹³ a le rôle d'initier les visiteurs et de se mettre à leur disposition pour leur faire découvrir la ville. Lamartine compare M. Gaspari à M.

⁹ Le premier discours *Sur l'Orient*, prononcé à la Chambre des Députés. Lamartine va réunir ses réflexions concernant la question de l'intégrité de l'Empire Ottoman dans une brochure publiée en 1840 sous le titre *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*; ces textes sont reprises et commentés par Louis Ulbach en „La France parlementaire” (1834-1851), par Alphonse de Lamartine, Paris, Lacroix, 1864, t. I, p.5.

¹⁰ Le deuxième discours *Sur l'Orient*, *ibid.*, t. I, p.10.

¹¹ Voir à ce propos, Mantran, Robert, *op.cit.*, *Histoire de l'Empire ottoman, „Les Débuts de la question d'Orient”*, Paris, Fayard, 1989, pp. 421-458.

¹² Voir à ce propos Sarga Moussa, *La relation orientale, op.cit.*, p. 114.

¹³ *Voyage en Orient*, t. 1, p. 130.

Fauvel, qui avait conduit Chateaubriand dans les ruines d'Athènes : « (...) nous eûmes dans M. Gaspari un second Fauvel, qui s'est fait Athénien depuis trente-deux ans, et qui bâtit, comme son maître, la maison de ses vieux jours parmi ces débris d'une ville où il a passé sa jeunesse, et qu'il aide autant qu'il le peut à sortir une centaine fois de cette poussière poétique. »¹⁴Lamartine lui esquisse un portrait digne d'un consul, doué d'une grande érudition et un homme d'esprit : « Consul d'Autriche en Grèce, (...), M. Gropius joint, à l'érudition la plus consciencieuse et la plus approfondie de l'antiquité, ce caractère de naïve bonhomie et de grâce inoffensive qui est le type des vrais et dignes enfants de l'Allemagne savante. »¹⁵

M. Gropius s'est intéressé de près à l'étude des antiquités en restituant les mots aux inscriptions, les fragments égarés des statues, les formes et les dates des monuments. Lamartine trouve un véritable plaisir de se trouver en compagnie de cet homme : « Avec un tel homme, les jours valent des années pour le voyageur ignorant comme moi. Je lui demandai de me faire grâce de toutes les antiquités douteuses, de toutes les célébrités de convention, de toutes les beautés systématiques. »¹⁶

La beauté de l'Orient est incarnée par la femme orientale. Elle cache habituellement son visage sous un voile ce qui empêche de le décrire. Selon Alain Buisine, la fermeture du voile redoublée par la barrière du harem, tout cela entretient le mystère, éveille l'imagination et excite la curiosité, avive le désir, et la moindre partie dévoilée du corps constitue une véritable récompense pour le voyageur.¹⁷ C'est par l'intermédiaire de la femme orientale symboliquement dévoilée que Lamartine éprouve son imaginaire de l'autre en le confrontant au réel.

La femme athénienne est une « belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays ». ¹⁸Tandis qu'à Rhodes Lamartine s'apprête à admirer de :

ravissantes figures de femmes vues le soir assises sur les terrasses, au clair de lune. C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour ; - c'est la taille des femmes grecques, mais

¹⁴*Ibidem*, t. 1, p. 131.

¹⁵*Idem*.

¹⁶*Ibidem*, p. 132.

¹⁷ Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Zulma, 1993, p. 23.

¹⁸*Ibidem*, t. 1, p. 130.

plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. – Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse ; mais la ligne régulière, droite et large du nez donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. Les sculpteurs grecs eussent été bien plus parfaits encore, s'ils eussent pris leurs modèles de figures de femmes en Asie !¹⁹

Le compagnon de voyage de Lamartine, Jean Vaast Delaroière, médecin et ancien maire à Hondschoote, contribua à la victoire parlementaire du poète. Il compte parmi ses trois compagnons de voyage auquel le poète fait un éloge, dès avant le départ de Marseille.

Delaroière accompagnera Lamartine jusqu'à Constantinople, où ce dernier restera quelques semaines. Parti le 11 juillet 1833, le médecin effectue en moins de deux mois (y compris la quarantaine à Semlin) le trajet de retour, parcourant les mêmes étapes que le poète, du moins jusqu'à Belgrade. Ensuite, il se dirige vers Vienne, Prague, Dresde et Francfort. Il montre un grand intérêt pour les aspects nationaux et les problèmes politiques des pays qu'il découvre.

Ses opinions, ses vues tout au long du voyage commun avec Lamartine, sont à même de nous faire deviner et pressentir la manière où, pendant un an entier, le médecin put contribuer à orienter les curiosités et les réflexions de son éminent ami. Pourtant, la compagnie de Lamartine lui faisait une vive impression qui le gênait de temps en temps. Il réussit à se libérer de sa présence quelque peu envahissante à l'occasion d'une excursion qu'il fit seul dans le Liban.

En doublant le cap Saint-Angelo, Delaroière décrit comme Lamartine la demeure d'un ermite qui regardait debout et immobile devant cette demeure solitaire, sa robe brune et son capuchon ressortaient gravement sur ces pierres grises, sa barbe blanche et son front ridé donnaient une mélancolique solennité à toute la scène : « cet homme, placé dans une solitude inabordable, nourri de ces grandes scènes du ciel et de la mer, comment doit-il envisager la vie ordinaire des hommes, cette vie souvent si mesquine par les mille soins qu'elle réclame, par les craintes puérides qui l'assiègent, et par les travaux continuel qui l'absorbent ? »²⁰

Doublant entièrement le cap, ils aperçurent les sommets des montagnes,

¹⁹ *Ibidem*, pp. 154-155.

²⁰ *Ibidem*, p. 19.

nettement dessinés, représentant tantôt d'éminentes ruines, tantôt des pics variés qui étaient transparents de lumière :

Dans le lointain, on voyait l'air rempli de vapeurs argentées, parsemées de quelques poussière d'or ; plus près, ces vapeurs devenaient presque violettes, et tout était sombre et noir au bord de la mer, qui, elle-même, par un reste de réflexion du soleil, semblait couverte de lames mobiles d'un or mat et pur ; ces lames s'étendaient du rivage à notre bâtiment, et nous liaient ainsi à toute cette scène magique. Que nous étions heureux de voir cette Grèce dans un tel moment et sous un tel jour ! ²¹

La Grèce que Delaroière décrit est semblable à l'impression que Lamartine s'est forgée sur ce pays : « partout l'on ne voit que villes en ruines, plaines désertes et ruisseaux taris. Quelle différence avec cette Grèce si animée et si brillante des écrivains et des poètes ; avec cette Grèce, dont chaque site a été chante, et dont chaque nom est harmonieux ! Quand, de cette désolation matérielle, on s'élève à la désolation morale, la tristesse qu'on en ressent est sans bornes ». ²² Athènes éveille à Delaroière des sentiments de désolation ainsi qu'à Lamartine : « nous entrâmes dans un amas de décombres de pierres et de terre séchée au soleil, et c'était là Athènes ; j'avais déjà été un peu désappointé en voyant le Pyrée, que je trouvais, par ses dimensions, ne répondre nullement à mes idées préconçues ; je passai légèrement sur ce mécompte en faveur d'Athènes que je devais voir bientôt. Mais l'impression première que je reçus, de sa grandeur passée, ne répondit non plus à mon attente. » ²³

Pour Delaroière comme pour Lamartine, la première vue du Parthénon est décevante. L'un et l'autre insistent sur une image préexistante, jugée idéalisante, alors qu'ils voient un ensemble de ruines désarticulées et sans grandeur : « une petite colline qu'on nomme l'acropole, enfermée dans un mur, couverte de débris de marbre, de quelques colonnes isolées encore debout et de quelques autres, soutenant un reste de temple ; le tout n'offrant pas une idée plus grandiose que la colline même sur laquelle ces restes se trouvent. » ²⁴ On peut supposer que Delaroière s'inspire du *Voyage en Orient*

²¹ *Ibidem*, pp. 19-20.

²² *Ibidem*, p. 23.

²³ *Ibidem*, pp. 31-32.

²⁴ *Ibidem*, pp. 32-33.

de Lamartine, qui écrivait de son côté :

L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on attend, vu ainsi ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images.²⁵

Pour Delaroière, le Phyx (l'Assemblée athénienne) est vu à travers le filtre platonicien de la critique des sophistes, ce qui donne lieu, en retour à une pique contre les dangers de la démagogie dans la France de Louis-Philippe²⁶ :

Et ce peuple aveugle dans son amour comme dans sa haine décerne la louange ou le blâme par caprice ou par vanité. Il y a bien des années écoulées depuis lors ; maintenant le peuple est-il plus sage ? plus juste ? Les motifs de ceux qui le gouvernent ou qui voudraient le gouverner sont-ils plus purs ? plus désintéressés ? Notre future histoire nous l'apprendra.²⁷

Delaroière avoue que c'est à Rhodes qu'il voit des femmes turques pour la première fois. Mais pour lui, ce 'choc culturel' est en réalité la confirmation d'un préjugé anti-islamique déjà bien ancré chez nombre de voyageurs antérieurs. Il décrit l'habit de la femme turque de Rhodes et compare ces femmes voilées à « de grands fantômes blancs ».

un bandeau blanc descendant jusqu'aux yeux, comme celui des religieuses, cache leur front ; un autre bandeau descend du bas des yeux et cache le reste de la figure : ces yeux isolés au milieu de cette face blanche font un vilain effet. Des babouches jaunes, un large pantalon et une tunique sans plis achèvent l'habillement de ces femmes, souvent dans leur intérieur les bandeaux qui couvrent la figure sont ôtés et la figure est nue ; mais elles les mettent toujours quand elles sortent, ainsi qu'un long voile blanc qui descend de la tête aux pieds, enveloppe tout le corps et les fait paraître comme de grands fantômes blancs.²⁸

²⁵ Lamartine, *Voyage en Orient*, op.cit., p. 115.

²⁶ Sarga Moussa, *Un voyage, deux regards: la construction de l'ailleurs oriental chez Lamartine et Delaroière*, paru dans *L'ailleurs depuis le Romantisme*, p. 135.

²⁷ Delaroière, op.cit., p. 34.

²⁸ Delaroière, op.cit., p. 37.

Lamartine décrit longuement à Rhodes de ravissantes figures de femmes largement occidentalisées :

« C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d'amour ; - c'est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. Leur front est large, uni, blanc, poli comme celui des plus belles femmes d'Angleterre ou de Suisse ; mais la ligne régulière, droite et large du nez, donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. »²⁹

Quant à la vision qu'il se fait de l'Empire Ottoman, il convient de dire qu'elle diffère de celle de Lamartine, qu'il essaie de « corriger » tant au cours du voyage lui-même, que lors de la rédaction des *Souvenirs*. D'Athènes à Constantinople, malgré « une provision d'admiration faite d'avance »³⁰, sera tour à tour désappointé par la capitale hellénique, déçu par le Liban, sévère envers « l'influence léthargique et destructive » des Turcs en tous les pays gouvernés par eux³¹. Il ne partage aucunement l'avis que son compagnon s'est fait des Turcs, auxquels il prêtait une parure de rêve. On ne trouve chez Delarivière ni l'éloge de l'islam (il oppose au contraire la « civilisation chrétienne à l'incurie des musulmans »³²), ni tentation impérialiste ; rempli de préjugés (C'est donc vrai ce qu'on dit des Arabes, qu'il est impossible qu'ils ne mentent pas à l'homme qui les interroge³³), le médecin Delarivière ne développe pas pour autant le moindre projet de démantèlement de l'Empire ottoman. A l'inverse, Lamartine tient un double discours dans son récit de voyage : l'un, de nature *œcuménique*, visant à rapprocher deux grandes religions monothéistes ; l'autre, visant à faire de la France une grande puissance en Méditerranée.

Il oppose à la léthargie turque, tantôt le pittoresque des régions traversées, tantôt les traits et les qualités des populations rencontrées. Il se montre soucieux face aux pays trouvés sous l'occupation musulmane, et enregistre les aspirations, la situation des peuples slaves et chrétiens des Balkans. En tant que Français chrétien, il comprenait exactement l'ampleur de ce phénomène.

Il décrit la ville d'Andrinople comme un « grand et beau bazar », Sophie comme une « ville assez grande, mais triste, toute bâtie en briques

²⁹ Lamartine, *Voyage en Orient*, op.cit., p. 131.

³⁰ *Ibidem*, p. 32.

³¹ *Ibidem*, p. 49.

³² *Ibidem*, p. 133.

³³ *Ibidem*, p. 148.

cuites au soleil », il arrive à une conclusion qui affermit sa conviction :

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'ici, comme dans les autres provinces de la Turquie, tout ce qui n'est pas musulman conserve un sentiment de nationalité distinct de celui de son gouvernement et que les anciens possesseurs du pays ne regardent la loi turque que comme une loi d'oppression transitoire imposée par la force, et à laquelle il sera toujours juste de se soustraire quand on le pourra³⁴.

Delaroière attire l'attention sur « cette Turquie qui, comme administration financière, est le plus pitoyable pays du monde », mais il se montre confiant sur la « liberté dont jouissent les étrangers qui la visitent ; nulle part les autorités ne vous inquiètent, partout vous les trouvez prêts à vous rendre les services qui dépendent d'eux »³⁵.

Une fois à la frontière autrichienne, à Semlin, capitale de l'Etat serbe qui jouit d'une faible indépendance politique, il se trouve obligé de se faire vérifier par les douaniers et passer par les épreuves de la « quarantaine » médicale à laquelle on soumettait tout voyageur en provenance de l'Orient. En fait, ce n'est que le commencement d'une aventure lors du passage des « douanes successives » de Semlin à Frankfort, quand on trouvait prétexte afin de le priver de toutes ses provisions de tabac.

Lamartine a exposé à plusieurs reprises les buts de son voyage. Mais excepté les motifs personnels, il y a autant de facteurs déterminants tels : le goût romantique de l'évasion par le voyage en terre lointaine et dans pays étrangers, la naissance et le rapide développement de l'orientalisme. Il reconnaît lui-même à maintes reprises dans son *Voyage en Orient* que les voyages lui semblent essentiels à la formation morale et intellectuelle de l'homme :

Voyager, c'est résumer une longue vie en peu d'années ; c'est un des plus forts exercices que l'homme puisse donner à son cœur comme à sa pensée. Le philosophe, l'homme politique, le poète doivent avoir beaucoup voyagé. Changer d'horizon moral, c'est changer de pensée .³⁶

³⁴ *Ibidem*, p. 272.

³⁵ *Ibidem*, p. 274.

³⁶ *Voyage en Orient*, t. VI, *op.cit.*, p. 155.

Bibliographie

Corpus

Alphonse de Lamartine, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient (1832-1833) ou Notes d'un voyageur*, Paris, Chez l'éditeur, 1861 ;

Jean-Vaast Delarivière, *Voyage en Orient*, Paris, Debécourt, 1836 ;

Bibliographie critique

René Grousset, George Deniker, *La face de l'Asie*, Paris, Payot, 1955 ;

Sarga Moussa, *La relation orientale, Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient*, Paris, Klincksieck, 1995 ;

Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, „Les Débuts de la question d'Orient”*, Paris, Fayard, 1989 ;

Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Zulma, 1993 ;

Mouna Alsaid, *L'image de l'Orient chez quelques écrivains français (Lamartine, Nerval, Barrès, Benoît), Naissance, évolution et déclin d'un mythe orientaliste de l'ère coloniale*, thèse doctorale en lettres et arts, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Jean-Pierre Martin, 2009 ;

Nicolae Șerban, biographe de Pierre Loti. Un moment du dialogue franco-roumain

Alain QUELLA-VILLÉGER¹

On s'est tellement intéressé au Pierre Loti (1850-1923) ami des Turcs et de l'islam, qu'on a fini par oublier l'autre Loti, moins méditerranéen, plus continental, le Loti balkanique², même si cet adjectif cache une grande diversité de postures et d'épisodes³ centrés sur une Europe diverse qu'il connaissait plus ou moins bien. La Roumanie occupe une place à part dans cette géopolitique intime, avec au centre une figure de reine, une reine-écrivain. Pierre Loti vint deux fois en Roumanie, invité par la reine Élisabeth, en 1887 et 1890, et il l'a revue à Venise en 1891⁴. Elle traduisit en allemand son célèbre *Pêcheur d'Islande* (1888) ; il fit connaître en France ses *Pensées d'une reine* et lui rendra hommage dans *L'Exilée* (1893).

L'année de la mort de celle-ci, en 1916, un jeune professeur roumain, Nicolas Serban (Nicolae Șerban) lisait dans les tranchées l'œuvre de l'écrivain français et devint en 1920 son premier biographe.

Il ne s'agit pas ici de reconstituer la vie de Nicolae Șerban ; il y a désormais pour cela les articles de Marina Mureșanu Ionescu⁵ et la recherche doctorale en cours de Marilena Coman⁶. Indiquons seulement que Nicolae Șerban est né le 10 septembre 1886 à Bucarest (où il est décédé, en 1966, à une date précise inconnue). Ancien élève du Lycée Saint-Sava (Bucarest), docteur avec une thèse sur Leopardi, il a été nommé professeur à la Chaire de Langue et Littérature Française de l'Université de Iași, en 1918.

¹ Chercheur-associé des universités de Nantes et de La Rochelle.

² A. Quella-Villéger : « Pierre Loti et l'Europe balkanique », in *Loti en son temps – Colloque de Paimpol* (1993), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1994, pp. 169-178.

³ Voir par exemple notre article : « Il y a cent ans, un duel franco-bulgare : l'Affaire Pierre Loti-Torcom », *Revue de la Saintonge et de l'Aunis*, La Rochelle, 2013, pp. 103-118.

⁴ Voir notre ouvrage en préparation : Pierre Loti & Carmen Sylva (Élisabeth de Roumanie), *Autour de "L'Exilée"*.

⁵ Dans son « Histoire de l'histoire littéraire française à l'Université de Iași », *Historia Universitatis Iassensis*, III/2013, pp. 138-140.

⁶ Que je remercie vivement pour les renseignements qu'elle a bien voulu me communiquer.

Sur le front de la Grande Guerre

Dans l'avant-propos « Au lecteur » de sa première biographie de Loti, Șerban explique : « Aux derniers temps de la neutralité roumaine, je fus appelé sous les drapeaux pour une période de plusieurs mois. Pendant la journée, j'enseignais aux recrues le maniement du 75 et je les initiais aux différents tirs. C'était pour moi un notable changement de régime, que je supportais d'ailleurs avec une patience réjouie, soutenu que j'étais par l'espoir de commander sous peu ces mêmes soldats sur le champ de bataille, Mais le soir, je sentis bientôt le besoin de revenir à mes études littéraires. La petite bourgade de Moldavie où je me trouvais en garnison ne possédait aucune bibliothèque. Force me fut donc de chercher un sujet d'étude qui ne m'obligeât pas à de grandes recherches bibliographiques. Je me décidai pour Pierre Loti. »

Dans son *Mémoire sur mes études et sur mes travaux* (Bucarest, 1946), Șerban dit qu'il a en effet été appelé en 1915, « envoyé dans une petite bourgade moldave, puis dans un village près de la frontière ». Il avait lu déjà quelques articles sur Pierre Loti, il possédait à Bucarest quelques-uns de ses romans et commanda les autres à son libraire. Détaché sur la ligne du Danube, il les emporte. Le jour, il combat pour retarder l'avancée allemande ; c'est une débâcle avec beaucoup de pertes humaines : « nous pûmes sauver quatre canons et un caisson. Mon *Ramuntcho* et *La Fille du Ciel* restèrent à l'ennemi ». Șerban ne peut reprendre son étude que cinq mois plus tard, dans le petit village frontalier où règne le typhus. Revenu sur le front, blessé, il ne retrouve ses bagages que six mois plus tard – l'armistice venant d'être signé.

Le livre publié en 1920 est le résultat de ce travail précaire et chaotique. « Il est plutôt étrange de faire la guerre avec Loti dans ses bagages » (et Loti, pendant ce temps, fait, lui aussi, la guerre⁷) ! En vérité, Șerban s'était intéressé à Loti dès 1912 : le secrétaire de l'écrivain, Gaston Mauberger, note au courrier du 24 mai 1912 : « M. Serban, licencié ès-lettres de Sorbonne, Paris : demande que Pierre Loti soit membre d'honneur de l'Alliance Universitaire franco-roumaine. »⁸ Puis, au 2 mars 1921, cette annotation : « M. N. Serban, chargé de cours à l'Université, Jassy, Roumanie. A fait un livre sur Loti. "Merci, mais craint des inexactitudes". » On connaît par

⁷ Voir Pierre Loti, *Soldats bleus – Journal intime 1914-1918*, nouvelle édition établie, revue et corrigée par A. Quella-Villéger, en collaboration avec Bruno Vercier, Paris, La Table Ronde, 2014, 423 p.

⁸ G. Mauberger, *Dans l'intimité de Pierre Loti (1903-1923)*, Paris, Le Croît vif, 2003, p. 108.

ailleurs une lettre manuscrite adressée par Şerban à Mauberger, le 11 novembre 1923, demandant des précisions au sujet de la généalogie de la famille de Loti. Ces trois dates, 1912, 1921 et 1923, témoignent du chemin parcouru dans la connaissance de plus en plus érudite de l'universitaire concernant Loti. Entre temps, en 1922, Şerban a été nommé professeur titulaire à l'Université et le restera jusqu'en 1941, intellectuel très dynamique au cœur d'une grande animation francophile⁹.

La deuxième version de sa biographie de Loti, en 1924, reprend donc ce premier travail de guerre, revu, considérablement augmenté. Il a entre-temps pu consulter des sources solides (archives de la Marine, à Vincennes), les archives portuaires, rencontrer le fils de Loti, Samuel, qui lui donne à lire des passages du journal intime inédit de son père, ainsi que son précieux secrétaire, Gaston Mauberger. Il a également pu étudier les manuscrits possédés par l'homme politique Louis Barthou (vendus et dispersés après sa mort, en 1934). Şerban s'en explique dans son *Mémoire* : « J'ai visité la maison de P. Loti à Rochefort ; j'ai travaillé sur des documents inédits ; j'ai visité la Saintonge et l'île d'Oléron » (laquelle est en Saintonge, au demeurant). Il a pu être reçu par Nadine Duvignau, nièce de Loti¹⁰ devenue, dans la famille, le « dernier témoin de la génération de Loti »¹¹ ; M^{me} Guilleux, petite-nièce ; Marc Hély (Marie Léra, la Djénane des *Désenchantées*). Il a aussi rencontré Hélène Vacaresco, que Loti avait connue sans en être l'ami (Şerban a visiblement beaucoup d'admiration envers « cette illustre Roumaine, descendante d'une vieille famille noble »).

Şerban, biographe

Raymonde Lefèvre, dans *La Vie inquiète de Pierre Loti*, en 1934, avoue, à propos du genre biographique portant sur Loti, qu'« Un autre l'a tenté

⁹ N. Şerban initia des voyages d'étude avec les étudiants et les enseignants en France en 1919 et dans les années 1920, créa en 1921 le cercle d'études franco-roumaines "Lutetia" qui relayait et renforçait l'action universitaire des lecteurs français, puis fonda la revue *Lutetia* et les éditions portant le même nom; et enfin en 1929 le cercle franco-roumain Jules Michelet. Il a été fait membre d'honneur de l'Université de Grenoble et membre de la Société des Gens de Lettres de France (dossier personnel, Archives nationales, 454/AP/393).

¹⁰ Nadine Bon, fille de la sœur de Loti, qui fut longtemps très proche de lui (1865-1938).

¹¹ Dans ses deux préfaces à la biographie de Gustave Viaud, Şerban évoque sa première visite à Madame Duvignau et ce qu'elle voulut bien lui raconter : « Mes questions se succédaient rapides ; j'en osais de plus délicates. Quelques-unes vous surprenaient, d'autres vous troublaient. » « Gardienne » (dit-il, mais auto-proclamée), « seul témoin vivant de ce monde admirable auquel nous devons Loti ». De ces rendez-vous naîtra son volume de *Correspondance inédite*, en 1929.

avant nous, M. Serban, dans son livre si documenté, *P. Loti, sa vie son œuvre*. C'est, croyons-nous, la seule étude d'ensemble consacrée jusqu'ici à cette prodigieuse existence. »¹² On peut même dire que la biographie de Serban restera la seule, très sérieuse, pendant cinquante ans ! Et l'on remarque que les premiers travaux sur Loti ont été d'origine étrangère : la première thèse recensée est allemande ; la première thèse soutenue en France de pure critique littéraire (et psychologique) l'est en 1932 par Helen Scribner, une Étatsunienne.

Pourquoi une biographie ? Pourquoi vouloir percer les secrets d'une vie ? Au nom de quoi notre curiosité veut-elle être indiscreète ? Nicolas Şerban répond avec deux arguments qui légitiment sa démarche : « parce que Loti fait de ses souvenirs d'enfance matière d'art, nous devons les évoquer ; sans nous y autoriser, il nous y oblige. » ; « Le souci du progrès nous interdit de nous arrêter à mi-chemin ».

Approche prosopographique et sociale qui réinsère un créateur dans son milieu et n'isole pas son œuvre de son temps. Mais Şerban balaie la psychanalyse : « les théories sur les névroses et autres fantaisies médicales, par lesquelles on a essayé d'appliquer les souffrances des grands hommes, ne sont pas applicables à ce marin, si fier de ses muscles. » Şerban ignore le concept bien plus tardif de "résilience". Ni Freud, ni Marx, plutôt un principe confortable d'explication pour résoudre le « cas de Loti » : « C'est un *déraciné* ». Il rêve ailleurs d'ici et ici d'*ailleurs* ; il est obsédé par le passé : sans doute une forme de schizophrénie bien gérée !

Ce que veut Şerban, c'est décrypter, à la façon d'un Zola, ce qui a façonné l'enfant Viaud, « suivre le jeu de l'hérédité » et celui des influences éducatives et familiales. Comprendre, grâce à la correspondance inédite les prémices, trouver l'explication de ce qui sera une vie d'homme. Şerban sait bien qu'il faut lire aussi les lettres entre les lignes, repérer ce qu'elles ne disent pas : « nous pouvons le juger, sous un angle nouveau (à son insu) », dit Nadine : juger, ce n'est plus expliquer et ce n'est pas l'objectif de Serban.

Il dit avoir fait des recherches dans les archives des paroisses et des mairies de maints villages de la Saintonge, en vue d'une histoire familiale d'ensemble, d'une généalogie complète des Renaudin : un projet très

¹² En 1955, dans son hit-parade des meilleurs biographies de Loti, K. G. Millward (*L'Œuvre de P. Loti et l'esprit fin de siècle*, p. 38) placera devant Serban, celle de Pierre Flottes (*Le Drame intérieur de P. Loti*, 1937) et, en troisième, celle de Robert de Traz (Hachette, 1948).

ambitieux. La biographie de Gustave Viaud, le frère aîné de Loti, publiée en 1936, devait être la première d'une série de monographies, de portraits, allant des grands-mères au père, à la mère, à la sœur Marie, mais cela ne parut jamais. On ne sait pourquoi.

Șerban, critique littéraire

Dans le chapitre qu'il consacre à « L'art de Loti », Șerban commence par stipuler que « Loti n'appartient à aucune école littéraire ». Il n'est certes pas le premier à mettre Loti hors de toute influence (Mallarmé, déjà), né comme d'une génération spontanée d'écriture, mais il ajoute vite qu'il y a des liens avec Flaubert, avec l'impressionnisme (à la suite de Doumic, il est fasciné par sa faculté à rendre visible ce qui n'a pas de forme, « l'inconsistante harmonie des nuances indéfinies et imprécises »¹³, et bien sûr la dimension exotique : « Il a créé l'exotisme, qui n'avait été qu'effleuré par Bernardin de Saint-Pierre et par Chateaubriand. » Le rapprochant de Dante, il relève enfin de « nombreux éléments romantiques ».

Or, voilà une clef précieuse : parallèlement à ses publications relatives à Pierre Loti, Nicolae Șerban a travaillé sur l'œuvre de Giacomo Leopardi (1798-1837). Cette concomitance doit nous interroger : point commun, certes, la France (c'est *Leopardi et la France* qu'il étudie, en 1913), mais aussi le romantisme (courant auquel on a souvent rattaché Loti, comme post-romantique). Dans son *Mémoire*, il donne une autre piste d'intérêt : « la philosophie pessimiste » qui conduit vers Schopenhauer ou Kafka. Șerban est particulièrement sensible au thème de la pitié chez Loti, avec « une noblesse de sentiment et une élégance instinctive, à laquelle les écrivains modernes ne nous ont pas toujours habitués », il insiste avec raison sur « son amour pour les simples ».

Sur le plan strict du style, de l'écriture, comme beaucoup d'autres aussi, Nicolae Șerban s'est défaussé en affirmant confortablement que Loti possède un style : « Lequel ? un style qui lui est propre, un style dont on peut dire plus que jamais : "C'est l'homme". » Ce qui ne nous avance guère !

Heureusement, il fouille ensuite ce matériau trop évident, « qui lui appartient en propre, qui fait que l'on reconnaît sans peine une page de Loti entre mille autres » : les points d'exclamation, de suspension, la précision dans

¹³ *Portraits d'écrivains*, 2^e série, pp. 114-116.

les termes, la musique de la phrase. Comme Louis Barthou, il a repéré l'usage des *leitmotiv* dans les descriptions de Loti (« Loti répète sans se lasser certaines notations »), non par un mot répété, mais par un groupe de mots qui crée le refrain et le mouvement. Curieusement, il parle d'un style « féminin » pour dire sans doute ce qu'il a de délicat, précieux, impressionniste, sensible (et non sensuel : Carmen Sylva dit que Loti écrit avec son âme et non avec ses yeux).

De la latinité à la francophonie

Nous sommes intrigués par l'éditeur chez lequel Nicolae Șerban publia, en 1936, sa biographie de Gustave Viaud : les Nouvelles éditions latines¹⁴. Venu des milieux défendant la latinité contre ce qui était anglo-saxon, hostiles à « la barbarie germanique ou slave », ses fondateurs s'aventurèrent ensuite vers le fascisme¹⁵. L'univers de la famille de Loti entre-t-il dans de telles configurations ? Pierre Loti est tout, sauf un écrivain « latin », lui, le protestant peu porté sur l'Italie et les antiquités ! Une œuvre peut avoir une postérité géopolitique inattendue. La reine Élisabeth de Roumanie n'avait-elle pas fait de sa traduction du *Pêcheur d'Islande* de Loti un outil du dialogue franco-allemand ? Șerban qui, sans doute, avait une approche plus occidentaliste que slavophile, veut en tout cas retenir que l'écrivain français « prêche la fraternité entre les hommes »... C'est un optimisme que ne partageraient pas tous les lecteurs japonais, bulgares ou arméniens de Loti, mais ce n'est pas complètement faux et, surtout, tout de même, ce n'est pas un mauvais programme !

Si le régime communiste, après la Seconde Guerre mondiale, interdit toute référence à la reine et à son œuvre littéraire, on comprend qu'entre 1948 et 1989, l'écrivain français qui avait été son ami disparut des rayonnages de

¹⁴ Cf. Michel Lacroix : « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, n°2, 2004, pp. 51-70.

¹⁵ La propagation de l'idée d'une « latinité » canadienne-française servit, au cours de l'entre-deux-guerres, de vecteur de rapprochement entre des écrivains, des diplomates et des intellectuels, du Canada, de France ou d'Amérique latine. En retour, un véritable « réseau latin » contre un des adversaires principaux du monde latin : la civilisation anglo-saxonne, avec une revue comme *Latinité*, puis *Le Front latin* de 1935 à 1940. Fernand Sorlot, codirecteur de la revue avec Philippe de Zara, lance les Nouvelles Éditions latines (sise, comme Le Front latin, au 7, rue Servandoni, à Paris). Il s'agit de lutter pour défendre la civilisation contre « la barbarie germanique ou slave », les « idées libérales et révolutionnaires » et les « théories judéo-slaves du chambardement général » !

librairies et des recherches universitaires roumaines. À l'exception, à notre connaissance, de l'article « Pierre Loti și oamenii simpli » (P. Loti et les gens simples), par Ion Braescu¹⁶, dont on saisit bien l'orientation marxiste, on n'avait pas de raison d'évoquer ou célébrer un écrivain seulement suspect d'adoration monarchiste pour l'Ancien Régime (un peu comme en Turquie où, à tort, l'on suspecta longtemps Loti de n'avoir aimé que l'Empire ottoman des sultans et d'Abdül-Hamid).

Depuis, Loti retrouve sa place. Il est présent dans le catalogue des *Inédits de la littérature française en Roumanie*, publié par l'Institut français et la Bibliothèque de l'Académie roumaine, en 2013. De fait, ses liens avec la Roumanie, sans avoir été centraux dans sa propre vie, comme dans les relations internationales, méritent l'intérêt. Lorsque Nicolae Șerban publia sa deuxième biographie, on salua volontiers le fait qu'il s'agissait de « l'hommage d'un écrivain roumain »¹⁷, et d'un symbole fort du dialogue francophone entre ces deux pays, la critique Adrienne Blanc-Péridier ajoutant alors : « Mais doit-on dire qu'il est étranger puisqu'il s'agit d'un Roumain ?!

Depuis, les recherches et le dialogue continuent. L'un des plus récents ouvrages de référence sur *Pierre Loti. Le voyage, entre la féerie et le néant*¹⁸ est l'excellent essai critique de Dolorès Toma, professeure de l'Université de Bucarest...

L'Œuvre « lotienne » de Nicolae Șerban (signée Nicolas Serban)

Pierre Loti, Paris, Librairie Honoré Champion, 1920, 136 p.

Dédié « À la mémoire de mes camarades en Sorbonne tombés au champ d'honneur ».

Pierre Loti. Sa vie et son œuvre. Préface de Louis Barthou, Paris, Les Presses françaises, [26 mai] 1924, XXI-372 p. ill.

L'avant-propos « Au lecteur » est celui daté « Jassy, 1920 » augmenté d'un post-scriptum daté « Paris, novembre 1923 – Jassy, avril 1924 ».

La « préface » de Louis Barthou n'en est pas une. Barthou redonne un article écrit dans « un journal d'Amérique », à la mort de Loti, inédit en français, immédiatement repris dans *Les Annales* du 1^{er} juin 1924, p. 603, puis tiré-à-part hors commerce à 50 exemplaires : *Pierre loti*, Abbeville, Presses

¹⁶ *Revista de filologie romanica si germanica*, 1960, n°2, pp. 265-282 (avec un résumé en français).

¹⁷ *La Nouvelle Revue*, 15 juillet 1925, pp. 181-183.

¹⁸ Paris, L'Harmattan, 2008.

françaises, 1925, 16 p.

N. Serban publie en annexe, pp. 399-406, l'article d'Alice-Louis Barthou, paru in *Revue hebdomadaire* du 26 octobre 1918, pp. 443-452 : *La Maison enchantée*, réimprimé hors commerce à 50 exemplaires, Abbeville, Presses françaises, 1925, 30 p.

Pierre Loti. Correspondance inédite – 1865-1904. En collaboration avec Nadine Duvignau, Paris, Calmann-Lévy, [mai] 1929, 247 p.

Plusieurs éditions, jaquette jaune ou grise.

Un frère de Pierre Loti (Gustave Viaud), Paris, Nouvelles Éditions latines, 1936, 199 p.

Pas d'achevé d'imprimer, mais la même mise en page, sous une autre jaquette, indique au dos : « lași, imprimerie Brawo, 1936 ». L'ouvrage a donc été imprimé en Roumanie. La biographie proprement dite va de la p. 25 à la p. 104 ; gros dossier d'appendice et de correspondance.

II. LINGUISTIQUE

Dimension pratique de la traduction des culturèmes. Domaine franco-roumain

Carmen MUNTEANU¹

1. Tendances actuelles dans la théorie de la traduction

Les théoriciens et les praticiens de la traduction soutiennent l'idée qu'il est assez difficile de donner une définition de la traduction et ils se contentent d'en donner une description. Cette difficulté est rendue par la complexité de ce terme.

Par sa forme orale, la traduction représente « toute forme de médiation interlinguistique »² qui a comme but de transmettre un message entre locuteurs de langues différentes. Elle fait passer l'information d'une langue-source dans une langue-cible. Les étapes de la traduction sont : 1. la compréhension du texte de la langue source ; 2. la production du texte de la langue cible par la reformulation de toute information pertinente ; 3. la lecture du contrôle.

Edmond Cary, interprète de conférence et traducteur, nous propose une définition plus complexe de la traduction : « une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapport existants entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée »³.

Le traducteur doit avoir une culture générale étendue et une très bonne connaissance de ses langues de travail. Plus précisément, il doit savoir manier la langue de départ et comprendre la langue d'arrivée aussi bien que sa langue maternelle. Selon Vinay et Darbelnet, « le traducteur part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine

¹ Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași, Roumanie

²Jean-René Ladmiral, *Traduire: Théorèmes pour la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1994, p.11.

³ Edmond Cary *apud* Muguras Constantinescu, *Pratique de la traduction*, Suceava, Editura Universității din Suceava, 2002, p. 12.

sémantique »⁴. En ce qui concerne les traductions techniques, le traducteur a l'obligation de se documenter constamment pour qu'il puisse disposer d'une solide connaissance du domaine auquel appartient le texte à traduire.

Dans le dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Française 2010*, nous avons trouvé une définition qui renvoie au verbe *traduire* (emprunté au latin *traducere*): « Faire que ce qui était énoncé dans une langue naturelle le soit dans une autre, en tenant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés »⁵.

La théorie de la traduction se déplace d'un point de vue à l'autre : quelques uns insistent sur la fidélité à la lettre c'est-à-dire que « seul le respect des signes garantit la fidélité à l'auteur »⁶, tandis que pour les autres, la traduction linguistique peut dégrader le sens de l'œuvre originale.

« La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances »⁷. Dans la traduction par équivalences, le sens de la langue de départ est le même que celui de la langue d'arrivée et on peut remarquer que les mots des deux langues ne correspondent que rarement. Les recherches qui ont été effectuées à l'ESIT (Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université Paris III) essaient de démontrer le fait que la traduction par équivalences comporte une validité générale. Toute traduction est marquée par la correspondance entre les termes, mais on soutient le fait qu'elle devient un texte grâce à l'équivalence.

Il semble être assez difficile de donner une définition claire du processus traductif. Umberto Eco essaie de « comprendre comment, tout en sachant qu'on ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose »⁸. Selon lui, la traduction est « dire la même chose dans une autre langue »⁹.

Mounin a finalement reconnu que la traduction existe et qu'il y a même de bonnes traductions. On ne doit pas se poser des questions sur la possibilité ou l'impossibilité de traduire, mais on doit considérer que la traduction est une opération qui a un degré de réussite variable.

⁴ Vinay et Darbelnet *apud* Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1963, p. 21.

⁵ *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Françaises 2010*, p. 2592.

⁶ Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994, p. 20.

⁷ *Ibidem*, p. 50.

⁸ Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Bompiani, Milano, 2003, p. 8.

⁹ *Ibidem*, p. 7.

2. Traduire la culture

La traduction représente une activité qui nécessite multiples compétences, telles que : une très bonne culture générale, de bonnes compétences linguistiques, une capacité de mobiliser l'information. A côté de toutes ces compétences, on ajoute les motivations suivantes : l'intérêt pour une culture et une langue, le goût de l'écriture, la volonté de rendre les œuvres, d'offrir la possibilité aux œuvres d'être accessibles à un grand public.

« Traduire la culture » désigne le plus souvent le fait de traduire la composante culturelle du texte de la langue source. Sur le champ de la traduction, on parle assez souvent d'une « distance culturelle ». Dans son article, Jean-Pierre Richard nous propose une définition de cette « distance culturelle » : « Cette notion désigne généralement l'écart perçu entre la culture d'origine et la culture d'accueil »¹⁰. Si à cause de cette distance, on fait perdre l'identité culturelle de la réalité à traduire, on peut affirmer le fait qu'on a déjà détruit la traduction.

La transmission d'une culture représente une des tâches primordiales du traducteur. Celui-ci doit être au courant du thème traité par l'auteur du texte. Le traducteur, bilingue et biculturel, est capable non seulement de parler plusieurs langues grâce à ses connaissances linguistiques mais aussi de passer d'une culture à l'autre, c'est-à-dire d'exprimer le monde étranger et de le faire voir à tous ceux qui l'ignorent.

Toute traduction est une interaction entre les cultures. Les cultures « n'entrent pas directement en contact sur toute leur surface, mais sur certains points ou certaines régions seulement – l'impact de l'une sur l'autre est différentiel quant au domaine de la culture, comme quant aux catégories ou parties de la population »¹¹. L'interaction entre les cultures donne naissance parfois à l'intraduisibilité. L'intraduisibilité est présente dans le processus traductif, mais elle ne représente pas l'essence de la traduction.

¹⁰ Jean-Pierre Richard, « Traduire l'ignorance culturelle », *Palimpsestes N° 11. Traduire la culture*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 151

¹¹ L. Dumont *apud* Jean Louis Cordonnier, *Traduction et culture*, Paris, Les Editions Didier, 1995, p. 10.

3. Définition du concept de culturème

Toute langue comporte des termes culturellement marqués c'est-à-dire «les culturèmes. Les culturèmes sont «des unités porteuses d'informations culturelles»¹² par lesquels les langues se distinguent les unes des autres.

Une autre définition du concept de culturème se trouve dans un article de Michel Ballard : « Les désignateurs culturels, ou culturèmes, sont des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. Ces désignateurs peuvent être des noms propres (*The Wild West*) ou des noms communs (*porridge*) »¹³.

Le terme de *culturème* a été promu par Els Oksaar dans une étude intitulé *Kulturemtheorie*. Cette notion désigne : 1. le support de signification dans une culture; 2. l'ensemble des faits culturels spécifiques d'un peuple.

4. Traduction des culturèmes dans le roman *Moromeții* de Marin Preda

L'intérêt de l'écrivain dans le roman *Moromeții* tombe sur la vie de la communauté rurale. On découpe de la vie du village une seule tranche : le dimanche. Sa manière d'analyser et d'effeuiller les événements l'aide à les examiner plus attentivement et font que ce jour-là soit marqué d'une richesse exceptionnelle. Il est à remarquer le fait que ce jour occupe une grande partie du roman. Les faits sont insignifiants, mais Marin Preda réussit à rendre la monotonie captivante. Son esprit d'analyse et d'observation crée des pages magistrales.

Marin Preda laisse son héros à se manifester. Les portraits des personnages sont traités d'une manière analytique. Ses personnages se définissent par le langage et par le mouvement, par les gestes et par les répliques. Par exemple, le portrait d'Ilie Moromete est réalisé par des détails accumulés au cours du roman. La figure centrale du roman est Ilie Moromete. Il est le personnage le plus important du roman par le fait qu'il réussit à enchanter avec sa manière de parler. L'ironie, l'intelligence, l'humour et sa

¹² Georgiana Lungu-Badea, « Traduire les culturèmes », *Translationes* (1), Editura Universității de Vest, Timișoara, 2009, p. 18.

¹³ Michel Ballard, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », *La traduction, contact de langues et de cultures* (1), Artois Presses Université : Arras, 2005, p. 126.

manière de raconter donnent à ce paysan le statut de philosophe. L'auteur s'est proposé de nous orienter dans un monde des paysans dont la complexité est inaccessible si le lecteur n'est pas familier avec son code.

Le roman a été traduit du roumain en français par Maria Ivanescu (1986). On considère que c'est une entreprise courageuse de sa part puisqu'un roman de ce type est intraduisible à cause de son langage rustique, des gestes, des expressions qui caractérisent le paysan roumain. Le roman est truffé de références culturelles relatives à la vie du village roumain. La traductrice prend son statut de négociateur interculturel. Elle cherche à restituer en français la saveur de la langue roumaine, afin d'obtenir un effet de réversibilité sur le plan du contenu. On est conscient que les personnages de Marin Preda ne sont pas capables de s'exprimer comme de vrais Français. L'un des points qui a embarrassé la traductrice est, sans doute, le langage des paysans qui rend avec réalisme les objets formant la réalité environnante. La traductrice considère comme nécessaire l'insertion d'une note explicative en bas de la page dans la situation des termes où elle ne trouve aucun équivalent fonctionnel en français. Il est à remarquer qu'elle fait tout pour amener le lecteur francophone à revivre l'atmosphère du texte d'origine.

Un objet vestimentaire des paysans roumains est « iie » (roum.). Avant de le traduire, on doit faire une analyse de ses traits caractéristiques. Cette analyse s'avère nécessaire pour le traducteur qui devra faire de son mieux pour rendre le contenu informationnel de la langue source dans la langue cible, sans trahir l'esprit de l'original. Grâce à cette analyse, le traducteur pourra se rendre compte si les traits caractéristiques de l'objet culturel de la langue de départ recouvrent dans la langue du destinataire la même réalité ou une réalité semblable à celle de l'origine. Dans la plupart des traductions en français le culturème « iie » (roum.) est traduit par le mot « blouse », comme dans l'exemple suivant :

Ați muncit de când erați mici și nu v-a luat niciodată o haină pe voi, cum e copiii oamenilor. Numai la alea te-a luat. Tita are crepdeșin, llinca iie de mătase, aia are scurteică de catifea ... (Marin Preda)

« Vous avez travaillé depuis que vous étiez encore de petits enfants, sans un habit même. Ils devaient vous en acheter, comme le font les gens pour leurs enfants. Mais pour celles-là, je sais qu'ils en ont acheté. Tita s'habille de crêpe-de-chine, llinca porte des **blouses en soie** et l'autre des mantelet en velours ! » (trad. Ivanescu)

L'emploi du mot « blouse » en français supprime les connotations culturelles du mot « iie » (roum.) de la langue source. On risque de perdre l'effet de réversibilité et de s'éloigner des intentions de l'auteur. Dans le dictionnaire *Le Petit Robert*, nous avons cherché les sens du terme « blouse ». Le premier sens du terme est celui « d'ample chemise de toile grossière qui était portée par les paysans, les gens du peuple »¹⁴. Le deuxième sens désigne « un vêtement de travail que l'on met par-dessus les autres pour les protéger »¹⁵. Pourtant, notre intérêt tombe sur le troisième sens qui renvoie à un « chemisier de femme, large du bas, souvent boutonné dans le dos, porté vague ou serré dans une ceinture »¹⁶. Le dictionnaire nous offre aussi un exemple dans ce sens qui est celui de « blouse de soie ». Notons que la « blouse de soie » est une pièce de vêtement spécifique aux femmes. Par conséquent, l'exemple trouvé dans le dictionnaire est très proche du sens avec « iie de mătase » (roum.) que notre personnage féminin portait dans le roman. La traductrice Maria Ivănescu ne réussit pas à rendre dans la langue de destination les connotations culturelles du terme « iie » (roum.). Elle a employé comme stratégie de traduction l'adaptation. Elle considère comme nécessaire l'emploi du mot « blouse », un terme plus adapté au lecteur francophone. Par conséquent, elle fait de son mieux pour exprimer ce que le texte source veut dire, mais faute d'un équivalent culturel dans la langue cible, elle risque de s'éloigner de l'effet d'ensemble du texte original.

Nous savons que le costume populaire roumain tire son style de l'origine dace. En ce qui concerne le costume féminin, la célèbre blouse roumaine appelée « iie » (roum.) est originale. Elle est large, avec des broderies et des fronces autour du cou. Elle est confectionnée en lin avec de longues manches. Grâce à cet exemple, on soutient que la traduction n'est pas une opération seulement linguistique mais aussi une opération fondée sur des faits liés à un contexte culturel. Par conséquent, pour traduire, « il faut remplir deux conditions, dont chacune est nécessaire, et dont aucune en soi n'est suffisante : étudier la langue étrangère ; étudier l'ethnographie de la communauté dont cette langue est l'expression »¹⁷. Si les traducteurs ignorent cette double condition, on arrive dans la situation de parler des « fautes de traduction ». Ces fautes apparaissent à cause de l'insuffisante connaissance de la langue étrangère et de

¹⁴ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2010*, Paris, Le Robert, 2010, p. 267.

¹⁵ *Ibidem*

¹⁶ *Ibidem*

¹⁷ Georges Mounin, *op. cit.*, p. 236.

l'ignorance de la civilisation dont cette langue est l'expression.

Dans l'exemple suivant, par l'intermédiaire de l'adaptation, le traducteur en tant que médiateur interculturel procède à une neutralisation du terme culturel roumain rendu dans la langue-culture d'arrivée par un équivalent fonctionnel plus général. Par cette stratégie de traduction, on annule les connotations culturelles du terme d'origine :

*Ai venit aicea în **ițari** și te-ai ghiftuit...* (Marin Preda)

« Vous êtes venu en **caleçon paysan**, vous êtes maintenant gavé de tout... » (trad. Ivanescu)

Le culturème « ițari » (roum.) renvoie à une sorte de pantalon collant porté par les hommes. Plus précisément, il s'agit d'un pantalon blanc très serré faisant partie du costume des hommes. Ce costume est composé d'un chapeau, d'un pantalon blanc serré, d'une chemise longue brodée, d'une grande ceinture appelée « brâu » (roum.) et d'un manteau en cuir. Pour ne pas supprimer l'idée du texte source, Ivănescu substitue le terme en question par une explicitation qui puisse guider le lecteur francophone vers un déchiffrement partiel du texte de départ. On considère que l'emploi de cette expression risque de trahir l'effet d'origine parce que ce caleçon paysan « ițari » désigne un costume des paysans roumains.

A la campagne, les paysans roumains se chaussaient d' « opinci », comme dans le roman de Marin Preda. Ces chaussures traditionnelles sont une sorte de mocassins en cuir de porc. Ils sont fixés aux pieds jusqu'à mi-mollet grâce à un lacet. Dans l'exemple suivant, on va analyser la solution adoptée par la traductrice Ivănescu dans le cas du culturème « opinci » :

*Stătea cu un picior proptit în marginea prispei, cu fruntea lui groasă și roșie de îmbufnare și se încălța cu niște **opinci** vechi.* (Marin Preda)

« Il avait appuyé son pied contre le bord de la *prispa*, le front charnu et rouge de colère, et mettait de vieilles **sandales paysannes**. » (trad. Ivanescu)

La traductrice a opté de nouveau pour l'adaptation en employant le signifiant général « sandales paysannes » qui supprime les connotations culturelles du terme en question. Dans cette situation, le lecteur francophone ne saisit pas la signification du terme d'origine roumaine. Elle s'éloigne de plus en plus du fait de rendre perceptible l'effet du texte source. Pour avoir obtenu un effet analogue dans l'acte de traduction, il aurait fallu que la traductrice

conserve le culturème dans la langue-culture cible, non seulement pour sa sonorité expressive, mais aussi pour sa connotation culturelle. A notre avis, le report doublé d'une explicitation de sens actualisée dans une note en bas de la page aurait été la meilleure solution dans le cas de ce culturème. Le report assorti d'une explicitation de sens aurait amené le public français à vivre l'atmosphère du texte et de la culture source, sans trahir l'esprit de l'original.

En ce qui concerne les tissus et les objets paysans, nous avons trouvé dans le roman de Marin Preda des mots que les paysans roumains utilisent pour désigner des couvertures de laine telles que : « cergă », « velință » ou pour parler d'un tapis tel que « rogojină ». Ces tissus servent de simple couverture de lit, de tapis sur le mur ou à la terre. Ils prennent leur statut de culturèmes parce qu'ils tirent leur origine de la communauté rurale roumaine. L'appartenance à la culture d'origine ne conditionne pas l'utilisation de ces mots par d'autres langues. Pour obtenir un effet analogue du texte source, le report accompagné d'une explicitation de sens sera la meilleure stratégie employée par la traductrice. Voici le texte original avec sa variante française :

*Fata așternu o bucată de **cergă** pe prisă, puse un căpătâi și îl apucă pe Niculae de subsuori. (Marin Preda)*

« La fille étendit **une couverture** sur la prispa, y posa un oreiller, prit Niculae par dessous bras... » (trad. Ivanescu)

*Jupuitu intră în odaia cea mare unde stăteau Moromeții și se repezi spre capul unui pat, undem deasupra unei lăzi vopsite cu fel de fel de înflorituri, se aflau puse unele peste altele vreo cinci-șase covoare țărănești și câteva **velințe**. (Marin Preda)*

« Jupuitu entra dans la grande pièce de la maison et s'élança vers le chevet du lit, où, au-dessus d'un coffre peinturé de toutes sortes de fioritures, se trouvaient cinq ou six tapis et quelques **couvertures**. » (trad. Ivanescu)

*- La masă! spuse mama venind cu tigaia cu fasole sub umbra **rogojinii**. (Marin Preda)*

« - Venez à table ! dit la mère en s'approchant, la casserole dans une main. (trad. Ivanescu)

On est conscient que par l'emploi d'un terme générique tel

« couverture » le sens du désignateur spécialisé du roumain n'est recouvert que partiellement par l'équivalent français, et les lecteurs risquent de ne pas saisir le sens d'origine. Dans le dernier exemple où nous avons trouvé le culturème « rogojină » (roum.), la traductrice omet le référent culturel puisqu'elle n'a trouvé aucun terme fonctionnel qui puisse rendre la réalité source. Elle considère que l'emploi de tout mot français annule le sens original. Elle pense aussi que le gommage de ce mot n'affecte pas la compréhension du texte traduit. Dans ce cas, on peut parler d'un saut culturel, considéré comme une stratégie de rupture ou d'acclimatation, selon le point de vue où l'on se place. Pourtant, l'omission représente une faiblesse de la part de la traductrice. Le contenu informationnel gommé pourrait conduire le lecteur francophone vers le déchiffrement textuel. Dans ce cas, fournir des notes explicatives aurait été une bonne solution. Par conséquent, la note en bas de la page aurait été la meilleure stratégie employée pour respecter l'intention du texte source et pour rendre perceptible l'effet dans la sphère culturelle de la langue de destination.

Conclusion

Le but de la traduction est de transmettre au public cible ce qui a été dit ou écrit dans la langue étrangère. Les traducteurs doivent être capables de saisir et de rendre le sens et les nuances d'un texte étranger. Le traducteur ne traduit pas pour comprendre mais pour faire comprendre puisqu'il a compris avant de traduire.

Le transfert des culturèmes consiste à fournir au public étranger des connaissances sur un univers culturel qui n'est pas le sien. Il s'agit d'un apport qui ne comble pas intégralement la distance qui existe entre les deux langues-cultures, mais il ouvre une fenêtre sur l'univers de la culture d'origine. Le traducteur préserve le culturème en le transférant sous des formes compréhensibles dans la sphère culturelle du public cible.

La double qualité du traducteur qui est celle de passeur des mots et de passeur de culture doit l'aider à trouver la stratégie de traduction adéquate pour négocier le sens d'un terme et réaliser la médiation culturelle entre le système de départ et le système d'arrivée. Il devra à tout moment être capable de rendre le sens d'un terme culturel en employant la stratégie de traduction qui entraîne les moindres pertes stylistiques. Faute d'équivalence fonctionnelle dans le système d'arrivée, le traducteur doit recourir à des opérations qui rendent le sens des désignateurs culturels dans la langue-culture cible.

Bibliographie

- Ballard, Michel, *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001
- Ballard, Michel, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », *La traduction, contact de langues et de cultures* (1). Etudes réunies par Michel Ballard, Artois Presses Université : Arras, 2005, p. 125-148
- Constantinescu, Muguraș *Pratique de la traduction*, Suceava, Editura Universității din Suceava, 2002
- Cordonnier, Jean Louis, *Traduction et culture*, Paris, Les Editions Didier, 1995
- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction.*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Milan, Bompiani, 2003
- Ladmiral, Jean-René, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1994
- Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994
- Lungu-Badea, Georgiana, « Traduire les culturèmes », *Translationes* (1), Timișoara, Editura Universității de Vest, 2009
- Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1963
- Rădulescu, Anda, *Les culturèmes roumains : problèmes spéciaux de traduction*, Craiova, Editura Universitaria, 2010
- Seleskovitch, Danica, Lederer, Marianne, *Interpréter pour traduire*, Didier Erudition, Paris, 2001
- Richard, Jean-Pierre, « Traduire l'ignorance culturelle », *Palimpsestes N° 11. Traduire la culture*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998

CORPUS

- Preda, Marin, *Moromeții*, (Vol. I), București, Editura Jurnalul Național, 2009
- Preda, Marin, *Les Moromete* (Vol. I), traduit du roumain par Maria Ivănescu, București, Les Editions Minerva, 1986

DICTIONNAIRES

- Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2010*, Paris, Le Robert, 2010

La francophonie et les guides touristiques, médiation entre cultures

Elena PREATCA¹

Après avoir réalisé un mémoire sur la traduction des guides touristiques, intitulé *La traduction des guides touristiques. Facteur de médiation entre cultures et enjeux traductologiques*, nous nous proposons de réfléchir ici sur l'importance de la francophonie² au niveau de la traduction des guides et de mettre en évidence le rôle joué par le traducteur dans son adhésion à la francophonie. En analysant un nombre assez important de guides touristiques, nous avons choisi la définition de la francophonie au niveau de la traduction des guides, qui pourrait être appliquée notamment dans l'espace francophone des Balkans. De cette façon, la francophonie se relève comme un instrument qui contribue à une meilleure connaissance des cultures. Au niveau de la traduction des brochures touristiques les spécialistes transmettent premièrement les spécificités de la culture roumaine à l'étranger, mais en gardant l'esprit de la langue française. Dans ce contexte, la francophonie contribue au développement de la communication entre les peuples qui utilisent le français comme langue commune. La francophonie tout comme les guides touristiques s'avère une bonne méthode de communication interpersonnelle et intralinguistique. Vu le processus de la traduction dans les pays des Balkans et particulièrement en Roumanie, la francophonie représente le symbole de la communication culturelle; elle est le symbole d'une nouvelle communauté spirituelle : « Encore une fois, c'est une communauté spirituelle, une noosphère autour de la terre » (Haddad, 2007 : 48).

Toute traduction suppose la présence d'une relation établie entre

¹ Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași, Roumanie.

² La francophonie est un néologisme inventé par le géographe français Onésime Reclus en 1880 dans son ouvrage *France, Algérie et colonies*. Il utilise dans son livre l'adjectif « francophone » en parlant d'une « Flandre flamingante » (Reclus, 1886 : 146), « ... le va-et-vient entre la Flandre flamingante et les villes industrielles de notre Flandre à nous, où des centaines de milliers de Belges s'entassent dans les usines augmente chaque jour le nombre des francophones » (*ibidem*). Le géographe désigne par ce mot l'ensemble des personnes et des pays vivant au-delà des frontières de la France et utilisant la langue française quotidiennement à des titres variés.

deux ou plusieurs facteurs: entre l'écrivain et le traducteur, entre le pays d'origine et l'état de la culture cible. Dans notre cas, la traduction implique en plus une forte liaison établie entre le lecteur et sa connaissance du français.

Après avoir consulté le tableau de la répartition des francophones en l'Europe centrale et orientale, nous avons observé que le plus grand nombre des personnes qui parlent le français comme langue étrangère se trouve en Roumanie. Presque 1 897 000 d'habitants de notre pays utilisent le français chaque jour. Au deuxième lieu se situe la Pologne avec 1 034 000 des francophones, le pire résultat étant démontré par le Monténégro avec 13 000 des utilisateurs du français³.

Ce fait explique pourquoi la pratique de la traduction des guides touristiques est plus développée en Roumanie que dans les autres pays de l'Europe centrale et notamment que dans les autres territoires des Balkans. En Roumanie, il y a toute une collection de guides touristiques traduits du roumain en français qui s'intitule: *Călător prin țara mea*. Les guides touristiques figurent parmi les travaux les plus traduits et cela grâce au processus de la mondialisation, au développement de la communication, c'est pourquoi dans ce champs d'activité la francophonie joue son rôle majeur – celui d'intermédiaire culturel. Dans notre pays l'une des militantes de la francophonie est Diane Chesnais. Enseignante et auteur de plusieurs livres sur la Roumanie, elle écrit un petit livre d'initiation à la culture roumaine, intitulé *Dictionnaire insolite de la Roumanie*. Cette écrivaine a bien traduit les guides de la collection mentionnée ci-dessus, en proposant des équivalents français pour différents termes appartenant à la culture roumaine et tout comme les autres traducteurs spécialisés, elle a réussi à établir une liaison entre les lecteurs de la culture cible et les représentants de la culture roumaine. Tout cela, en mettant l'accent sur le tournant d'ordre culturel de la francophonie en Roumanie.

Aujourd'hui on fait la différence entre deux types de francophonies: la Francophonie avec une majuscule et la francophonie avec une minuscule. Bien sûr qu'à travers la traduction des guides touristiques nous reconnaissons une seule francophonie, celle des peuples, où la langue française transmet de la culture, établit des liaisons entre les habitants des différents pays et les provoque à voyager, à connaître de nouveaux pays et de nouvelles traditions. C'est une francophonie avec minuscule qui transmet premièrement des

³http://www.francophonie.org/IMG/pdf/repartition_des_francophones_dans_le_monde_en_2014.pdf (consulté le 13. 01. 2014).

connaissances culturelles et des théories de communication. À travers cette francophonie, qui met l'accent sur l'information, le traducteur des guides touristiques, vise en premier lieu, à faire passer le contenu dans la langue cible. Ici, la francophonie est associée à la réalité, aux locuteurs et à leurs intérêts communs, d'ordre culturel. L'autre Francophonie appartient aux gouvernements et dans ce cas le terme est associé à l'Organisation Internationale de la Francophonie.

Dans son article intitulé *Francophonie, Francophonies*, l'auteur Pierre Dumont, professeur à l'Université Paul-Valéry à Montpellier écrit: « Jamais une notion élevée par certains au rang d'un véritable concept, n'aura fait couler autant d'encre que celle de francophonie » (Dumont, 1990 : 35). Cette vision correspond complètement à ce que la francophonie représente pour les traducteurs soit, à un concept qui leur donne l'envie de réaliser de nouvelles traductions.

À travers la traduction des guides touristiques, la francophonie est partout. On parle de la francophonie au niveau des images, au niveau du texte, du contexte et même au niveau du contenu. Ainsi, les écrivains et les traducteurs des guides touristiques utilisent tout un système de signes (le système sémiotique) pour transmettre le sens de la langue d'origine. De cette façon, pour que le sens soit transmis entièrement, les spécialistes utilisent les images. Les voyageurs francophones, ceux qui parlent le français à l'étranger et qui arrivent à connaître d'autres cultures par le biais de la langue française ont besoin d'images pour faire une association entre le contenu et la réalité. Les images qu'on trouve partout dans les guides touristiques et qui accompagnent le texte facilitent la compréhension d'une culture qui s'avère parfois totalement étrangère. Au niveau du texte et du contexte, la francophonie se manifeste par l'intermédiaire des culturèmes. Il s'agit de mots culturels qui sont difficiles à traduire et qui posent des problèmes de compréhension pour les lecteurs étrangers. Ainsi, le spécialiste qui prétend connaître le français doit aussi comprendre le contexte à travers l'espace francophone. Dans son guide touristique *Au pays des monts Apuseni* les auteurs Mihai Ogrinji et Anda Raicu utilisent le culturème (Lungu-Badea, 2004 : 4) *pridvor*, terme qui a été traduit par Diane Chesnais en utilisant une paraphrase:

« [...] les belles maisons à vérandas ouvertes [...] » (Ogrinji et Raicu, 2005).

De cette manière, nous pouvons tirer une conclusion partielle et prétendre que la traduction des guides touristiques implique l'existence d'une cohérence entre une bonne connaissance de la langue française et une

parfaite compréhension de la culture de la langue d'origine.

Au niveau de la traduction, la francophonie dépasse le niveau linguistique, car elle vise une nouvelle dimension qui est bien plus importante; il s'agit de la dimension culturelle. Les traducteurs des guides touristiques appartiennent à cette dimension et à part la connaissance de la culture roumaine ils doivent connaître la vision culturelle des francophones, une famille de peuples qui ont le français comme langue commune. Les traducteurs des guides doivent impérativement adopter deux façons de penser: « à la française » (excepté les spécialistes d'origine française) et dans une perspective qui soit en rapport avec la culture roumaine. Pour éviter toute perte de sens au niveau de la transposition de la culture roumaine, les personnes qui traduisent en français des guides de voyage doivent disposer des « [...] archétypes de la spiritualité de l'hexagone [...] »⁴.

Nous avons aussi rencontré des cas spéciaux concernant la présence de l'esprit francophone à travers la traduction des guides. À travers notre recherche qui visait les guides traduits du roumain en français, nous avons découvert un cas singulier au sujet de la traduction. Le guide intitulé *Roumanie, entre rêve et réalité* était cette fois écrit par l'auteur français Michel Soulard et traduit par Daniela Bălăuță. Ce que nous avons observé c'est le fait qu'en décrivant différents objets spécifiques à la culture roumaine, l'écrivain français gardait toujours le culturème propre à notre culture, en introduisant chaque fois des explicitations. Michel Soulard préservait l'esprit roumain, mais introduisait en même temps ce que nous avons déjà mentionné ci-dessus, soit « [...] l'archétype de la spiritualité française [...] »⁵. Par exemple, dans son guide il parle d'un instrument religieux qui s'appelle *toacă*:

C'est l'heure de la prière: la religieuse frappe *toaca* sorte de planche en bois, de coups rythmés de plus en plus rapides pour appeler les fidèles au recueillement et à la prière (Soulard, 2008 : 24).

De cette façon, il parle de la culture roumaine, mais il garde aussi l'esprit propre à la *culture francophone*.

En Roumanie, les traducteurs des guides touristiques doivent être réceptifs, afin de satisfaire les exigences des lecteurs francophones. Il est

⁴ Kessler, 2006 : 357.

⁵ Ibidem.

parfois indispensable de modifier plusieurs aspects extralinguistiques pour faire en sorte que les voyageurs comprennent mieux le texte de la langue source. Les traducteurs peuvent changer la mise en page du document original, ils peuvent réduire ou bien joindre de nouvelles images et tout cela pour transmettre le texte source dans son intégralité.

Les spécialistes utilisent différentes astuces d'ordre technique ou linguistique, afin que le message d'origine corresponde aux préférences d'un public culturellement différent, en gardant un esprit propre à la culture française. Le traducteur obtient de nouveaux textes, il fait parfois de nouveaux mots et une nouvelle culture, c'est pourquoi la traduction des guides touristiques doit premièrement coexister avec la traduction culturelle. Georgiana Lungu-Badea écrivait à ce sujet: « Par conséquent, la traduction d'un texte de spécialité conservera la structure de connaissances acquises sur la base de critères pragmatiques si elle respecte les attentes, les conventions et le niveau du savoir des deux cultures mises en contact par l'acte de traduction » (Lungu-Badea, 2009 : 45). À partir de cette phrase nous pouvons tirer la conclusion que la traduction des guides touristiques du roumain en français suppose la connaissance de ces deux langues à la fois. Dans ce cas nous parlons d'une connaissance pas nécessairement linguistique, mais plutôt culturelle, une connaissance qui implique la présence de deux archétypes: le premier propre à la culture roumaine et l'autre caractéristique à la tradition française.

Le français est devenu la deuxième langue internationale après l'anglais. On utilise le français dans différents domaines; c'est la langue de l'administration, de l'enseignement, de l'armée, de la justice et même du commerce. Ainsi, par le biais de la traduction nous essayons de répondre à une autre question: Quelle fonction remplit le français à travers la traduction des guides touristiques? Premièrement, il participe à un développement durable de la francophonie dans les territoires des Balkans. Dans ce contexte, le français est avant tout la langue de la culture. La pratique de la traduction des guides organise un nouveau territoire culturel pour ceux qui ont en commun l'usage du français. Cependant, bien qu'ils soient minoritaires, face à l'Afrique ou au Canada par exemple, les Balkans font œuvre créatrice d'une forte et longue tradition francophone. Après avoir réalisé une recherche sur le nombre des guides touristiques traduits en Roumanie, nous nous sommes rendu compte que chaque guide touristique contient nécessairement, à part une version en anglais, sa traduction française.

À travers la traduction des guides touristiques, la francophonie est

un mode de pensée et d'action, une certaine manière d'établir des relations culturelles, de chercher de nouvelles méthodes de communication. Nous pouvons dire que le premier principe sur lequel la francophonie repose c'est l'usage de la langue française. Par conséquent, les auteurs décrivent leurs pays, les maisons d'édition demandent des versions traduites, tandis que les traducteurs comme des intermédiaires entre deux cultures participent, parfois inconsciemment, au développement de la francophonie.

Nous avons réalisé notre mémoire sur la traduction des guides touristiques du roumain en français sans penser à ce concept important qui est la francophonie. Toutefois, dans notre épreuve d'établir une relation entre la francophonie et les guides de voyage, nous avons compris qu'une bonne traduction est aussi une méthode de transmettre l'importance du français à l'étranger. En traduisant des guides touristiques, chaque spécialiste nous rappelle d'une part le rôle joué par le français à l'étranger et d'autre part, il établit une communication efficace entre deux ou plusieurs pays avec deux points communs: l'intérêt pour le voyage et la prédilection des autres cultures pour les traditions nationales. À travers la traduction des guides touristiques, la francophonie est premièrement un dialogue interculturel qui doit privilégier l'échange. Ainsi, nous soulignons l'importance de la circulation des biens et des produits culturels, mais nous devons aussi prendre en compte la préférence pour la circulation des personnes qui ont en commun la langue française comme langue de communication.

Bibliographie

Corpus

Ogrinji, Mihai et Raicu Anda, *Țara Apusenilor*, București, Ad Libri, 2005.
Soulard, Michel, *Roumanie entre rêve et réalité (Boucovine-Moldavie)*, Charente, Éditions Les 2 Encres, 2008.

Références critiques

Ballard, Michel, *Oralité et traduction*, Paris, Artois Presse Université, 2009.
Dufiet, Jean-Paul, « Problèmes interculturels de la traduction des guides touristiques (français – italien) », *Les enjeux de communication culturelle*, du 5 au 7 juillet, 2007.
Dumont, Pierre, « Francophonie, Francophonies », *Langue française*, n° 85,

1990.

Haddad, Katia, *La francophonie aujourd'hui et demain*, Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2007.

Kessler, Erwin, *L'autre langue notre: le français chez les roumains*, Paris, Institut culturel roumain, 2006.

Lungu-Badea, Georgiana, *Remarques sur le concept de culturème*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2009.

Lungu-Badea, Georgiana, *Teoria culturemelor, teoria traducerii*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2004.

Reclus, Onésime, *France, Algérie et colonies*, Paris, Librairie Hachette, 1886.

***Tsiganiada* : les controverses d'une traduction**

Paula IFTIMIE-TOPORAȘ¹

I. Ion Budai-Deleanu et le contexte historique de *Tsiganiada*

La première traduction officielle et complète de la *Tsiganiada* ou *Le Campement des Tsiganes* a été publiée en 2003, après 191 ans de sa première forme connue en roumain. Maintenant elle est accessible à un public francophone, dans sa forme initiale, en vers. Un travail extraordinairement difficile s'entrevoit dans les lignes de cet ouvrage, vu l'ancienneté du texte et les transformations du roumain écrit de son époque. Aussi les divers clés de lecture, les doubles sens et les subtilités de l'écrivain font de ce travail de traduction une vraie épreuve.

Ion Budai Deleanu est un philologue roumain appartenant au siècle des Lumières. Né en 1760, il commence une carrière de théologien, qu'il continue par des études de philosophie à Vienne. Ensuite il passe une longue partie de sa vie en exil, à Lemberg (Liov). Ses connaissances en droit sont dues à des cours de Droit suivis à Vienne, et à son travail de secrétaire au Tribunal de Lemberg. Il a été un personnage clé pour la culture roumaine, ayant une immense importance pour l'évolution de la langue roumaine vers sa forme écrite aux caractères latins. En 1795 sont situés les premiers essais de vers de la *Tsiganiade*. Une première couche textuelle exprime une attitude ironique, satirique envers le peuple tsigane. Le stéréotype du Tsigane lâche, paresseux, et abruti du conte facétieux roumain est employé pour assurer le comique. Pourtant l'auteur met ses héros tsiganes dans des situations où ils montrent du courage, de l'intelligence et des connaissances diverses. Le texte contient de nombreux renvois à la littérature classique et médiévale et des allusions aux mouvements politiques et sociales de son temps. Les critiques l'ont interprétée comme une ironie à l'adresse des Tsiganes, ou bien à l'adresse des Roumains, encore plus « une auto discréditation ironique de

¹ Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași

l'idéologie des Lumières »². Les spécialistes en maçonnerie et en ésotérisme et théologie considèrent la *Tsiganiade* comme une preuve de l'implication maçonne dans la préparation doctrinaire de l'année révolutionnaire 1848³.

Associé avec Samuil Micu, Gheorghe Șincai, et Petru Maior, Ion Budai Deleanu a participé à un mouvement de réveil intellectuel, culturel, nationaliste. Le nom de leur mouvement a été *Școala Ardeleană* (l'École transylvaine), et leurs préoccupations linguistiques, littéraires, historiques ont eu comme but la défense des droits des Roumains. Ceux-ci avaient le statut de « tolérés ». Les humanistes prouvent leur descendance latine, et leur droit de s'organiser dans une nation.

En tant que linguiste, il a rédigé aussi des codes de lois, des grammaires, dont *Fundamenta grammatices linguae romanicae seu ita dictae valachicae*, en 1812, un *Lexicon romînesc-nemțesc și nemțesc-românesc* (*Dictionnaire roumain-allemand et allemand-roumain*) daté Liouv, 1818. Intéressé à plusieurs domaines, il a laissé beaucoup de manuscrits, dont la majorité sont restés en cet état ou bien ont été publiés tard après sa mort. En tant qu'écrivain, il est l'auteur de deux poèmes : *La Tsiganiade ou le campement des Tsiganes* et *Les Trois Vaillants*. Les critiques littéraires roumains considèrent *La Tsiganiade* qu'il a écrite vers 1800, son œuvre la plus importante et le début de la littérature roumaine culte. Poème d'après l'auteur épopée ou anti-épopée d'après les critiques, *La Tsiganiade* reste un cas encore étrange dans la littérature roumaine. Ce texte représente aussi un moment de synchronisation de la culture roumaine aux manifestations européennes du courant des Lumières.

La Tsiganiade est maintenant traduite dans une langue de circulation mondiale, le français. Pourtant, la traduction ne réussit pas à rendre les détails du langage et les doubles-sens du discours poétique de l'auteur. Il faut dire que le poème semble encore cacher dans sa structure bien de double-sens et de subtilités de langage interprétables même pour le chercheur roumain. Le nombre croissant d'éditions critiques et les diverses études dont il est le sujet en sont la preuve.

² Elvira Sorohan, « Țiganiada în franceză », dans *România literară*, No. 13, le 7 avril 2004, p. 18-19.

³ Radu Cernătescu, *Literatura luciferică- O istorie ocultă a literaturii române* (*La littérature luciférienne- Une histoire occulte de la littérature roumaine*, Éditions Cartea Românească, 2010, pp. 62-93.

II. Les traductions de la *Tsiganiade*

Pour analyser les interprétations de la *Tsiganiade* il faut s'appuyer sur les éditions critiques et les deux traductions de ce texte. Une première traduction partielle a été faite en 1993 par Maria Pavel, lors de la présentation de Ion Budai-Deleanu et de son poème dans le *Patrimoine Littéraire Européen, tome X Gestation du romantisme (1778-1832)*⁴. Elvira Sorohan, en tant que spécialiste, a rédigé l'article sur la vie et l'œuvre de Ion Budai-Deleanu. Les fragments traduits par Maria Pavel ont constitué l'argument pour la contribution de l'auteur aux mouvements intellectuels européens précédant le Romantisme. Une seconde traduction, complète, a été publiée en 2003 par les Éditions Wallada et Biblioteca Bucurestilor. Romanita, Aurelia et Valeriu Rusu ont signé la traduction du roumain en français et Françoise Mingot-Tauran a réalisé l'adaptation en vers.

La première chose remarquable et louable est la conservation de la forme du poème dans la traduction complète. Maria Pavel a renoncé à la forme en vers pour rendre un sens exact des passages. Précisons aussi que ses traductions sont suivies de la notation « traduction inédite », qui prouve l'appréciation de l'éditeur Jean Claude Polet.

Bien que très bien reçue par le public roumain, la variante de Valeriu Rusu a été le sujet de quelques controverses. L'importance de cette traduction inédite n'est pas diminuée pourtant. Le plus important reproche se réfère au choix des éditeurs de mettre les notes de bas de page, attribués par l'auteur aux commentateurs internes de la *Tsiganiade*, partie intégrante du poème, à la fin de chaque chant. Les fragments traduits par Maria Pavel sont accompagnés par ces notes du texte, traduites en bas de page et suivies de la notation *Ndt*. Elvira Sorohan, professeur à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iasi a argumenté dans son article « *Țiganiada în franceză* » (La *Tsiganiade* en français)⁵, l'importance des notes de l'auteur en bas de page, pour la lecture et l'interprétation du texte. Ces notes de Ion Budai Deleanu sont quelquefois des explications des mots, le plus souvent elles sont des commentaires du texte, signés par un nom suggérant l'attitude du presomptif auteur : Idiotiseanu, Eruditianu, Simplitianu, Filologos. Ces commentateurs, qui

⁴ Polet, Jean-Claude (sous la direction de), *Patrimoine littéraire européen*, tome 10, *Gestation du Romantisme 1778-1832*, Anthologie en langue française, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, pp. 423-430.

⁵ Elvira Sorohan, « *Țiganiada în franceză* » (La *Tsiganiade* en français), dans *România literară*, no. 13, le 7 avril 2004, p. 18-19.

assurent la critique de la *Tsiganiade* bien avant qu'une critique roumaine apparaisse, représentent un second plan à l'histoire des Tsiganes. Ils forment une sorte de société au milieu de laquelle chacun donne son avis ou complète les scènes du texte. Leurs noms représentent des traits qui se retrouvent dans le discours de chaque personnage : Simplițian fait des remarques naïves, propres à un lecteur simple, du genre « Acum înțeleg eu de ce... »⁶, Dubitantius a une attitude de méfiance : « Nu să știe pentru ce numește poetul pe Zăgan ursariu, căci între cetele cele mai sus pomenite nu să află ceata ursarilor ! »⁷ Filologos fait des commentaires linguistiques ou historiques. Dans la citation suivante il discute le mot *cioara*- corneille :

Dar cum? Voi uitarăți dă porunci / Și dă hele ce Vlad-Vodă scrise,/ Socotind c'eți umbla cum vă place/ Dă capul vostru încolea și încoace ?/ Ce au fost au trecut, acum cioare nu sânteți mai mult,/Ci lăudată oastea lui Vlad.⁸

La note de Filologos est la suivante : « De aici se vede că ș'atunci muntenii bațjocorea pe țigani zicându-le *cioară*, cum îi bațjocurim pe aceste vrâmi. Însă pare că Vlad Vodă au oprit ca să nu-i chieime mai mult așa, căci amintere nu ar fi putut zice Bratul așa. »⁹ Ioan Budai Deleanu sanctionne donc la xénophobie de ses contemporains, mais il soutient aussi un idéal d'intégration des Tsiganes, qui ne doivent plus errer (aller d'ici là, à leurs seuls intérêts) comme avant. Par la volonté de Vlad, leur voïvode, ils ne sont plus des corneilles, mais ils représentent l'armée de celui-ci et doivent se comporter en conséquence.

Les voix du monde en bas de page sont les sources d'un comique et d'une satire des certaines classes sociales. Par exemple, les Părinte (prêtre, père) Disidemonescul et Sfântoievici ont des répliques amusantes qui renvoient aussi à l'univers chrétien balkanique, mélangé aux superstitions : « C'est bien de parler de ces choses-là, mais il ne faut pas prononcer le nom du diable

⁶ Ion Budai-Deleanu, *Tsiganiada ou le campement des Tsiganes*, traduction par Valeriu Rusu, loc. cit., p. 123 : « Maintenant, je comprends pourquoi... »

⁷ *Ibidem* p. 119 : « On ignore pour quelle raison le poète appelle Zăgan dressier d'ours, car, parmi les hordes mentionnées, il n'y a pas celle des dresseurs d'ours. Dubitantius. »

⁸ *Ibidem*, p. 99 : « Passé ce qui fut ; vous, corneilles, / N'êtes ni plus ni moins : la fière/ Troupe de Vlad qui vous donna/ Armes et manger cette fois ; »

⁹ *Ibidem*, p. 117 : « On voit ici que les Valaques de l'époque se moquaient aussi des Tziganes, en les appelant *cioara* (corneille), comme ils les appellent encore aujourd'hui. Mais il semble que le Voïvode Vlad ait interdit de les appeler dorénavant ainsi, car sinon, Bratu n'aurait pas prononcé de tels mots. P.Filologos »

entre les chrétiens... »¹⁰-Père Disidemonescul. Il faut remarquer l'ironie comprise dans le nom du père, qui porte lui-même le nom du *démon*, tout en conseillant les autres à ne pas le prononcer.

Quelquefois, les commentateurs ont diverses perspectives sur la même scène. Ils représentent plusieurs personnalités et sont la preuve d'un esprit assoiffé de culture, qui en plus s'est proposé de transmettre la lumière par un moyen accessible au niveau du lecteur roumain de l'époque. La place des notes de Ion Budai Deleanu doit être gardée, elles sont des clés de lecture, en renforçant le caractère comique du poème.

Les auteurs de la traduction ont fait aussi un travail d'adaptation du texte, pour le rendre lisible au lecteur de notre époque. A la fin du XVIIIe siècle le roumain écrit était en train de se forger, opération aboutie vers la fin du XIXe siècle. Les caractères cyrilliques étaient utilisés dans les textes administratifs et religieux, presque les seuls textes à l'époque. Les particularités stylistiques des représentations du peuple tzigane se perdent dans la traduction en français. Ion Budai Deleanu renforce l'expression de ses personnages par des mots spécifiques, soit des inventions lexicales, soit par l'ajout de la lettre « h » dans certains mots commençant avec une voyelle.

Notons aussi que Maria Pavel utilise l'ethnonyme *Tzigane*, et ses dérivés, qui sont d'ailleurs recommandés par l'Académie Française. La traduction de Valeriu Rusu utilise la forme *Tsigane* et *Tsiganiade*, forme choisie par la plupart des auteurs des textes scientifiques, universitaires sur ce peuple¹¹. C'est d'ailleurs le nom utilisé par les éditeurs dans l'avant-propos de l'éditrice, l'*Introduction* de Valeriu Rusu, la page de titre, le *Prologue* et la *Lettre-dédicace à Mitru Perea, chanteur célèbre*. Pourtant, dans le poème et dans les notes traduites à la fin de chaque chant du poème, la forme utilisée diffère. Les auteurs préfèrent la forme *Tzigane* : « Les Tziganes, de loin voyant...pâmèrent comme auparavant. »¹² Et sur la même page, un autre

¹⁰ *Ibidem*, p. 81.

¹¹ « [...]Tsigane : Quant au terme *Tsiganes*, il est une étiquette – désignant, en Grèce ancienne, une secte hérétique de devins et de magiciens (*Atsinganos*) – qui a été collée au XII^e siècle sur des groupes nomades – les futurs « Tziganes » – originaires de l'Est ; le terme *Tsigane* est sans doute le plus répandu dans le monde mais le moins chargé de connotations péjoratives. Dans la mesure où les groupes décrits n'ont pas de terme véritablement spécifique pour se désigner dans leur ensemble, on peut convenir d'utiliser celui de *Tsigane*. » <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Tziganes/147588> consulté le 06/01/2015

¹² Ion Budai-Deleanu, *Tsiganiada ou Le campement des Tziganes*, traduction du roumain par Romanița, Aurélie et Valeriu Rusu, adaptation en vers français par Françoise Mingot-Tauran, Editions Wallada et Editura Biblioteca Bucurestilor, 2003, p. 203.

ethnonyme est utilisé, celui de « rom » : « Au moment où les Roms voulaient lutter .../ La chance vint en souriant/ Assouvir leur emportement. »¹³ A la page 173 apparaît aussi le nom de « gitan », un autre ethnonyme utilisé en France, et qui n'existait pas à l'époque du poème. Ion Budai Deleanu utilise lui-même des variantes pour désigner les Tsiganes: *țigani; țiganescul soi; laia țiganeasca, gloatele eghiptene, gloata murga faraoneasca*¹⁴. Si les deux formes *tsigane* et *tzigane* sont admissibles dans la traduction, le terme *rom* n'existe pas dans les textes roumains du XIXe siècle, à notre connaissance. Le premier dictionnaire roumain qui l'explique par le synonyme *tigan* est *Dicționarul limbii românești* de August Scriban, en 1939. Le désir de garder la forme du poème intacte, projet louable et d'une difficulté envisageable, a conduit à ce choix de termes pour éviter aussi la répétition. Malheureusement, c'est une perte de la variante en français, qui ne peut pas assurer la mise du lecteur dans le contexte culturel et historique du début du XIXe siècle roumain. L'ethnonyme montre la vision que le peuple roumain avait de ce peuple minoritaire, assujetti jusqu'à la moitié du XIXe siècle.

Gheorghe Cardaș, l'auteur de la première édition critique de la *Tsiganiade* (1925) a accompagné le texte par un indice lexical, dans lequel certains mots sont nommés *țigănișme*, des tsiganismes. Les mots suivants font partie de ce groupe : *ahaia, ahasta, născocorî*. Ils représentent des altérations lexicales et phonétiques des mots roumains par les locuteurs tsiganes, une marque stylistique de l'ironie utilisée par plusieurs auteurs dans la description des personnages tsiganes.

Un procédé stylistique utilisé souvent par l'auteur du poème est celui d'introduire dans le texte des mots transformés, pour mettre en évidence la prononciation des Tsiganes. Le poème est surtout parlé, les personnages participent à de longues discussions qui évoluent du registre sérieux du voïvode Vlad l'empaleur jusqu'à celui comique des Tsiganes. Leur « h » spécifique en début de chaque mot qui commence avec une voyelle, se retrouve dans la *Tsiganiade* et dans d'autres textes où des personnages tsiganes apparaissent (comme dans le théâtre de Ion Luca Caragiale, par exemple) : "să *hie* cu totul ferrecaț", "dă *ahaia*", "îmbrăcaț în *hierr* la războiu", "dă*h*, mai clipește cu *ha* lumină". Cette lettre pose pourtant un problème linguistique assez étrange. Elle a une signification importante dans la

¹³ *Idem*.

¹⁴ Les Tsiganes, la gent tsigane, les troupes tsiganes, les tribus égyptiennes, la troupe noire pharaonique.

Fundamenta grammaticae linguae romanicae seu ita dictae valachicae (1812) de Ion Budai-Deleanu, où il avait suggéré plusieurs règles orthographiques pour faciliter l'écriture du roumain, et pour montrer aussi son appartenance aux langues latines. Ion Budai-Deleanu argumente donc l'utilisation du H dans certains mots, à part les interjections où il se prononce, pour montrer l'étymologie latine:

(Litera H-in text) arată purcederea și etimologia cuvintelor, căci, spre exemplu, scriind ici,aici, numai de la scriitorii limbei s-ar putea cunoaștere de unde purced aceste cuvinte, dar scriindu-le cu h , adică hice, ahice, fiește care cunoscătoriu al limbei lătenești poate vedere că aceste cuvinte purced de la hic, hice ad lătinesc.¹⁵

Alors, une marque considérée comme ironique pour les lecteurs d'aujourd'hui pourrait avoir une toute autre signification pour l'auteur de ce texte. Pour lui, l'introduction de la lettre h dans l'orthographe roumaine n'est pas seulement utile mais aussi nécessaire pour sa reconnaissance parmi les peuples latins. Ensuite, une autre note de Simplitian justifie le choix de cette orthographe singulière :

J'ai écouté jusqu'à présent, pensant que le poète s'était trompé d'orthographe ; mais je remarque que depuis que le Tzigane Draghici a commencé à parler, on utilise une autre parole ou manière de s'exprimer, ainsi : *ahaia, ahasta, hie*. Chir Simplitian.

a) Le poète a très bien choisi, car dès qu'il a décidé de montrer comment parlaient les Tziganes, il fallait qu'il montre leur manière de parler, c'est-à-dire leur dialecte de l'époque, qui ne pouvait pas être différent de celui de Valachie. On pratique le même dialecte aujourd'hui en Transylvanie, dans la vallée de Hateg. Mais les Tziganes aussi, entre eux, comme l'indique l'auteur, s'exprimaient ainsi ; et, d'ailleurs, l'auteur l'a trouvé ainsi. »¹⁶ M.P.

¹⁵ Ioan Budai-Deleanu, *Escerptum ex capitae secundo, operis mei sub titulo: "Fundamenta grammatices Linguae romanicae seu ita dictae valachicae, usui tam domesticorum quam extraneorum accommodata"*, dans *Scrieri inedite*, Ediție îngrijită, studiu introductiv, note și comentarii de Iosif Pervain, Editura Dacia, Cluj, 1970, p.122 : « La lettre H montre l'origine et l'étymologie des mots, car, en écrivant *ici, aici*, seulement les écrivains pourraient reconnaître l'origine de ces mots. Mais en les écrivant avec h, *hice, ahice*, tout connaisseur du latin pourrait observer que ces mots sont parentés à *hic, hice ad* de latin."- notre traduction.

¹⁶ Ion Budai-Deleanu, *Tsiganiada ou le campement des Tziganes*, traduction de Valeriu Rusu, loc. cit. pp. 82,83.

L'abus que les personnages tsiganes font de cette lettre ne serait qu'un point de repère, ou une autre façon de nous montrer que son poème ne concerne pas seulement les Tsiganes. Tous ces mots qui sont transformés par l'auteur pour signifier n'existent plus dans la traduction, ils sont remplacés par des variantes françaises insuffisantes.

D'un autre point de vue, le caractère dangereux de l'utilisation du roumain par les Tsiganes a été remarqué plus tard dans l'époque. Les chansons à la mode, interprétées très bien par les *lăutari*¹⁷, semblaient influencer la langue roumaine négativement. Par exemple A. Candrea a fait une analyse des chansons populaires recueillies par divers ethnologues. Il a insisté sur leur procédé fautif de recueillir les anciens textes roumains des *lăutari* Tsiganes. Ceux-ci, même involontairement, les auraient altérés, en « omettant les meilleurs morceaux et en ajoutant une multitude de vers sans goût et sans poésie », parce que « le Tsigane, soit-il élevé dans une maison roumaine, garde encore dans le tissu de sa pensée une forme étrangère, qui souvent modifie la pensée et l'expressivité roumaines. »¹⁸ C'est justement cette forme étrangère que Ion Budai Deleanu a surprise dans son texte, dans une période où le roumain n'avait pas encore une forme écrite bien fixée. Et cette forme étrangère au roumain est d'autant plus difficile à reproduire dans une autre langue.

Pour illustrer les pertes stylistiques et même de substance en passant du texte vers la traduction, remarquons l'épisode de la ressuscitation de Parpangel par sa mère Brândușa. Lorsqu'elle invoque son fils, la plainte de la mère du personnage principal perd son expressivité lorsqu'elle est traduite : « Dăh, Parpangele! / Dăh! Mai clipește cu ha lumină/ A ochilor tăi plină de jele!.. »- « Parpangel, cligne à la lumière / Tes tristes yeux encor voilés ! »¹⁹ Les interjections *dăh* et l'adjectif démonstratif dans sa forme vieille, *a*, de *cea*, n'est pas traduit dans la variante en français. *Ha lumină* a comme

¹⁷ Lazăr Șăineanu, *Dicționar universal al limbei române*, ediția a VI-a Editura Scrisul Românesc, 1929 : « **lăutar** m. 1. muzicant ambulant, în genere țigan, care execută din memorie și după auz; 2. Mold. nume dat trântorului sau albinei bărbătești (fiindcă nu face decât bătăe, cântă și joacă) » (**lăutar** m. 1. musicien itinérant, généralement tsigane, qui joue des morceaux d'après mémoire ou l'audition ; 2. Moldavie : nom donné au bourdon parce qu'il ne fait que ronronner, chanter et danser.- notre traduction).

¹⁸ D. A. D. Xenopol, *Voința Națională*, No. 451 de 30 Janvier 1886 apud CANDREA A. « Influența țiganilor asupra literaturii populare române » (L'Influence des Tsiganes sur la littérature populaire roumaine), *Revista nouă*, anul VII, 1894, p.71, notre traduction.

¹⁹ Ion Budai-Deleanu, *Tsiganiada ou le campement des Tsiganes*, traduction par Valeriu Rusu, loc. cit., pp. 208-209.

correspondant *cette lumière*, et le sens des vers change par cette modification. Dans la version originale il s'agit de la lumière des yeux de Parpangel, qui est pleine de tristesse. C'est une lumière intérieure, qui brille de haine parce que sa mère force son retour de la mort. Dans la traduction, la lumière est extérieure au personnage, c'est la banale lumière du jour, et ses yeux sont voilés. Dans le contexte des interprétations ésotériques, maçonniques de son œuvre, le mot lumière est important et son contexte doit être gardé, sinon le sens change entièrement.

Conclusions

La *Tsiganiade* en français a ouvert la voie aux études de littérature comparée et pas seulement. Une analyse linguistique serait enrichissante, du point de vue de la mise en évidence des particularités du roumain comme langue latine et des transformations qu'il a subis à travers le temps. Ensuite la traduction reflète les différentes possibilités d'expression de deux langues et de deux peuples qui se trouvent aux deux antipodes de l'Europe.

Il faut retenir la nécessité de garder la forme du poème, complété et enrichi par les notes de l'auteur. Elvira Sorohan a apprécié l'originalité de ce second monde du bas de page : « În subsolul *Țiganiadei*, la nivelul secolului și în limbajul secolului, s-a scris cea mai ingenioasă și diversă critică de vulgarizare a unui text literar, judecat simultan și de pe poziția criticii erudite. »²⁰ Le lecteur ressent la perte (bien que pas définitive) de ces commentaires lorsqu'il connaît leur présence dans la version originelle. Il ressent aussi les inadvertances historiques dans l'utilisation des ethnonymes inconnus à l'époque ou pas utilisés sur le territoire roumain. Par contre, il est reconnaissant aux auteurs pour leur travail de partager cet important poème roumain avec le reste du monde francophone.

La traduction de la *Tsiganiade* accomplit son but et la met à la disposition des spécialistes. On pourrait se demander pourquoi l'écrivain n'a pas écrit lui-même ce poème dans une langue de circulation, puisqu'il connaissait très bien l'allemand, par exemple. La *Tsiganiade* a été adressée premièrement au peuple roumain, c'est pourquoi elle devrait être l'objet

²⁰ Elvira Sorohan, *Introducere în opera lui Ion Budai-Deleanu (Introduction dans l'œuvre de Ion Budai-Deleanu)*, Editura Minerva, București, 1984, p. 262 : « Dans le sous-sol de la *Tsiganiade*, au niveau du siècle et dans le langage du siècle, a été écrite la plus ingénieuse et diverse critique de popularisation d'un texte littéraire, jugé à même temps de la hauteur de la critique érudite. »- notre traduction.

d'études diverses plus approfondies. La pensée de Budai-Deleanu dépasse ses aptitudes de linguiste et d'historien, comme disait Elvira Sorohan dans l'article cité plus haut, le genre de pensée qui contemple des mondes entiers, réels et fantastiques.

Bibliographie

Corpus

- Budai-Deleanu Ion, *Țiganiada. Poemă eroi-comică, în 12 cânturi*, ediție critică Cardaș Gheorghe Ediția a II-a, cu textul modernizat, indice de nume și introducere întregită, Tiparul Oltenia, Institutul de Arte Grafice, București, 1928
- Budai-Deleanu Ion, *Tsiganiada ou Le campement des Tsiganes*, traduction du roumain par Romanița, Aurélia et Valeriu Rusu, adaptation en vers français par Françoise Mingot-Tauran, Editions Wallada et Editura Biblioteca Bucureștilor, 2003
- Polet, Jean-Claude (sous la direction de), *Patrimoine littéraire européen*, tome 10, *Gestation du Romantisme 1778-1832*, Anthologie en langue française, De Boeck Université, Bruxelles, 1998

Bibliographie critique

- Cernătescu Radu, *Literatura luciferică- O istorie ocultă a literaturii române- La littérature luciférienne- Une histoire occulte de la littérature roumaine*, le chapitre *Divina Țiganiadă – La divine Tsiganiade*, Editions Cartea Romaneasca, 2010
- Scarlat, Mircea, *Istoria poeziei românești*, Vol. I, Editura Minerva, București, 1982
- Sorohan Elvira, *Introducere în opera lui Ion Budai-Deleanu*, Editura Mineva, București, 1984
- Sorohan Elvira, « Țiganiada în franceză », dans *România literară*, No. 13, le 7 avril 2004, p. 18-19
- Xenopol D. A. D., *Voința Națională*, No. 451 de 30 Janvier 1886 apud CANDREA A. « Influența Țiganilor asupra literaturii populare române » (L'Influence des Tsiganes sur la littérature populaire roumaine), *Revista nouă*, anul VII, 1894

Sitographie

<http://www.larousse.fr/encyclopedie>

<http://atilf.atilf.fr>

III. DIDACTIQUE

« Charlotte Sibi » ou le succès d'un concours de français à Iasi

Olivier DUMAS¹

J'ai déjà évoqué dans la *Revue Roumaine des Etudes Francophones* la mémoire de Charlotte Sibi (1901-1989) avec l'article « Portrait d'une professeuse formatrice de conscience ». ² En hommage à celle-ci, d'anciens élèves et des professeurs de français – qui ont parfois aussi été ses élèves – ont créé, à Iasi, en 2009, une association culturelle francophone portant son nom. Cette petite association s'est donné notamment pour but de soutenir la francophonie traditionnelle de la région moldave et l'enseignement du français. L'un des premiers et principaux moyens imaginé pour réaliser cet objectif tout en rendant hommage à la professeuse fut de créer un concours de français portant son nom et récompensant les élèves y participant.

Naissance du Concours « Charlotte Sibi – Connaissance de la France et du français »

Après mûres réflexions, les membres de la toute jeune et très modeste association³, décidèrent de créer un concours qui reprendrait et suivrait quelques principes de l'éthique, de l'enseignement et de la pédagogie de Charlotte Sibi.

Charlotte Sibi enseigna le français et la civilisation française aux lycéennes de Botosani préparant le baccalauréat jusqu'en 1949, puis, à partir des années '50 - et jusqu'à son dernier souffle en 1989 – aux enfants et collégiens de Iasi. L'association a donc décidé d'organiser un concours de français mettant l'accent sur la civilisation française et destiné aux élèves de 11 à 16 ans.

L'Association « Charlotte Sibi » s'étant formée en mai 2009⁴, elle décida cependant d'organiser la 1^{ère} édition du Concours « Charlotte Sibi –

¹ Institut Français de Iasi.

² RREF n°4/2012, Junimea, Iasi, p. 375-385.

³ Présidée par la Professeuse Cristina Poede, dont je suis, depuis 2009, le secrétaire général.

⁴ Au 20^{ème} anniversaire de la mort de Charlotte Sibi (26 mai 1989).

Connaissance de la France et du français » dès le mois de décembre 2009, à l'approche de Noël et pour marquer le mois d'anniversaire de la professeur.⁵ Par manque du temps nécessaire pour mettre sur pied un concours d'envergure, même locale, cette édition (en fait une sorte d'édition 0) se déroula au Centre Culturel Français de Iasi (aujourd'hui Institut Français) et avec les élèves de quelques classes – une quarantaine. Il s'agissait pour eux de répondre à un QCM (Questionnaire à Choix Multiples) se composant en général de questions simples de civilisation et de français. Il y avait deux QCM correspondant à des classes d'âges et niveaux différents. Au cours des semaines précédant le concours les élèves avaient reçu des informations les préparant au concours, de même qu'une information sur la personnalité de Charlotte Sibi. Le concours se déroula dans d'excellentes conditions et après correction et notation des copies, un classement fut annoncé. A la grande satisfaction des élèves, tous les participants furent récompensés par un diplôme, des prix et des cadeaux « récompenses pour le bon travail » comme disait Charlotte Sibi. En effet, et respectant en cela les principes de la professeur, nous avons décidé d'une part que le concours serait gratuit (sans aucune taxe de participation) et que tous les élèves seraient récompensés pour leur « bon travail » - même les plus faibles. Charlotte Sibi ne demandait généralement pas d'argent pour ses leçons, et quand elle en acceptait, elle achetait des jouets, livres et revues qu'elle offrait en retour à ses petits élèves : « Récompense pour le bon travail » écrivait-elle par exemple sur les « Pif » ou les livres qu'elle donnait. Le principe pédagogique de la professeur comme celui du concours est en effet simple : motiver, encourager, récompenser les élèves apprenant le français – et ainsi soutenir leurs professeurs. L'apprentissage et l'enseignement du français n'est, en effet, pas si facile que ça et doit faire face aujourd'hui à la concurrence de l'anglais et à la mode de l'allemand.

Les partenaires du Concours « Charlotte Sibi »

Organiser un concours sans taxe et récompensant tous ses participants de diplômes et cadeaux (dictionnaires, livres, revues, CD, CD-ROM, DVD...) est une chose qui coûte de l'argent et que le budget d'une nouvelle association ne peut pas facilement couvrir. L'Association « Charlotte

⁵ 108^{ème} anniversaire le 26 décembre.

Sibi » décida donc de faire appel à des partenaires – sans faire appel, ni à des sponsors, ni à des partenaires institutionnels roumains (clin d’œil à Charlotte Sibi ayant été exclue de l’enseignement public et n’ayant pas reçu beaucoup « d’aides » de la part de ces institutions⁶). Dès le début, l’actuel Institut français de Iasi (qui baptisera également sa médiathèque du nom de Charlotte Sibi) fut le partenaire principal puis le co-organisateur du Concours. Il offre toujours ses espaces, sa logistique et ses moyens d’impression pour la réalisation de l’évènement. De même, Institutul European Iasi, dirigé par Mme Anca Untu-Dumitrescu, ancienne élève de Charlotte Sibi et vice-présidente de l’Association du même nom, offre des livres pour les élèves. Trois associations emblématiques : l’Association Roumaines des Départements Universitaires de Français, l’Association Roumaine des Professeurs de Français et l’Association des Etudiants Francophones de Iasi s’associent en tant que partenaires au projet en offrant subventions, dictionnaires ou encore méthodes de français.

Le développement du concours

Dès la 2^{ème} édition (2010), le concours s’ouvre en direction des élèves des plus grands collèges de Iasi, le Collège National « Mihai Eminescu », le Collège National, le Collège « C. Negruzzi »... et le nombre de participants double. Afin de pouvoir contrôler le nombre de participants, les organisateurs fixent à l’avance le nombre d’élèves à sélectionner dans les classes de VI^{ème} et VII^{ème} des différentes écoles qui pourront participer à la finale du concours. Ainsi des tests de sélection (QCM) et la bibliographie du concours sont envoyés un mois avant aux professeurs de français des écoles respectives afin que leurs élèves se préparent et soient sélectionnés.

À partir de l’édition 2010, le concours continue de s’étendre à de nouvelles institutions scolaires de Iasi jusqu’à atteindre une dizaine d’établissements et plus d’une centaine de participants à la phase finale. Ce développement est rendu possible par la reconnaissance du travail effectué et l’aide financière de l’Ambassade de France avec lequel une première Convention de partenariat visant « la promotion du français de la Francophonie » est conclue. Grâce à ses partenaires et son budget, le concours offre des prix attractifs aux gagnants (3 Prix dans chacune des deux

⁶ Mis à la retraite forcée à l’âge de 48 ans sa pension ne lui aurait pas permis de survivre sans l’aide de sa famille.

séries) comme aux participants : dictionnaires français, dictionnaires bilingues (F/R-R/F), livres français, livres roumains d'auteurs français, guides sur la France, revues françaises, DVD, CD, CD-ROM, sacs et stylos Campus France ou TV5...

Depuis, le Concours « Charlotte Sibi – Connaissance du français » n'a cessé de se développer, il a eu les honneurs de la presse et de la télévision, les professeurs de français de lasi le connaissent et nombreux sont les élèves qui rêvent d'y participer. Depuis 2012, le concours a ouvert une troisième section aux élèves de Villème. Depuis 2013, en hommage à Charlotte Sibi, qui y a été professeur entre 1930 et 1949, une classe de Botosani participe au concours. En 2014, de nouveaux collèges de lasi viennent rejoindre les établissements déjà en course depuis 2010. Pour répondre à cet élargissement (une douzaine d'écoles⁷) et à un nombre de participants en croissance continue (des centaines d'élèves passent les tests de sélection et environs 120 participent à la finale), la décision fut prise en 2013 de rechercher des partenaires auprès des maisons d'éditions et librairies roumaines et françaises. Ainsi, le concours bénéficie de l'aide précieuse des maisons Larousse (dictionnaire et livres jeunesse), Hachette (livres jeunesse), Gallimard (guides), Kyralina (livres), Humanitas et Polirom (livres d'auteurs français en roumain), Inmedio (revues françaises), Independenta films (DVD de films français sous-titrés en français), sans compter le soutien précieux de TV5, Campus France et du Lectorat de français de l'université de lasi.

Bilan et perspective

Aujourd'hui, le Concours « Charlotte Sibi » a fait ses preuves et nous pouvons parler d'un réel succès au niveau local et régional, un succès qui bénéficie à la Francophonie traditionnelle de Moldavie, à l'enseignement du français, aux professeurs et aux élèves. Chaque année, il reçoit de nouvelles demandes de participations qui ne peuvent être honorées. Pour la prochaine édition du concours (la 7^{ème} en décembre 2015), si le soutien de ses partenaires se maintient ou même s'accroît, les organisateurs veulent atteindre le chiffre de 150 participants à la phase finale, soit environ 15 écoles, 25

⁷ Ecoles, collèges et lycées : « National » ; « Mihai Eminescu », « Costache Negruzzi », « Emil Racoviță », « Vasile Alecsandri », « Garabet Ibrăileanu », « Miron Costin », « B.P. Hasdeu », « Nicolae Iorga », « Dimitrie Cantemir », « Vasile Lupu », de Iași et Ecole n°17 de Botoșani.

classes et presque autant de professeurs.

Pour conclure, qu'il me soit permis ici de remercier l'Association Roumanie de Départements Universitaires de Français (ARDUF) et sa présidente Mme Elena-Brândusa Steiciuc, partenaire fidèle du concours « Charlotte Sibi »⁸ depuis 2010 avec lequel l'Association culturelle francophone « Charlotte Sibi » partage les objectifs fondamentaux en faveur de la langue française.

⁸ Informations supplémentaires et actualisées disponibles sur le blog du concours : <https://concourscharlottesibi.wordpress.com/>

Un moment dans l'histoire intellectuelle entre France et Roumanie. Ecole Roumaine de Paris

Irina IACOMI¹

La France a attiré les étudiants roumains comme nul autre pays et la volonté d'organisation dans un cadre universitaire se réalise en manière officielle dans l'entre-deux-guerres, dans une institution scientifique roumaine à Paris.

L'idée de fonder une école d'étude en Occident revient, pour la première fois, à Vasile Parvan, qui en 1914 propose la création d'une école à Rome afin d'approfondir la Préhistoire et l'Antiquité. A cause de la Première Guerre mondiale qui éclate, cette initiative sera repoussée jusqu'en 1920, quand Nicolae Iorga fait une proposition de loi dans la Chambre des Députés. En argumentant pour la création de deux écoles à l'étranger, il insiste sur la nécessité de contrecarrer la propagande hostile contre la Roumanie² et propose leur emplacement à Paris et à Rome, villes-symboles de la latinité et de la lutte pour les principes communs de droit et d'humanité.³

Le but majeur du projet de fondation de l'Ecole Roumaine de Paris, initié par Nicolae Iorga, fut de resserrer les relations franco-roumaines et d'illustrer leurs liens culturels. Conçue dans une perspective européenne d'après le modèle des Ecoles françaises d'Athènes ou de Rome, cette institution doit œuvrer plus globalement à une politique de la paix dans le monde scientifique : «Les relations culturelles seraient orientées de telle sorte (...) qu'elles deviendraient la base même de nos futures actions avec les Alliées, dont l'œuvre, bénéfique pour nous, est dominée par la conception latine de droit et d'humanité. Ces relations auraient une stabilité qu'on ne peut

¹ Université «Alexandru Ioan Cuza», Iași

² Quand Iorga parle de la propagande hostile à la Roumanie, il fait allusion à la politique hongroise qui devient un sujet très sensible après la perte de la Transylvanie par les Hongrois, en faveur des Roumains.

³ Iorga, Nicolae, *Neamul românesc*, no 172, 11 août 1920.

exiger des relations économiques.»⁴

Le fonctionnement de ces deux écoles roumaines, à Paris et à Rome, est réglementé par une loi du 13 août 1920 et par le décret royal du 22 octobre 1920⁵. Les deux écoles sont gérées administrativement et financièrement par le Ministère de l'Instruction publique, mais, en pratique elles se trouvent sous l'autorité de Iorga. Les meilleurs étudiants et chercheurs dans les domaines des lettres, l'histoire, des arts sont sélectionnés afin qu'ils puissent poursuivre en France les études de spécialité qui n'existent pas encore en Roumanie. Ces membres de l'École Roumaine de Paris et de Rome étaient nommés par la recommandation des différentes universités.

Tandis que Vasile Pârvan est nommé directeur de l'École Roumaine de Rome, Nicolae Iorga s'occupe personnellement de l'École de Paris. Pour Iorga, la France n'est pas simplement la sœur latine, mais la grande sœur d'idéaux, avec laquelle la Roumanie partage les mêmes objectifs. Son ouvrage *Histoire des relations entre la France et les Roumains* donne des arguments historiques pour prouver les liens entre les deux peuples, liens qui ont des origines très éloignées. Le rôle de l'École Roumaine en France est la diffusion de la culture et de l'histoire roumaines en Occident en mettant en valeur leur rôle et leur place européenne, puis la formation, l'enrichissement qualitatif de l'enseignement roumain, à travers les meilleurs étudiants préparés dans les institutions d'élite d'Europe.

Si le siège de l'École d'Italie est installé même au centre de la capitale, celle française était en proximité de Paris, un véritable centre de l'école roumaine à Fontenay-aux-Roses, incontestable noyau culturel francophone roumain pendant la période de l'entre-deux-guerres. Iorga trouve un local et surveille son aménagement. L'immeuble de Fontenay-aux-Roses a été acheté avec une subvention accordée par Nicolae Titulescu, le ministre des finances à l'époque, et par l'intermédiaire d'une donation d'Aristide Blank.

À l'inauguration du 1^{er} juillet 1922 ont été présents Paul Appel, le Recteur de l'Université de Paris, Ferdinand Brunot, Charles Diehl, Emanuel de Martonne, F. Brunel, Charles Bémont. Tout comme pour l'Institut Français de Bucarest, ce sont les amitiés agissantes et dévouées qui veillent à la réussite du projet.

⁴ Nicolae Iorga, în Țurlea Petre, *Școala română din Franța*, Bucarest, Editura Academiei Române, 1994, p. 9, apud Mendrea Mirela, *Les relations culturelles franco-roumaines dans l'entre-deux-guerres*, Paris, 2010.

⁵ Règlement-loi concernant les Ecoles Roumaines de Paris et de Rome. Dernière version, approuvée par le Recteur M. Vlădescu - ANIC, MCIP 288 / 1921

Le règlement de fonctionnement de l'Ecole de Paris est publié en août 1921 ; sont formulées des exigences scientifiques et des règles de conduite individuelle, sociale et morale. Ses membres doivent rédiger des mémoires trimestriels et annuels pour rendre compte de leur activité. Leurs travaux sont publiés dans la revue *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*⁶ et les œuvres des artistes sont ensuite exposées à Paris et en Roumanie. Les sculpteurs et les peintres disposent d'un atelier dans l'enceinte de l'école. Le devoir de chaque étudiant est de faire aussi, en fonction de sa spécialité, une conférence sur la vie du peuple roumain, cet article relevant le caractère politique du projet, qui n'est pas purement culturel mais aussi patriotique.

Une bibliothèque est créée en 1922 et les différentes donations – Emile Chatelain et Charles Bemont, les anciens professeurs de Iorga, des maisons d'édition *Datina Românească* et *Cultura Națională* patronnées par Iorga et par Aristide Blank. En 1930, ces fonds comptent environ 3000 volumes. Même les personnalités fortement engagées dans la défense de l'esprit national, comme le poète Octavian Goga ou le philosophe germanophile Nae Ionescu, expriment leur admiration devant l'activité déployée à Fontanay-aux-Roses.

Les membres de l'Ecole Roumaine de Paris fréquentent la Sorbonne, l'Ecole des Chartes, le Collège de France. Iorga tient beaucoup au caractère d'excellence de cette institution et rejette les propositions concernant les éventuelles augmentations de la capacité de l'école. Parmi les professeurs figurent Paul Valéry, Paul Hazard, Henri Focillon, Joseph Bédier, Fernand Baldensperger, Etienne Le Roy, Jaques Zeiller, Eugene Albertini.

Le temps de loisir des membres de l'école est mis également à profit : en 1924, ils passent une journée à Barbizon, sur les traces de Nicolae Grigorescu. D'autres excursions ont pour but de leur faire connaître la beauté de différentes régions de France ; ainsi, en 1928, ils visitent les châteaux de la Loire.

Il faut souligner que le prestige du directeur Nicolae Iorga rejaillit sur l'institution qu'il anime et que la renommée de l'école est également renforcée par le choix très rigoureux qui préside à la sélection des membres. Le professeur N. I. Popa sera le représentant recommandé par la Faculté de

⁶ Publiée à partir de 1923 chez J. Gambier, un éditeur originaire de Roumanie qui avait rendu de grands services par son métier aux savants roumains à Paris. Après sa mort, *Mélanges* parut en Roumanie, aux éditions *Cultura neamului românesc*, *Lupta* et *Datina românească*

Lettres des Iași en 1924 et 1925. G. Millet, historien de l'art byzantin, invite Grigore Nandriș et Constantin Giurescu à analyser les documents qu'il a trouvés au Mont Athos et il leur confie le soin de les publier. Des savants renommés, comme Basil Munteanu, Constantin Giurescu, Petre P. Panaitescu font partie des anciens élèves de cette école, tout comme le comparatiste N. I. Popa, l'actrice Mania Antonova, les artistes peintres et sculpteurs Catul Bogdan, Adina Moscu, Alexandru Ciucurencu. Parmi les historiens, certains s'attachent à la découverte de sources nouvelles dans les archives françaises. Leurs recherches en vue du doctorat sont complétées par des articles publiés en Roumanie dans les revues comme *Neamul Românesc*, *La Revue historique du Sud-Est européen*. L'École de Fontenay-aux-Roses s'implique aussi dans l'aide apportée à la colonie roumaine d'Issy-les – Moulineaux, en organisant des cours de langue et civilisation roumaine en suivant les programmes officiels, dans les locaux de cette école primaire de banlieue dont l'usage lui est gracieusement concédé par les autorités françaises.

Selon les souhaits de son créateur, l'École de Fontenay-aux-Roses prend donc une part active au développement des liens entre les deux cultures. Pour ne prendre que quelques exemples, c'est à Fontenay que l'association des *Amis de la Roumanie*, créée en 1924, trouve ses informations afin de soutenir les décisions officielles françaises qui sont favorables aux Roumains. Constantin Giurescu et Petre P. Panaitescu participent en 1925 à l'organisation de l'exposition roumaine d'histoire et d'art à Paris. Alexandre et Getta Rally, les auteurs de la bibliographie franco-roumaine expriment leur souhait d'organiser des conférences qui rectifient les informations inexactes répandues dans les milieux parisiens sur leur pays. En automne de l'année 1938, Emil Lăzărescu présente à la Radio Paris Mondial un courrier hebdomadaire de la vie intellectuelle roumaine.

Dans l'entre-deux-guerres, les étudiants roumains continuent donc à manifester leur préférence pour les universités françaises. Pendant les années vingt, celles-ci font l'objet de 70% des demandes des jeunes qui souhaitent étudier à l'étranger et ils se situent constamment en deuxième position dans les effectifs des étudiants étrangers à Paris. En 1936, c'est le groupe national le plus nombreux parmi les étudiants provenus des pays d'Europe Centrale et Orientale. Comme leur nombre était si important, ils s'organisent en associations – à Paris, mais aussi à Strasbourg, Toulouse, Caen ou Lille. Ces groupes exercent une activité de diffusion de la civilisation roumaine par des commémorations et par l'organisation de différentes manifestations artistiques. L'Allemagne récupère une bonne partie du décalage à la fin des années trente,

car elle arrive en deuxième position, en la proximité de la France.

Alors que se développe l'enseignement supérieur roumain, les étudiants sont encouragés à s'inscrire en premier cycle dans les facultés du pays et à partir ensuite en France pour un troisième cycle, afin de préparer une thèse de doctorat ou une spécialisation. On peut ici rappeler que, de 1919 à 1930, les thèses publiées par les étudiants roumains en France représentent 93% des thèses soutenues à l'étranger. Ces résultats sont à la fois une conséquence de l'attraction traditionnelle manifestée par les étudiants roumains à l'égard de l'enseignement français, mais aussi celui de l'implication des deux Etats dans le soutien de ces échanges.

En 1927, l'Ecole roumaine reçoit de la part du recteur de la Sorbonne la reconnaissance officielle d'institution supérieure d'enseignement et, en conséquence, les étudiants peuvent obtenir certaines facilités. Dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale et ses conditions politiques, le développement d'une activité régulière est empêché et, même si le nombre des disciplines augmente, l'Ecole maintient une activité formelle.

Parmi les initiatives roumaines les plus réussies, il faut compter la création de l'Ecole roumaine de Paris, qui fonctionne à partir de 1922. Les jeunes gens qui ont été sélectionnés pour faire leurs études dans les grandes écoles parisiennes sont souvent intégrés dans les différentes institutions d'enseignement supérieur roumain quand ils reviennent dans leur pays, devenant ainsi des agents de diffusion de la culture française.

C'est le cas du professeur Nicolae I. Popa, ancien étudiant de l'Ecole Roumaine en France. Après ses études à Iași, jusqu'en 1921, la période parisienne (1924-1931) représente une expérience enrichissante qui lui permet d'entrer en contact avec des spécialistes en littérature comparée comme F. Baldensperger ou Paul Hazard afin de réaliser sa thèse de doctorat sur *Les Filles du Feu* de Gérard de Nerval. Pour N. I. Popa, l'Ecole Roumaine en France fut l'opportunité d'obtenir une spécialisation dans l'histoire de littérature française par le doctorat à l'université Sorbonne, une façon de vivre une autre vie, d'achever son être moral et intellectuel, et d'éviter «une formule de compromis intellectuel»⁷ - le doctorat en Roumaine, ou aurait été impossible de rédiger une telle thèse.

Fasciné par l'œuvre de Nerval et conseillé par les professeurs Paul Hazard et Ferdinand Baldensperger, N. I. Popa propose des études

⁷ Mănuță, Dan – *Pildele unui doctorat ratat, Anuar de lingvistică și istorie literară*, tom. 34-38, 1994-1998, p. 65.

importantes sur *Les Filles du Feu* et concernant le sentiment de la mort chez Gérard de Nerval. Il s'agit de *Le Sentiment de la mort chez Gerard de Nerval* (1925) et de l'édition critique pour les nouvelles *Les Filles du Feu* (1931). La critique française et occidentale a apprécié les travaux du N. I. Popa qui démontre une érudition laborieuse. Le comparatiste Ferdinand Baldensperger notait dans la *Revue de littérature comparée* : „Une telle permanence d'évasion, un souci secret d'orphisme si persistant animent les œuvres de Gérard de Nerval, que toute étude un peu poussée doit compter, à propos de ce fol délicieux, avec des séductions étrangères; aussi le tome II de l'édition critique des *Filles du Feu*, procurée par M. N. I. Popa (Paris, Champion, 1931), donne-t-elle d'abondantes satisfactions à cet égard. Nos lecteurs connaissent la soigneuse recherche à laquelle le commentateur avait, ici-même, soumis avec succès *Jemmy et Isis*, deux de ces *Filles du Feu* qui, malgré l'inspiration si personnelle de leur auteur, n'étaient pas sans devoir quelque peu de leur flamme à des contacts parfois bien imprévus.” Simultanément, d'autres critiques et éditeurs nervaliens ont perçu favorablement les études de N. I. Popa. Il s'agit de Pierre Moreau, Henri Clouard, André Billy, Albert Béguin, Jean Richer. Néanmoins, N. I. Popa finira son doctorant à Bucarest, sous la direction du Charles Drouhet, en 1935.

Aujourd'hui, l'Ecole Roumaine en France –cet édifice culturel de la première moitié du XX^e siècle qui a été un important foyer de la francophonie – n'existe plus. Un témoignage de C.C. Giurescu est tristement pertinent : «Je suis passée voir, les années précédentes, l'école de Fontenay ; il n'y a pas rien, ni bâtiments, ni jardin, ni l'ancienne rue ; a leur place il y a une artère de grande circulation et un HLM ; les habitants ne se rappellent même plus de la rue des Châtaigniers, encore moins d'écoles.»⁸ Certes, la guerre et l'occupation allemande ont contribué au déclin de l'Ecole Roumaine de Fontenay-aux-Roses, mais, sans aucun doute, le coup de grâce fut donné par la politique isolationniste roumaine d'après guerre.

Les efforts de Nicolae Iorga ont été remarquables et ont été reconnus par toute l'élite universitaire de France. Les multiples témoignages des professeurs et des étudiants étrangers attestent la place importante de l'Ecole roumaine dans le milieu culturel français : «Cet homme visible de tous les points de l'horizon avait formé l'Ecole roumaine de Fontenay, institut de

⁸ C. C. Giurescu, *Amintiri*, cité par Petre Țurlea, *Școala Română din Franța*, op. cit. , p. 94, apud Vasile, Aurelia, *Nicolae Iorga – fondateur de l'Ecole Roumaine de Paris*, Dijon, 2004.

recherches et trait d'union entre deux élites, ou les meilleurs de ses élèves venaient travailler sous nos maîtres.»⁹

En 1948, par la loi de l'enseignement, les instituts culturels étrangers implantés en Roumanie sont fermés et les écoles roumaines à l'étranger sont supprimées. Interdisant tout genre de coopération avec l'Occident, cette nouvelle politique a conduit à la disparition de cette importante institution roumaine francophone qui a eu un rôle significatif dans le développement de nos élites culturelles, l'Ecole Roumaine de Paris.

Bibliographie

Godin, André, *Une passion roumaine. Histoire de l'Institut Français de Hautes Etudes en Roumanie* (1924-1948), L'Harmattan, 1998

Mănuacă, Dan, «Pildele unui doctorat ratat» in *Anuar de lingvistică și istorie literară*, tom. 34-38 (1994-1998), p. 65-76

Medrea, Mirela, *Les relations culturelles franco-roumaines dans l'entre-deux-guerres*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris-Sorbonne, 2010

Mureșanu Ionescu, Marina, «L'Enseignement – voie privilégiée de la francophonie roumaine», *Francophonie roumaine et intégration européenne, Actes du colloque international qui s'est tenu à Dijon du 27 au 29 octobre 2004*, Sous la direction de Ramona Bordei-Boca, Centre Gaston Bachelard, Dijon 2006.

Năstasă, Irina, «Emil Cioran și Școala română de la Fontenay-aux-Roses. Mărturie documentare», *Anuarul Institutului de Istorie „George Barițiu”*, no XLIX/2010, p. 235-243

Nerval, Gérard, *Les Filles du Feu. Nouvelles*, Edition critique d'après documents nouveaux par Nicolas I. Popa, Tome 1-2, Paris, Librairie ancienne Honore Champion

Țurlea, Petre, *Școala Română din Franța*, Editura Academiei Române, București, 1994.

Popa. I. Nicolae, *Memorii de titluri și lucrări*, Iași, 1937

⁹ Henri Focillon, «Hommage à un patriote roumain», in *Nicolae Iorga, l'homme et l'œuvre*, București, 1972, p. 22.

- Popa, I. Nicolae, *Le sentiment de la mort chez Gérard de Nerval*, Gamber Editeur, Paris, 1925
- Vasile, Aurelia, «Nicolae Iorga – fondateur de l'Ecole roumaine de Paris», *Francophonie roumaine et intégration européenne*, Actes du colloque international qui s'est tenu à Dijon, 2004, Etudes réunies par Ramona Bordei-Boca
- Vodă-Căpușan, Maria, Marina Mureșanu Ionescu, Liviu Malița (coord.), *Culture et francophonie. Dictionnaire des relations franco-roumaines*, Cluj-Napoca, Editura Fundației pentru Studii Europene, 2003

La contribution des partenariats interuniversitaires en Europe Centrale et Orientale pour le renforcement du français sur objectifs spécifiques

Elena PETREA¹

Introduction

Le contexte général du partenariat

Dans sa programmation quadriennale 2010-2013, l'Agence universitaire de la Francophonie – Bureau Europe centrale et orientale s'est proposé de relever les défis du monde contemporain à travers les thématiques prioritaires suivantes : (1) Langue française, diversité culturelle et linguistique ; (2) État de droit, démocratie et société ; (3) Environnement, eau, énergie, climat ; (4) Développement durable et bien-être des populations ; Lutte contre la pauvreté et innovation en santé publique ; (5) Économie de la connaissance ; (6) Expertise et innovation pour l'enseignement supérieur ; (7) Connaissance de la Francophonie.

Trois objectifs stratégiques ont été définis à cet effet : soutenir les stratégies de développement des établissements membres ; faire de la communauté scientifique francophone une référence sur la scène internationale ; faire émerger une génération d'enseignants, de chercheurs, d'experts et de professionnels, acteurs du développement.²

Le formulaire de candidature du projet « Renforcement du français et de la recherche en français pour les étudiants non-spécialistes dans un climat multiculturel et francophone » a répondu à l'appel lancé en 2011 par l'AUF-BECO et s'est inscrit dans la thématique prioritaire « Langue française, diversité culturelle et linguistique », comme projet de « Soutien à

¹ Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire « Ion Ionescu de la Brad » Iași

² Document de présentation, Projet « Soutien à l'enseignement du et en français », 2011, Agence Universitaire de la Francophonie, Bureau Europe centrale et orientale, <http://www.auf.org/bureau-europe-centrale-et-orientale>, consulté et téléchargé le 20 mai 2011.

l'enseignement du et en français ». Par son appel, l'AUF visait à maintenir une francophonie de qualité, en contexte multilingue et pluriculturel, dans une perspective de mutualisation des moyens et des compétences et selon un plan d'action concerté à court et à moyen terme. Le projet déposé par l'Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire « Ion Ionescu de la Brad » de Iași a fait partie du volet qui comprend les projets visant au renforcement des compétences des non-spécialistes de la langue, en vue de la pérennisation des parcours de formation francophone et de la recherche en français dans les thématiques prioritaires.

Le consortium international du projet a été constitué de cinq universités, dont trois de Roumanie (Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire « Ion Ionescu de la Brad » de Iași, université porteuse du projet, Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire de Cluj-Napoca, Université « Dunărea de Jos » de Galați), une de Croatie (Université de Zagreb) et une de République de Moldova (Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți).

Le groupe cible a été constitué d'enseignants en français de spécialité et en français sur objectifs spécifiques, d'enseignants francophones de disciplines de spécialité et d'étudiants non spécialistes de la langue qui étudient le français comme discipline optionnelle. La composition du consortium a garanti un équilibre entre enseignants de français de spécialité/FOS ayant déjà de l'expérience et des acquis certains, et de jeunes enseignants de langue française ; l'équipe a également compris des enseignants de disciplines non-linguistiques (DNL) qui ont apporté leur contribution majeure à la réalisation des objectifs du projet. L'équipe du projet a compté quatorze enseignants de FLE/FOS et trois enseignants de disciplines de spécialité.

Les objectifs du partenariat

En s'appuyant sur les aspects identifiés lors de la Conférence régionale sur l'enseignement du et en français en contexte universitaire, en Europe centrale et orientale (Atelier « Quelles actions pour renforcer les compétences en français des non spécialistes de la langue ? »), en mars 2011, la réflexion des membres du projet a porté sur les axes suivants :

- la formation des enseignants de français auprès des publics d'étudiants en filière scientifique
- l'organisation des cursus, les objectifs, la méthodologie
- les supports didactiques

- les types d'offres éducatives
- les types de recherches
- les mobilités étudiantes.

Les membres du consortium sont partis du constat que le français est langue de communication sur la scène internationale dans les échanges universitaires, scientifiques et professionnels. Etant donné l'existence de spécialisations similaires chez les partenaires du projet, nous avons identifié un besoin commun lié à la conception et la mise en place d'un programme commun en français sur objectifs spécifiques, pour des filières identiques ou proches, permettant l'harmonisation des méthodes et des contenus. D'autre part, tous les enseignants impliqués dans le projet ont exprimé leur souhait de développer et de valoriser aussi bien leur expérience avec les apprenants en français sur objectifs spécifiques que leur activité de chercheurs, par des publications et des contributions scientifiques.

Les objectifs du projet ont été :

Augmenter la participation des étudiants non-spécialistes de la langue et des enseignants de français sur objectifs spécifiques de la région Europe centrale et orientale au circuit international de la formation et de la recherche.

Encourager la production et la diffusion des savoirs dans les domaines liés à l'enseignement du et en français

Maintenir une francophonie de qualité par le renforcement de l'attractivité des formations en français pour les étudiants non-spécialistes de la langue, répondant aux avancées de la recherche en didactique du FOS en contexte international multilingue.

Améliorer les compétences des enseignants et la qualité de la formation dispensée en FOS

Concevoir des méthodes et des contenus de formation par harmonisation

Renforcer le statut du français comme langue de la communication et de la recherche dans le milieu universitaire

Les activités déroulées et les résultats obtenus

Après la réunion initiale de l'équipe du projet, qui a eu comme objectifs de dresser un état des lieux des attentes et des besoins des partenaires, de fixer le calendrier du projet et de répartir les tâches, la première activité, intitulée Organisation de la communication en ligne entre les étudiants

des établissements partenaires³, s'est déroulée en trois étapes :

Etape 1 : Prise de contact entre les 21 étudiants des 5 équipes organisées par thème (novembre 2012)

Etape 2 : Communication en ligne (via Yahoo Messenger, Skype ou Facebook) entre les étudiants de chaque équipe (décembre 2012 – janvier 2013)

Etape 3 : (lors du Colloque à Bălți, République de Moldova, 29 mars 2013) : Présentation des projets réalisés

Cinq projets ont été réalisés par cinq équipes d'étudiants (21 étudiants au total) de tous les établissements partenaires dans le projet, dans le domaine de la législation alimentaire, de la protection de l'environnement et de la médecine vétérinaire ; la présentation des projets des étudiants a eu lieu en séance plénière dans le cadre du Colloque scientifique international « Actualités dans l'enseignement des langues dans une perspective pluridisciplinaire », Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova, le 29 mars 2013. La participation au projet a permis aux étudiants d'acquérir et/ou de renforcer leurs compétences professionnelles sur les trois volets (savoirs, savoir-faire et savoir-être) qui aboutissent à leur formation en tant que spécialistes plus ouverts à la mobilité, à la pluri-culturalité et au polyglottisme.

Un autre type d'activité a été représenté par les missions de coopération scientifique entre les enseignants des universités partenaires. Les missions ont donné l'occasion à des échanges sur les objectifs du projet et la gestion des activités visant la réalisation de ces objectifs, sur la mutualisation des ressources ainsi que la synthèse réflexive à la suite des cours donnés par les enseignants en mission dans une université partenaire. De même, trois membres du projet ont bénéficié de bourses de perfectionnement à la recherche, chacune d'une durée de deux semaines, dans des centres de recherche d'universités de France (Université d'Artois, Université du Havre, Université d'Angers).

Afin d'atteindre l'objectif visant à encourager la diffusion de la recherche liée à l'enseignement du français de spécialité, l'organisation et la participation à des manifestations scientifiques a constitué une priorité des

³ Pour une description détaillée et une analyse de cette activité, voir Elena Petrea, Elena Velescu, *An example of science students' interaction in a foreign language for the implementation of inter-university research projects*, 4th World Conference on Learning, Teaching and Educational Leadership, 27-29 October 2013, University of Barcelona, Barcelona – Spain, publié dans *Procedia Social and Behavioral Sciences*, 141 (2014), pages 707 – 711.

membres du projet. Le colloque scientifique international « Actualités dans l'enseignement des langues dans une perspective pluridisciplinaire », Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova, le 29 mars 2013, a réuni 11 enseignants et 18 étudiants du projet, ainsi que 50 intervenants avec des communications scientifiques, de 5 pays. L'activité déroulée chez le partenaire Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie, les 24-26 octobre 2013, a compris : deux ateliers avec les étudiants; une table ronde, coordonnée par l'expert du suivi, Mme Julie Stauber, et une section de communications dans la thématique du projet qui sont en cours de parution dans la revue *Le discours spécialisé : théorie et pratique*, Galati University Press, n° 5, 2014.

Le résultat principal du projet s'est concrétisé dans l'ouvrage *Communiquer en FOS. Renforcement du français pour les étudiants*, publié aux Editions du CIPA, Mons, 2014. Pour y parvenir, les enseignants ont parcouru toutes les étapes de la conception de programmes de Français sur Objectifs Spécifiques (FOS), à savoir : l'identification de la demande de formation, l'analyse des besoins, la collecte des données, le traitement des données, l'élaboration des activités didactiques⁴. En ce qui concerne notre partenariat, l'identification de la demande et son articulation avec l'analyse du public et l'analyse des besoins ont été réalisées avant la réunion de l'équipe du projet pour la formation Conception de matériel pédagogique en FOS (formatrice : Julie Stauber, Université Lyon2, France). Les enseignants ont identifié un contexte commun aux cinq établissements d'enseignement supérieur impliqués dans le partenariat : l'existence, depuis quelques années, d'un nombre croissant d'étudiants bénéficiaires de mobilités de stage professionnel financées par l'AUF ou par le programme Erasmus. Ces étudiants font des stages dans des entreprises surtout de France, et les compétences de communication qu'ils doivent maîtriser sont circonscrites au domaine de formation professionnelle.

L'analyse des besoins, consistant à recenser les situations de communication dans lesquelles les apprenants auront à utiliser le français durant le déroulement de leur stage, ainsi que les connaissances et savoir-faire langagiers et professionnels que ces apprenants devront acquérir durant la

⁴ Jean-Marc Mangiante & Chantal Parpette, *Le Français sur Objectif Spécifique : de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*, 2004, Paris, Hachette, pp. 7-8.

formation⁵⁶, a compris, pour ce qui concerne notre projet, plusieurs étapes : dans un premier temps, une réflexion personnelle des enseignants concepteurs de supports didactiques, complétée par une mise en commun, dans le cadre de la formation Conception de matériel pédagogique en FOS. Chacune des équipes a dû remplir une grille afin d'identifier les composantes des situations de communication auxquelles les apprenants seront confrontés : Lieux, Interlocuteurs, Discours (avec deux sous-rubriques, Contenus et Actes de langage) ; une colonne séparée a été réservée aux Besoins culturels. On a procédé ensuite à l'inventaire des domaines d'intervention, en cernant les plus prisés par les étudiants, compte tenu des établissements d'accueil des étudiants en mobilité ces dernières années. La réflexion personnelle des enseignants a été doublée de discussions avec des enseignants de disciplines de spécialité (dont certains, membres du projet) et de la consultation des référentiels de compétences professionnelles.

Pendant la phase de l'analyse des besoins, les enseignants ont discuté à partir de la grille élaborée avec les étudiants qui avaient déjà participé à des stages, ce qui a permis d'approfondir les aspects concernant le contexte général de la communication, les modalités des contacts, les moyens de communication utilisés, le registre de langue, le code. Les enseignants ont prêté une attention particulière aux composantes linguistiques des discours auxquels les stagiaires sont confrontés : le lexique, les structures morphosyntaxiques récurrentes, la prononciation correcte. Les étudiants ont été également questionnés sur les composantes extralinguistiques⁷ des discours pratiqués dans les milieux professionnels concernés (l'adresse en fonction du statut de l'interlocuteur, les règles de politesse, le comportement et les différences culturelles que les étudiants avaient notées pendant leur séjour, le para- et le non-verbal).

Cette étape a été suivie par celle du contact direct avec le milieu professionnel, afin de valider ou d'infirmer les éléments déjà rassemblés et de les compléter. Pour un projet de FOS, la collecte des données représente l'étape « la plus spécifique » et « le centre de gravité » de la démarche⁸. La première fonction de la collecte des données est « d'informer l'enseignant-

⁵ Catherine Carras, Jacqueline Tolas, Patricia Kohler, Elisabeth Szilagyi, *Le Français sur Objectifs Spécifiques et la classe de langue*, 2007, Paris : Clé International, Carras, pp. 26-27.

⁶ *Idem*, p. 30.

⁶ Jean-Marc Mangiante & Chantal Parpette, *op.cit.*, p. 46.

concepteur sur le domaine à traiter, ses acteurs, ses situations, les informations et les discours qui y circulent »⁹. Le recueil des documents authentiques s'est fait, dans le cadre de notre projet, en grande partie, par une activité de terrain – des visites dans des entreprises et dans des cliniques, des enregistrements des processus de fabrication et d'interventions chirurgicales, des interviews avec les professionnels et la collecte des écrits spécifiques. Les membres du projet ont dû se déplacer dans les milieux professionnels visés, prendre des rendez-vous et expliquer leur démarche.

La seconde fonction de la collecte des données concerne sa finalité : ces données serviront, à différents degrés, de supports à l'élaboration d'activités didactiques. Le travail réalisé par les enseignants-concepteurs a supposé des sélections dans les documents recueillis, car trop nombreux et parfois moins utilisables ; il a fallu procéder ensuite à :

une adaptation au niveau et aux objectifs des apprenants (des étudiants en stage professionnel), par une simplification ou par le choix de certains aspects à travailler en cours de FOS ;

le traitement des données pour en ressortir la progression nécessaire dans tout apprentissage ;

l'actualisation de certaines données recueillies afin de rendre compte de l'évolution du domaine.

En raison de la longueur de certains discours (cours en amphithéâtre) ou de la difficulté à réaliser un enregistrement d'une situation réelle, certains discours ont été reconstitués (cours de biologie, cours de psychologie, inscription à l'université).

Les concepteurs ont également pris en compte les possibilités didactiques non-négligeables offertes par la diversité et l'accessibilité du multimédia¹⁰. Pour la collecte des données réalisée dans le cadre du projet, l'Internet a été un outil précieux, auquel les concepteurs ont eu recours lorsqu'il leur a été impossible de faire un travail de terrain. Les enseignants ont employé des vidéos qui présentent les métiers concernés, des documents authentiques mis à leur disposition par des organismes chargés de l'orientation professionnelle. Ces vidéos ont l'avantage d'offrir un aperçu suggestif du métier, des activités déroulées, des qualités nécessaires, des avantages et des inconvénients de l'exercice de ce métier ; ils contiennent aussi des images

⁹ Jean-Marc Mangiante & Chantal Parpette, *op.cit.*, p. 47 ; voir aussi Catherine Carras, *op.cit.*, p.31 et suiv.

¹⁰ Catherine Carras, Jacqueline Tolas, Patricia Kohler, Elisabeth Szilagyi, *op.cit.*, p.34 et suiv.

suggestives du cadre professionnel envisagé.

La réflexion sur la construction des activités a porté sur deux composantes : les contenus (quoi enseigner) et les formes (comment enseigner)¹¹. Si les contenus sont propres aux domaines envisagés, les options méthodologiques appartiennent à la démarche FLE, avec toutefois certaines lignes directrices que les concepteurs ont suivies :

- proposer des activités qui développent un travail participatif des apprenants, alors que le rôle de l'enseignant devient plus discret ;
- alterner le travail en binôme ou en groupe et le travail individuel et favoriser l'autonomisation de l'apprenant ;
- créer des situations où la communication se rapproche le plus possible de la communication réelle.

Les compétences visées par chaque partie du manuel consacrée à un domaine se déclinent de la manière suivante :

Découverte du métier, de la formation

Présentation de situations de travail (fabrication, maintenance de matériel, opération...)

Découverte de la législation européenne dans le domaine

Le DVD qui accompagne le livre contient tous les documents vidéo et audio, à savoir vingt-deux documents vidéo et dix documents audio qui répondent au besoin de la réalité du terrain en France (des discours d'enseignants et de professionnels) ; on y trouve également les corrigés des activités.

Organisation d'une séquence

Chaque séquence se décline en quatre parties :

L'introduction, qui restitue le contexte (présentation de l'environnement institutionnel, références culturelles, approche lexicale)

Les préliminaires (le plus souvent sous la forme d'échange oral entre les apprenants), qui mettent en commun des savoirs déjà existants et/ou introduisent les premiers repères pour les savoirs à acquérir

Les activités, dans l'ordre suivant :

compréhension orale, à partir de documents vidéo ou audio

compréhension écrite

lexique

grammaire

production orale ou écrite

¹¹ D'après Jean-Marc Mangiante & Chantal Parpette, *op.cit.*, p.78-79.

Bilan

Glossaire (ainsi que Sigles et abréviations en médecine vétérinaire).

En fin d'ouvrage, il y a des documents utiles :

Des ressources pour l'étudiant (sitographie, presse, dictionnaires en ligne, films, séries, émissions)

Les transcriptions de tous les documents vidéo et audio du manuel.

Conclusions

Résultat d'un partenariat entre cinq universités membres de l'Agence universitaire de la Francophonie (Université d'Agronomie de Iași, Université d'Agronomie de Cluj, Université d'Etat de Bălți, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Université de Zagreb) représentant trois pays (Roumanie, République de Moldova et Croatie), le projet « Renforcement du français et de la recherche en français pour les étudiants non-spécialistes dans un climat multiculturel et francophone » a réussi à atteindre ses objectifs : renforcer l'attractivité de l'apprentissage du et en français pour les étudiants non spécialistes de la langue ; mettre en réseau des enseignants-chercheurs de la région Europe centrale et orientale en vue du partage des outils didactiques et de l'harmonisation des programmes d'enseignement; développer l'usage des TICE; valoriser la ressource humaine par le soutien à la production et à la diffusion des savoirs en français dans les universités de la région.

Bibliographie

Carras, Catherine, Tolas, Jacqueline, Kohler, Patricia, Szilagyi, Elisabeth (2007), *Le français sur Objectifs Spécifiques et la classe de langue*. Paris : Clé International.

Mangiante, Jean-Marc et Parpette, Chantal (2004), *Le Français sur Objectif Spécifique : de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*. Paris : Hachette.

Petrea, Elena et Velescu, Elena (2014), *An example of science students' interaction in a foreign language for the implementation of inter-university research projects*, 4th World Conference on Learning, Teaching and Educational Leadership, 27-29 October 2013, University of Barcelona, Barcelona – Spain, publié dans *Procedia Social and Behavioral Sciences*, 141, pages 707 – 711.

Zolana, Adolfo Ndomingiedi (2013), *Concevoir un programme de Français sur Objectifs Spécifiques. Difficultés théoriques et pratiques : le cas de la faculté d'économie de l'université Agostinho Neto Luanda-Angola*. Thèse de Doctorat. Nice : Université de Nice Sophia-Antipolis. <http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/84/03/55/PDF/2013NICE2001.pdf>. Page consultée le 15 janvier 2014.

IV. ENTRETIEN

« ...je ne saurais dire si le français est une langue de la liberté plus qu'une autre. Cela dépend aussi de ceux qui les parlent. »
– entretien avec Rodica Iulian –

Elena-Brândușa STEICIUC¹

Note bio-bibliographique

Née en 1931, à Craiova, Rodica Iulian a fait ses études à la Faculté de médecine de Bucarest, devenant médecin en 1957 et pratiquant ce métier jusqu'en 1978, comme spécialiste en oncologie.

En 1965 elle a fait ses débuts en littérature, publiant un cycle de poèmes dans la revue « Luceafărul ». Six recueils de poèmes ont été publiés entre 1967 et 1981 :

- *Intersecții (Intersections)*, Bucarest, Editura Pentru Literatură, 1967
- *Elegiile de pe pod (Elégies sur le pont)*, Bucarest, Editura Pentru Literatură, 1969
- *Palinodii (Palinodies)*, Bucarest, Editura Cartea Românească, 1970
- *Facerea cortului (La construction de la tente)*, Bucarest, Editura Eminescu, 1971
- *Aproape omul (L'homme ou presque)* Editura Cartea Românească, 1975
- *Vitralii (Vitreaux)*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1981

Dans le genre de la prose, Rodica Iulian s'est fait connaître par :

- *Scrisori de toată ziua (Des lettres pour tous les jours)*, nouvelles, Bucarest, Editura Eminescu, 1977
- *Cronica nisipurilor (La Chronique des sables)*, roman, Bucarest, Editura Cartea Românească, *Prix du roman de l'Union des Écrivains* 1978.

Exilée en France à partir de 1980, où elle est naturalisée en 1989, Rodica Iulian se met au français et son premier texte dans cette langue, le récit *Les Chaises*, paraît dans la revue *L'autre Europe*, (Ed. L'Age d'Homme, no. 17-18-19, 1988. Un autre récit, *Le Cauchemar*, est publié par *Lettre Internationale*,

¹ Université « Stefan cel Mare » Suceava

été 1992.

Titres publiés dans le pays d'adoption par Rodica Iulian :

- *Le Repentir*, Editions Balland, 1991
- *Les hommes de Pavlov*, Editions J. C. Lattès, 1995
- *Fin de chasse*, Editions L'Harmattan, 2001
- *Le Harpeneur*, Les éditions La Bruyère, 2010
- *La cinquième dimension*, Les éditions La Bruyère, 2012
- *Au-delà de la moitié de ma vie (En relisant Dante)*, Les éditions La Bruyère, 2014
- *Cabinet d'amateur*, Les éditions La Bruyère, 2014

Voix bien connue de la radio « Free Europe », dénonçant le régime inhumain des dernières années de la dictature en Roumanie et dans les autres pays de l'Est, Rodica Iulian y a collaboré entre 1981 et 1992, surtout aux émissions culturelles. Pendant les années 2000 elle a rédigé des chroniques d'art pour le magazine culturel en langue roumaine à Radio France Internationale.

Après 1989, elle a publié dans son pays d'origine :

- *Peștera oglinzilor (La Grotte des glaces)*, roman, Editura Cartea Romaneasca, 1991
- *Scrisori la miezul nopții (Lettres à minuit)*, nouvelles, Editura Cartea Românească, 1995
- *Dracula sau triumful modern al Vampirului (Dracula ou le triomphe moderne du Vampire)*, essai, Bucarest, Editura Compania, 2004
- *Vinătoarea mistică (La chasse mystique)*, poèmes, Bucarest, Editura Vinea, 2005

Vivant depuis quelques bonnes années en Picardie, la romancière francophone d'origine roumaine a eu la gentillesse d'accorder un entretien à la *Revue Roumaine d'Etudes Francophones*, réfléchissant à son parcours d'écrivain, à la condition de celui qui – situé dans l'entre-deux - écrit dans une ou plusieurs langues, à la situation du français dans le monde contemporain.

– *Rodica Iulian, votre condition d'auteur qui s'exprime en deux langues et qui – en plus - pratique plusieurs genres, me semble assez très particulière. Beaucoup d'auteurs dits « francophones », provenant de diverses régions de la planète, pour des raisons qui tiennent à leur histoire personnelle ou bien à l'Histoire, ont choisi le français comme langue d'expression. Parce que, souvent, c'était une langue de la liberté... Parlez-nous, s'il vous plaît, de*

votre rapport au français et du rapport au roumain ; comment fonctionne cette « cohabitation » des deux langues dans l'espace de votre vie et de votre écriture ? A quel moment précis avez-vous fait le passage au français ?

– Je parle le français, je le lis depuis mon adolescence, cela grâce à l'enseignement de l'époque, à l'instar du roumain et du latin, le français était obligatoire au lycée. En choisissant l'exil en France, en 1980, j'ai été bien obligée d'écrire en français. Je ne saurais dire si le français est une langue de la liberté plus qu'une autre. Cela dépend de ceux qui les parlent. Malheureusement, toute langue peut être sujette à des manipulations, à des distorsions du sens, à des « nettoyages » conformes au « politiquement correct », à toutes autres techniques de lavage du cerveau. Toute langue encourt le risque de se muer en langue de bois. Le français ne fait pas exception. Concernant le rapport entre ma langue natale et ma langue d'adoption – je l'ai déjà dit d'ailleurs -, ce fut une expérience très enrichissante que de les garder comme moyens d'expression parallèles. Parallèles, mais qui très souvent se croisent.

– Pourriez-vous évoquer pour les plus jeunes lecteurs (pour les moins de vingt-cinq ans !) les circonstances de votre départ pour la France, à un moment où la dictature de Ceausescu prenait des formes terribles ? Qu'est-ce qui vous a poussée à faire ce geste extrême, sachant que le retour était refusé à ceux qui dénonçaient le régime ?

– Vous dites la dictature de Ceausescu! Moi, je dis la dictature communiste qui a commencé au moment de la présence de l'Armée Rouge en Roumanie, en 1944, et qui a pris définitivement le pouvoir en 1947, justement avec l'aide de cette armée étrangère. Le prédécesseur de Ceausescu, Gheorghe Gheorghiu-Dej, a anéanti tout ce qui, une fois l'Allemagne nazie vaincue, se réclamait de la démocratie. C'est Gheorghiu-Dej qui a instauré la terreur stalinienne, supprimant tous les partis démocratiques, condamnant à l'emprisonnement, voire à l'exécution, leurs dirigeants, mettant en place une police politique répressive, la bien connue « Securitate », etc. En 1965, lors de la mort de Gheorghiu-Dej, le pays était à genoux, Ceausescu n'avait plus autre chose à faire que de maintenir la pression dans un pays où il n'y avait plus de société civile. Je suis partie au moment où l'occasion s'est présentée. Je suis partie parce que je ne supportais plus de me voir petit à petit transformée en l'un ou l'autre des personnages du roman « 1984 » de George Orwell.

– J'aimerais attirer l'attention maintenant sur le premier roman que vous avez publié en France, il y a plus de vingt ans, Le Repentir qui doit être le produit, entre autres, de votre questionnement sur la relation de l'artiste

avec les régimes totalitaires, quels qu'ils soient, sur les mécanismes de ces régimes. Le personnage principal, Matei, peintre et restaurateur d'art en France, est originaire d'un pays de l'Est (on comprend que c'est la Roumanie, même si l'origine du héros n'est pas explicite). Pendant son travail dans l'église du village de R., pas loin de la ville de Troyes, en Champagne, il remémore divers épisodes de sa vie avant l'exil et les horreurs qu'il a dû subir (la surveillance de la police secrète) ou faire (détruire une toile sur ordre d'un apparatchick). Qu'est-ce qui a déclenché la genèse de ce roman, écrit 10 ans après votre installation dans le nouveau pays?

– L'idée du roman *Le Repentir* m'était déjà venue en Roumanie, mais je ne pouvais même pas y consacrer des notes préparatoires, le risque était trop grand. Une fois en France, le projet a pris forme assez vite. Il a été déclenché par ce dont je souffrais le plus, comme tant d'autres, et depuis longtemps, à savoir la suppression de la liberté d'expression. Et pas seulement pour les écrivains ou les artistes, mais pour les citoyens.

– *Le roman Les Hommes de Pavlov, (1995), semble être le fruit de votre expérience personnelle en tant que médecin : l'héroïne - Marina - est jeune médecin de campagne dans la Roumanie les années '60, la fameuse époque de la « collectivisation » où, selon le modèle soviétique, on obligeait les paysans à céder leur terre –héritée de père en fils - aux kolkhozes, propriété de tous et de personne. Pourrait-on interpréter ce roman, historique et politique également, comme un témoignage sur une époque dans l'histoire des pays de l'Est peu connue en Occident ?*

– Oui, sans doute. Pour avoir vu de près la répression des paysans qui refusaient la collectivisation de l'agriculture, je me devais de l'évoquer, de porter témoignage.

– *En 2001, votre roman Fin de chasse, où l'on retrouve la « matière française », est une méditation grave sur la mort, sur la perte des repères dans ce monde de plus en plus aliénant, sur l'échec de la relation père-fils. Le personnage central, Rabastens, est incapable de s'adapter aux changements produits dans la civilisation villageoise par des décideurs qui, ne comprenant rien à ces rythmes de vie, éliminent les symboles les plus pérennes, comme la cloche du village. Pourquoi cette vision sombre du monde contemporain? Pourrait-on parler d'un déclin de l'ancien type de civilisation ?*

– Avec d'autres moyens, plutôt technocratiques, les petits et les moyens agriculteurs de France et d'autres pays de la Communauté Européenne, sont poussés vers la pauvreté, vers la faillite, sinon vers leur disparition. Les villages sont désertés, l'urbanisation à tout-va confisque le

terrain. Les traditions, les coutumes qui autrefois définissaient une identité ayant des racines dans une histoire presque millénaire, se perdent, quand elles ne sont pas mises au pilori par les bien-pensants, adeptes du « progrès » et de la « modernité ». Bien entendu, cette civilisation est à l'agonie, d'autant plus qu'elle est menacée par des forces obscurantistes, criminelles, fanatiques. Nous savons bien, au moins depuis Paul Valéry, que « toute civilisation est mortelle ». Mais après sa mort, toute civilisation laisse un héritage. Les Romains nous ont transmis avec le elur, l'héritage grec et même celui de l'Égypte pharaonique et d'autres cultures méditerranéennes. Ne parlons plus de l'héritage judéo-chrétien. On a tout gardé, comme chacun d'entre nous garde les plus précieux souvenirs de leurs défunts. La Renaissance a revalorisé cet héritage, assurant ainsi une continuité. Cela est vrai au sein d'une même civilisation. La Renaissance a repris également le meilleur du Moyen Âge, qui d'ailleurs, dans certains domaines, ne fut pas aussi sombre comme on l'a prétendu. Je ne vois rien de tel, que ce soit en France ou ailleurs. Au contraire, depuis bien longtemps, l'entreprise de démolition de toutes les valeurs de notre héritage n'a fait que progresser, qu'empirer. Vers quoi allons-nous?

– *Dans votre roman La cinquième dimension, (2012) le lecteur retrouve, la même problématique de l'histoire, une observation lucide de la faille Orient/Occident, Est/Ouest, à travers le personnage de Cynthia, exilée roumaine en France, née de mère française et de père roumain. Est-ce ce que l'Est et l'Ouest de l'Europe sont irréconciliables?*

– Je ne dirais pas. Il est encore temps... En tout cas, je l'espère. Pour cela, il faudrait entre autres, que les gens de l'Ouest réussissent à comprendre et à assimiler enfin l'expérience historique vécue par l'Est de l'Europe. Si on veut vraiment que l'Europe ait un sens...Ce n'est toujours pas le cas aujourd'hui.

– *L'art est un autre thème majeur de votre oeuvre et il suffit de lire vos deux volumes de 2014 – Au-delà de la moitié de ma vie et Cabinet d'amateur – pour comprendre que cela a été votre guide sur tout le parcours de la vie. Dans le premier, vous proposez une relecture de Dante, alors que le second (d'une grande beauté graphique) explore avec la voix et les compétences du critique d'art une centaine de toiles de maître, y découvrant des facettes inattendues. Rodica Iulian, que représente l'art et surtout l'art visuel pour vous?*

– Depuis la conception du roman *La Chronique des sables*, publié en Roumanie avant mon exil, j'ai été fascinée par l'art visuel, c'est devenu une passion. Pour *Le Cabinet d'amateur* j'ai été contrainte à des choix, sinon

j'aurais dû composer plusieurs volumes! En ce qui concerne Dante Alighieri, mon livre est né d'une relecture de ses oeuvres, notamment *La Divine Comédie*. Il y a des chefs-d'oeuvres de la littérature qu'il est recommandable de lire à l'âge adulte, à l'approche de la vieillesse. J'ai lu *La Divine Comédie* quand j'étais toute jeune. Je ne cherchais alors que la beauté de la poésie de Dante. J'ai repris la lecture récemment et j'ai été frappée par l'actualité de certains écrits en prose de Dante et par un grand nombre de tercets de la *Divine Comédie*. Je me suis retrouvée maintes fois dans ces pages comme si elles avaient été écrites aujourd'hui. Peut-être parce que, entre temps, j'ai vécu...

– *J'ai laissé pour la fin de l'entretien une question très appropriée à l'octogénaire dynamique que vous êtes: quels nouveaux projets dans votre chantier? Quels sont les nouveaux titres que les lecteurs de Rodica Iulian peuvent espérer?*

– J'ai, bien sûr, des projets, j'essaie en tout cas de ne pas abandonner, je suis au travail. Mais il est trop tôt pour parler des titres.

–...*que tous les lecteurs de la Revue Roumaine d'Études Francophones attendent patiemment! Merci, Rodica Iulian!*

V. COMPTES RENDUS

**Dolores TOMA, *Panaït Istrati de A à Z*,
Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford,
Wien, Peter Lang, 2014, 235 p, ISBN 978-3-631-65707-2**

Ileana MIHĂILĂ¹

Un ouvrage magnifique et une contribution exceptionnelle à l'exégèse de Panaït Istrati, ce livre de Dolores Toma est censé rendre heureux les *happy few* qui avaient déjà lu l'œuvre de l'écrivain dans son intégralité et de séduire tous ceux qui ne le connaissaient que partiellement, voire pas tellement, et de les convaincre de se consacrer à sa lecture. De préférence dans la récente édition de 2007 (Paris, Éd. Phebus, coll. Libretto, préparée et présentée par Linda Lê, qui rassemble pour la première fois, en trois volumes totalisant près de trois mille pages, « l'œuvre quasi complète » (soit une quinzaine de titres - romans ou contes autobiographiques) du « vagabond roumain » (1884 -1935), « auteur qui fut en son temps le seul rival sérieux de Jack London, salué jusqu'à nous par quelques lecteurs illustres: Romain Rolland, Joseph Kessel, Kazantzakis, Claudio Magris aujourd'hui ».

Le *Panaït Istrati de A à Z* est organisé, comme son titre nous laisse prévoir, sous forme de « dictionnaire », car, nous assure Dolores Toma dans son *Avant-Propos*, cette forme particulière d'interroger la spécificité d'une œuvre peut se révéler « la plus respectueuse de la différence de l'Autre, de l'écrivain », en permettant à l'exégète de devenir « un lexicographe amoureux » qui « peut accepter des entrées sans liaison entre elles dans son approche, mais significatives pour l'auteur étudié [...], faire ses choix parmi les noyaux de signification d'un auteur ». Et puis, Panaït Istrati lui-même avait, nous révèle-t-elle, « le mythe du dictionnaire », à commencer par le *Dictionarul Universal al Limbei Române* de ce grand Lazăr Șăineanu, né Schein en 1859 et devenu en 1901 Lazare Sainéan, et en continuant par d'autres dictionnaires, *Le Grand Larousse* en tête. Pour Istrati, selon Dolores Toma, le dictionnaire représentait la « somme des connaissances variées, [...] livre instructif mais ludique à la fois, permettant de satisfaire des curiosités diverses et de passer à son gré

¹ Université de Bucarest.

d'un objet d'intérêt à un autre, [...] outil d'apprentissage et d'approfondissement des sens de sa pensée et de celle des autres ». Pour Dolores Toma, « son » dictionnaire Panaït Istrati s'apparente de très près à cette vision du dictionnaire, moyen de déconstruire et de reconstruire à sa manière un univers de mots en un autre univers de mots, l'écriture de l'Autre devenant ainsi la voie magique vers sa propre identité. Elle s'y arrête avec les outils de recherche ciselés pendant toute sa vie dédiée à la littérature française du Grand Siècle, soit-elle baroque ou classique : la langue parfaite tout d'abord, la grande leçon du discours critique français ensuite. Parfois quelques échos de cette *forma mentis* première apparaissent dans son discours : des yeux qui « ne se rencontrèrent pas », allusion au titre d'un bel ouvrage de Jean Rousset, l'incontournable des études sur le baroque, la découverte chez Istrati de la litote si chère aux auteurs classiques français, ou l'invocation fort à propos du soleil noir de la *Mélancolie* de Dürer, en parlant sur la *souffrance* de la *lipovanca* ; ou l'*anamorphose*, la déformation réversible d'une image, cet « art de la perspective secrète » selon le même Albert Dürer, mais utilisée cette fois-ci par Dolores Toma non pas pour construire une image picturale réalisée en trompe-l'œil, mais pour définir l'image mentale de « la beauté et [du] désastre, sans prépondérance et sans préférence », essentielle dans sa dualité consubstantielle dans le destin des personnages d'Istrati. Ou l'*amitié* de Montaigne et La Boétie, cité dès la première page de cet étrange dictionnaire, peut-être pour nous inviter à considérer ses propres articles comme des *essais*... Des *Essais* du XXI^{ème} siècle, mais construits avec la même passion pour la beauté et la sagesse, érudits et profondément sincères, en révélant en même temps la culture transformée en chair vivante de la propre pensée et le courage de dire « parce que c'était moi ».

Mais quels sont les entrées ? La première section, *Thèmes*, nous présentent quels sens prennent et comment sont exprimées dans l'œuvre de Panaït Istrati *Amitié, Boue, Cafard, Chardons, Conteur, Dieu, Eaux, Étranger, Haute, Haïdouc, Musique, Orient, Rêve Souffrance, Taupe, Vagabond* et *Vie*. Dans la deuxième, les *Personnages* nous apportent les portraits, reconstruits à partir de toutes leurs occurrences dans la création romanesque mais aussi dans la correspondance, la biographie ou même aux yeux de la critique istratienne (française et roumaine), d'*Adrien Zograffi, Codine, Cosma, Floritchica, Kyra* (la mère), *Kir Nicolas, Mikhaïl, Oncle Anghel, Oncle Dimi, Sotir, Stavro, Tsatsa Minnka*. Leur nombre est assez réduit pour nous prouver qu'il soit le résultat d'un choix extrêmement personnel (et assumé comme tel) de l'auteur de ce livre ; mais tellement grand qu'il nous interdit d'essayer de les présenter toutes

dans une simple *note de lecture*.

La re-construction des profils des personnages se réalise d'abord en portaits fragmentés, dispersés comme illustrations des thèmes variés. Ils se recomposent dans les entrées qui leur sont dédiés dans la seconde partie, sans jamais répéter ce qui a été déjà dit, mais en approfondissant autrement les idées essentielles qui sillonnent l'œuvre d'Istrati et qui, comme nous suggère Dolores Toma, le définissent : une certaine vision très personnelles sur la passion, la souffrance, la bonté des humains. Les héros et les idées de Panait Istrati sont analysés aussi bien dans leur contexte roumain qu'en connexion avec sa patrie d'adoption, la littérature française, tout en soulignant les meilleures contributions de ses exégètes. Ainsi, la description d'un certain moment très particulier des souvenirs terribles de Stavro est très justement qualifié de « sadienne ». Ou, dans l'essai dédié au *Chardons* de Baragan, liés à jamais du nom de l'écrivain comme métaphore essentielle de la liberté sauvage, l'auteur établit une belle liaison entre « l'âme haïdouque » et le culte de l'âme forte des pièces de Corneille. Dans le chapitre dédié au *Conteur*, Dolores Toma analyse avec finesse le rejet d'Istrati devant l'étiquette ô combien comode de « conteur oriental », en scandalisant ses amis français, Romani Rolland en tête, avec sa « dénonciation du communisme » dans *Vers l'autre flamme*. Mais elle y présente aussi la position de l'*auditeur frauduleux d'histoires*, celui qui ne sait pas être touché par la grâce de la « com-passion »/compassion, essentielle pour Istrati. Le chapitre dédié à la divinité est une belle occasion de mettre en évidence chez l'écrivain un très ancien et très profond manichéisme populaire roumain, pour qui la création n'est que le fruit bâtard des œuvres commune de Dieu et du Satan, « le *nefârtat*, le non-frère », explication péremptoire de la nature humaine en général et des héros istratiens en particuliers. L'*Étranger* est défini dans le contexte du cosmopolitisme foncier des villes portuaires danubiennes, intersections fécondes de l'Orient et de l'Occident, dont l'habitude fera d'Istrati un voyageur-vagabond dépourvu des terreurs de l'exilé. La communion profonde que Dolores Toma identifie entre la *faute* et la *vie* l'amène à démontrer par maints exemples et à conclure que, chez Istrati, « il n'y a pas de fautifs, il y a des gens qui ont vécu », idée à laquelle elle donera tous le long de ce livre la valeur d'un noyau d'ur de la pensée de l'auteur, pour qui la souffrance et la joie sont « deux choses également absurdes ». Surtout pour lui, qui savait utiliser son « orientalité » afin de « couper court aux reproches qu'on lui faisait sur ses manières, ou bien lorsqu'en son nom il relativisait celles de ses amis occidentaux ». Et l'analyse du passage de toute la société roumaine dans sa modernisation de cette forme

bien particulière d'*orientalité* vers une *occidentalité* elle aussi bien particulière est finement analysée dans le destin de *Domnita de Snagov*, alias *Floritchica*, alias *Floarea Codrilor*, capitaine des *haïdoucs* (son dernier avatar !), celle qui « soude en elle „l'Orient affectueux à l'Occident exquis” ».

Avec le premier des trois derniers personnages présentés (Oncle Dimi, Sotir, Stavro, Tsatsa Minnka), Dolores Toma introduit un nouveau principe fondateur de l'humanité istratienne : « *soyem bons* », version française savoureuse et émouvante d'une sorte de turco-roumain aujourd'hui disparu, tout comme le monde de Panaït Istrati et de ses contes qui ont bercé nos rêves enfantins et notre propre soif d'aventure. Mais sa leçon, sa leçon d'humanité, vers laquelle nous conduit Dolores Toma et pour laquelle elle préserve la tombée du rideau de ce beau livre à *Tsatsa Minnka* ? C'est cette leçon à qui elle réserve la question directe qu'elle nous adresse et qui clôt la présentation du Sotir, « l'innocent coupable et le voyou honnête », qu'Adrien/Panaït a su écouter en éprouvant pour lui « de l'„affection” et de l'„amitié” » : « Et nous ? ». Car *Tsatsa Minnka*, qui avait un peu déçu les lecteurs occidentaux, à qui le roman semblait « trop angélique, trop „chrétien” » n'était pas moins pour son auteur « une des meilleures choses que j'ai faites », l'éloge du *Désir*. Source du bien ou source du mal, il reste tout aussi fondamental pour l'homme que les *chardons* piquants, car « en l'empêchant de s'assoupir, de croupir dans le bien-être, en donnant l'ardeur, le rêve ou le courage [...] il anime l'homme », qui arrive ainsi à comprendre « „que la possession n'est pas dans le rassasiement : qu'elle un peu dans la vibrante satisfaction pour laquelle on a durement bataillé, mais qu'elle est toute, toute dans le plein désir, ce grand appel de la vie” ».

La seule question inassouvie qui reste après ce point final d'un tel livre est de savoir quand il sera accessible aux lecteurs roumains de Panaït Istrati. Car ce n'est pas seulement un livre « bon pour l'Occident ». Depuis qu'il existe, *il nous manque*.

**Elena PETREA, *Victor Hugo în cultura română*
(*Victor Hugo dans la culture roumaine*)
2009, Editions Universitaires "Alexandru Ioan Cuza", Iași,
ISBN 978-973-703-509-7, 355 pages**

Petronela MUNTEANU¹

Victor Hugo în cultura română, paru aux Presses Universitaires „Alexandru Ioan Cuza” de Iași, en 2009, présente, en 355 pages, réunies en 4 chapitres, les recherches approfondies de l’auteure Elena Petrea sur la réception de l’œuvre hugolienne en Roumanie.

D’un point de vue global, le titre reflète la question centrale de cette recherche et les orientations essentielles du sujet ; à l’origine une thèse de doctorat, *Reflexele operei lui Victor Hugo în spațiul lingvistic și literar românesc*, le présent livre est consacré à l’analyse du « phénomène Victor Hugo », de la problématique d’écriture et de la vision du monde hugolienne qui s’enracinent dans la culture et dans la civilisation française. L’œuvre hugolienne a des résonances étonnamment actuelles, en réussissant à s’internationaliser en imposant un style, des valeurs, une histoire, qui dépassent largement le cadre hexagonal. Victor Hugo est un des premiers ambassadeurs qui ont réussi à affirmer l’identité française à travers ses œuvres, de les intégrer dans un patrimoine culturel universel, de les faire résonner à l’échelle du monde.

Quant aux sources exploitées en vue de l’élaboration du présent ouvrage, l’auteure fait l’inventaire de tous les documents utilisés dans la bibliographie qui clôt l’ouvrage : de la théorie littéraire, l’œuvre de Victor Hugo en original et en traduction (en roumain), un grand nombre d’ouvrages et d’articles appartenant au domaine de la traductologie.

Le premier chapitre « Repères théorique, stratégies de recherches » situe le cadre théorique, donne des précisions terminologiques, articulées autour des principales directions, des positions théoriques sur la réception, sur la critique littéraire et sur la traduction.

Après ce survol éminemment théorique, le deuxième chapitre de

¹ Université « Ștefan cel Mare » Suceava

l'ouvrage touche à la question de « L'œuvre de Victor Hugo dans la conscience des critiques et des écrivains roumains » ; le chapitre est structuré en 4 volets et aborde dans une perspective diachronique le contexte littéraire français et roumain, les contacts culturels, littéraires dans les deux espaces (roumain - français), la disponibilité et l'intérêt de la culture littéraire roumaine, l'apparition des traductions et des adaptations de l'œuvre de Victor Hugo en Roumanie. Les informations offertes à cet égard, au fil du temps, par les revues littéraires, les études critiques et les cours universitaires ont constitué des instruments de travail indispensables.

L'attention d'Elena Petrea s'oriente vers les « Dimensions hugoliennes dans l'espace littéraire roumain ». A cet effet, dans ce troisième chapitre, elle analyse successivement les points suivants : « Hugo le théoricien », « Hugo le dramaturge », « Hugo le poète », « Deux transpositions et un intertexte ».

Le dernier chapitre, structuré en 7 volets, se consacre au sujet des « Traductions de l'œuvre de Victor Hugo en roumain : la langue des traductions ». Les aspects ²visent les attitudes manifestées dans la première moitié du XIX siècle vis-à-vis du statut et du rôle du traducteur, les traductions de la littérature française dans la première moitié du XIX siècle et les traductions de l'œuvre de Victor Hugo en roumain.

Ensuite, l'auteure se propose de mettre en exergue le rôle incontestable de « Constantin Negruzzi, traducteur de l'œuvre de Victor Hugo ». L'activité de traducteur de cet écrivain roumain a contribué à faire connaître l'œuvre hugolienne en Roumanie et *a fortiori* au développement de la littérature roumaine.

La figure hugolienne est entrée vite dans la conscience littéraire roumaine et Negruzzi est le pionnier qui ouvre la série des traductions. Il est évident que parmi les raisons qui ont poussé Negruzzi « personnalité emblème de son temps »³ à traduire il y a le désir d'ouvrir les horizons culturels à ses contemporains, de leur faciliter l'approche des productions de l'école romantique française et de moderniser la langue roumaine, en essayant de renouveler le paysage littéraire roumain. A cette époque-là, les traductions répondaient à l'enjeu idéologique de développer une conscience politique des

² PETREA, Elena, *Victor Hugo în cultura română (Victor Hugo dans la culture roumaine)*, 2009, Editions Universitaires "Alexandru Ioan Cuza", Iasi, p.15.

³ PETREA, Elena, *Victor Hugo în cultura română (Victor Hugo dans la culture roumaine)*, 2009, Editions Universitaires "Alexandru Ioan Cuza", Iasi, p.164.

traductions afin d'élever la spiritualité des lecteurs roumains, la formation du goût du public, de promouvoir des canons esthétiques authentiques réalisés par le contact avec les grands œuvres.

Ce dernier chapitre a été complété par des investigations importantes visant « La poésie de Victor Hugo en roumain », « Le théâtre de Victor Hugo en roumain », « Les romans de Victor Hugo en roumain », « Les versions roumaines des *Misérables*, les facteurs extratextuels et intra textuels » et « Les traductions pour les enfants ».

Selon les aveux de l'auteure Elena Petrea, l'ouvrage représente une démarche pluri et inter disciplinaire qui reste centrée sur une analyse tridimensionnelle, à savoir : lecture critique, valorisation artistique et traduction littéraire. Les résultats se sont avérés enrichissants, tout en ouvrant de nouvelles pistes à exploiter, des interrogations, des élargissements.

C'est un ouvrage de référence, permettant l'approfondissement de la réception d'une valeur culturelle française ayant un rôle incontestable dans la formation de la littérature et *in extenso*, de la culture roumaine. A part son érudition, sa qualité éditoriale et photographique, le livre *Victor Hugo dans la culture roumaine* est un ouvrage dense, riche, un bon guide pour tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre hugolienne, à la traduction, pour les traducteurs universitaires ou professionnels, théoriciens, didacticiens, comparatistes, historiens de la culture.

**Dan DOBRE, *L'Amour chez Stendhal et Madame de La Fayette.*
Essai psychanalytique,
Editura Universității din București, 2013, 203 p.,
ISBN 978-606-16-0321-3**

Liliana ANGHEL¹

L'ouvrage de M. Dan Dobre, Professeur habilité de l'Université de Bucarest, ayant comme titre *L'Amour chez Stendhal et Madame de La Fayette. Essai psychanalytique*, est paru en 2013 aux éditions de l'Université de Bucarest.

Le livre est, comme le sous-titre le précise, un essai psychanalytique, qui ramène à l'attention du public universitaire et des spécialistes de la critique littéraire, de la sémiotique et de l'analyse du discours, deux écrivains français célèbres, Stendhal et Mme de La Fayette.

L'auteur y construit une grille de lecture profondément originale, qu'il applique ensuite à la vie et à l'œuvre des deux écrivains, ayant comme point de départ les théories freudiennes, aboutissant à la psychanalyse et à des développements ultérieurs, non seulement en psychiatrie, mais aussi dans le domaine de la psychocritique et de la sémiotique.

Les deux premiers chapitres établissent les fondements théoriques de l'ouvrage, mettant à la base de la future grille de lecture des concepts-clé, liés à la sexualité : la pulsion, l'instinct, la double conscience (comprenant un état lucide, conscient, et un état inconscient), le domaine du rêve, le complexe œdipien, le refoulement du désir, l'investissement narcissique, la sublimation et la libération des pulsions par la catharsis etc.

Après cet aperçu théorique, la mise en application des concepts sera faite dans les chapitres suivants, sur un corpus littéraire très large, comprenant plusieurs romans de Stendhal et le roman *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette.

La problématique soumise à l'analyse sera la libido, dans le sens que lui donnait Sigmund Freud (c'est-à-dire l'énergie psychique sous-tendant les

¹ Université de Bucarest

pulsions de vie et surtout les pulsions sexuelles).

M. Dan Dobre avance la thèse de l'inceste instinctuel et inconscient, réalisé uniquement au niveau fantasmatique, d'abord dans le contexte familial, réel, de l'enfant Henri Beyle, ensuite dans le monde fictionnel, littéraire, par le transfert des pulsions libidinales à un substitut de l'objet primordial (la mère) à jamais perdu.

Le chapitre III^{ème} analyse le complexe œdipien dans le cas d'Henri Beyle, l'homme réel, et dans les romans stendhaliens. C'est là que l'ouvrage de M. Dan Dobre devient vraiment incitant, car il nous dévoile sa vision originale sur un des auteurs les plus célèbres du XIX^{ème} siècle, reconnu comme l'un des fondateurs du roman réaliste. Il faut dire que parler de Stendhal comme d'un névrosé obsessionnel et de Mme de La Fayette comme d'une femme accablée par une complexion malade peut paraître une provocation pour un lecteur non avisé, ignorant absolument les théories freudiennes et les études psychanalytiques ultérieures.

Avec une parfaite maîtrise et une rigueur scientifique, M. Dan Dobre lance ce défi aux *idées reçues*, servies par la critique littéraire traditionnelle, et il soutient courageusement son point de vue, en appliquant sa démonstration d'abord à l'ouvrage autobiographique de Stendhal, *Vie de Henri Brulard*, ensuite aux personnages de ses romans (Julien Sorel, Fabrice del Dongo, Octave, Lucien Lewen, Lamiel). L'auteur affirme que l'enfant Henri Beyle avait une passion incestueuse pour sa mère, qu'il allait perdre à l'âge de six ans. Ce trauma psychique allait avoir des conséquences durables au niveau de son caractère, de sa conscience morale et de son futur comportement amoureux.

Selon l'opinion de Freud, adoptée aussi par M. Dan Dobre, à la suite de l'anéantissement d'un triangle œdipien, l'intérêt sexuel d'un individu peut se transmuter en intérêt scientifique ou esthétique. Le roman, la poésie, la littérature, ne sont que l'expression de la sublimation, processus qui mène à la transformation de la vie fantasmatique infantile ou adolescente en intérêts culturels. Cette sublimation, comme processus psychique, peut être liée soit à un refoulement, soit à une inhibition.

L'auteur surprend avec une grande finesse – bien qu'aux yeux de certains lecteurs, son opinion soit discutable – la manière dont Stendhal et Mme de La Fayette subissent des dérèglements psychiques profonds à cause de la destruction prématurée du triangle œdipien ; ces dérèglements entraîneront chez Stendhal le sentiment de la perte irrécupérable, de la culpabilité, l'investissement narcissique, la chasse au bonheur et dans le cas de Mme de La Fayette, la création de mécanismes de défense, de la

conscience morale, de la censure, la maîtrise des affects et l'auto interdiction de l'amour comme source de malheur. M. Dan Dobre soutient l'idée que ce déséquilibre moral ne sera que partiellement résolu par le transfert des pulsions sexuelles sur des substituts fictionnels, car ceux-ci, personnages issus de la fantaisie de leurs créateurs, seront eux-mêmes soumis à une série d'épreuves, le plus souvent frustrantes ou néfastes.

La réalisation inconsciente, au niveau fantasmatique, de l'inceste semble être la raison pour laquelle les deux écrivains, de même que leurs personnages de fiction, s'acheminent vers l'épisode final du châtement, auto-infligé, ou infligé par la société : l'isolement, l'emprisonnement et même la mort.

Le chapitre VI, *Avatars du complexe œdipien transférentiel* est une analyse biographique – fictionnelle de Stendhal, réalisée toujours selon la grille de lecture dressée par M. Dan Dobre ; c'est comme si l'auteur – qui n'était pas sûr de nous avoir convaincus du bien-fondé de sa démonstration au chapitre précédent – voulait nous donner encore d'autres preuves, irrécusables, de la « psychose passionnelle obsessionnelle » dont était atteint Stendhal. Les actualisations textuelles, très nombreuses, viennent à l'appui de l'analyse accomplie dans ce chapitre.

Le chapitre V, intitulé *Interprétations globales*, nous donne accès à une série d'interprétations psychanalytiques en raccourci des grands romans stendhaliens et du roman du Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*. On observe tout le long de ce chapitre, l'effort de « cristallisation » de M. Dan. Dobre, non pas dans le sens donné à ce terme par Stendhal, mais dans le sens d'une mise au point décisive, des concepts psychanalytiques précédemment énoncés et rendus opérationnels.

Ce chapitre révèle au lecteur une parfaite adéquation du discours critique de M. Dan Dobre aux fondements théoriques de son ouvrage, de même qu'une compréhension en profondeur du corpus de textes fictionnels analysés.

Pourtant, comme tout chercheur de bonne-foi, l'auteur accorde au lecteur le droit de réfléchir lui-même sur les analyses présentées. Devant le problème de l'amour, deux solutions semblent se dessiner : la chasse permanente au bonheur, l'action, la lutte pour la vie ; ou bien le combat héroïque contre le besoin d'amour, par la maîtrise de fantasmes dévorateurs. Le choix revient toujours au lecteur.

**Sonia BERBINSKI, Le français à travers la chanson –
Le FLE en douceur,
Editura Universității din București, 2013, 343 pages**

Laura CÎȚU¹

Paru en 2013 aux Editions de l'Université de Bucarest, l'ouvrage *Le français à travers la chanson* valorise les résultats du travail d'équipe mené dans le cadre du projet européen FRESCO, initié par la *Fédération Nationale des Enseignants – Centre d'initiative européenne (FENICE)*, siégeant à Naples, en Italie.

L'objectif majeur de ce projet, qui se propose de transposer aussi fidèlement que possible les recommandations du *Cadre Européen Commun de Référence*, est celui d'offrir une méthodologie alternative efficiente qui serve à l'enseignement-apprentissage d'une langue étrangère vu comme processus développé tout au long de la vie, et s'adressant à un public cible diversifié. Le projet vise à encourager l'esprit d'innovation au niveau des enseignants, à améliorer l'interaction des protagonistes impliqués dans le processus didactique et à déterminer ceux-ci à mieux intégrer les communautés sociales, professionnelles et scientifiques à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace européen.

L'ouvrage de Mme Sonia Berbinski représente une valorisation de ces principes, objectifs et résultats du projet, appliqués au domaine particulier de la didactique du français langue étrangère et langue seconde, aboutissant à une remarquable méthode d'apprentissage du français. L'intérêt majeur et l'utilité particulière de cette méthode résident dans sa capacité de combiner de façon systématique la réflexion théorique et scientifique avec les activités pratiques proposées dans le cadre des unités didactiques, en une démarche unitaire et cohérente qui se justifie constamment tout au long du livre.

La première partie de l'ouvrage propose une méthodologie de la didactique du français à travers la chanson, alors que la deuxième contient un nombre de 23 unités didactiques transposant cette méthodologie. Les unités

¹ Université de Pitești

suivent un schéma structuré selon le modèle des niveaux d'analyse du discours. L'auteure nous propose ainsi cinq niveaux, à partir du macro-contexte – la composante civilisationnelle et culturelle, en passant par la composante linguistique avec ses niveaux spécifiques, et finissant par la composante communicationnelle (pp.34-35). C'est une conception intégrative, équilibrée et moderne sur le langage et les objectifs de l'apprentissage d'une langue. Une des particularités de cette méthode est donnée par le fait que ces unités didactiques ont été testées, selon l'auteure, dans diverses écoles du Suède et de la Pologne, mais aussi du Canada. Sans qu'il soit donné des précisions sur ces expériences didactiques, une évaluation positive reste implicite de par la parution même de l'ouvrage, et on est en droit de saluer une méthode de français qui *suit* l'expérimentation, se distinguant ainsi d'une bonne partie des autres, lesquelles parcourent plutôt le chemin inverse : la méthode est d'abord publiée, et ce n'est qu'après un certain délai depuis sa mise en pratique que l'on peut vraiment en mesurer les qualités et les défaillances. D'autre part, on pourrait affirmer que c'est une méthode de français qui se particularise aussi bien par ses sources - l'expérimentation en contexte multilingue, dans le cadre d'un projet européen -, que par sa finalité – un public cible suffisamment large, mais bien délimité. Celui-ci n'est pas restreint aux seuls enseignants et apprenants roumains, mais ne court pas non plus le risque de la dissolution par « l'universalisme » ; il n'échoue pas dans le cliché que renferme un type d'affirmation trop souvent présent en début des méthodes de français : « ... un livre s'adressant à toute personne désireuse d'apprendre le français ». Au contraire, l'auteure circonscrit avec beaucoup de rigueur les catégories de public auxquelles le livre est adressé : « Les documents produits peuvent être utilisés en classe par les enseignants des langues : italien, roumain, russe, français, espagnol et portugais comme langue seconde, par des apprenants qui souhaitent un supplément de pratique à la maison, ainsi que par des personnes qui veulent étudier d'une manière autodidacte l'une de ces langues. » (p. 12). Ce n'est certainement pas par hasard que l'auteure choisit de soumettre d'abord son produit à l'expérimentation et de le publier après, et non l'inverse, dans une démarche propre de mise en œuvre de deux des « huit commandements du didacticien » d'Eddy Roulet.² Nous pensons que la solide

² Cité par J.P. Cuq et I. Gruca dans le *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde* (Presses Universitaires de Grenoble, 2005) : 5. « Il faut imaginer, formuler et articuler explicitement des hypothèses » ; 6. « Ces hypothèses doivent être validées expérimentalement » (p. 45).

formation de linguiste de Mme Sonia Berbinski, doublée de sa longue expérience d'enseignante du secondaire et de l'universitaire y sont pour beaucoup. Son ouvrage est systématiquement sous-tendu par une excellente harmonisation de trois éléments : i. les fondements théoriques qui puisent dans les sciences de la linguistique générale, de la psycholinguistique, de la neurolinguistique, de la didactique et des sciences de l'éducation ; ii. l'expérience dans la didactique du français ; iii. l'intuition propre, à travers laquelle cette méthode pourrait être considérée comme inscrite dans la lignée de la didactique cognitive.³

Préoccupée par le souci d'un enseignement centré sur l'apprenant, tel que le recommande les politiques linguistiques actuelles, l'auteure aboutit le long de cet ouvrage à atteindre des objectifs spécifiques s'inscrivant dans cette problématique : l'augmentation et le maintien du degré de motivation et de participation des apprenants à l'acte didactique, la consolidation du partenariat enseignant-apprenant, avec autonomisation des deux en même temps, l'acquisition des compétences communicationnelles et culturelles visées.

Les études menées dans le cadre des nouvelles sciences contribuant au développement de la didactique autorisent l'auteure d'affirmer que les trois moteurs qui font bouger l'apprentissage d'une langue étrangère sont le *plaisir*, le *besoin* et le *devoir*. À partir de là et de sa conviction que le premier est sans doute le plus fort, créant « la motivation endogène ou auto-motivation » (p. 20), l'auteure extrait un type d'activité didactique exploité plus ou moins accidentellement dans les méthodes de langue et en fait le fil rouge de son ouvrage : il s'agit de la *chanson*. L'efficacité de cette méthode active, participative repose, entre autres, selon l'auteure, sur l'exploitation de l'interaction productive entre le conscient et l'inconscient, ce qui permet d'entraîner les apprenants dans le processus didactique même dans les conditions d'une hétérogénéité du niveau de langue du groupe. Or, il est généralement admis que palier ce besoin représente l'un des plus gros défis auxquels est confronté l'enseignant d'une langue étrangère. La solution proposée par ce livre devient par conséquent d'autant plus méritoire. En plus, la chanson facilite la relation enseignant-apprenant, car elle est apte à lever les obstacles.

Le plaisir suscité par la chanson, précise l'auteure, permet d'exercer

³ Une intuition fortement soutenue, dirions-nous, par une sensibilité délicate et le goût artistique, prouvés notamment dans la sélection des chansons.

la *répétition* – méthode didactique incontournable dans tout apprentissage réussi, mais en même temps fastidieuse, fort susceptible de conduire à la perte de motivation. Or, la répétition pratiquée systématiquement à travers la chanson se porte garante de la sédimentation des éléments de la langue, à partir de sa forme – les phonèmes et les éléments suprasegmentaux-, aux mécanismes langagiers agissant au niveau du lexique, des structures morphosyntaxiques, en passant par les faits discursifs jusqu'aux acquis de nature culturelle et encyclopédique. Sonia Berbinski élève ainsi la chanson au niveau de *ressource stratégique* d'apprentissage de la langue, soit comme langue étrangère, soit comme langue seconde. La chanson conduit ainsi à une construction réelle des habiletés qui définissent la compétence linguistique au sens où elle est entendue à l'heure actuelle. Une dimension de la plus-value particulière de cette méthode est constituée par son efficacité, supérieure à d'autres méthodes du marché, en ce qui concerne le volet « compréhension orale » de la compétence linguistique, peut-être le plus difficile et tardif à acquérir en milieu exolingue.

Constamment soucieuse du respect de la méthodologie, l'auteure offre des instructions d'emploi de sa méthode qui s'avèrent utiles sans être aucunement prescriptives. Ainsi, le pré-requis des apprenants bénéficiaires est établi au niveau de compétence A1 conformément au CECR, et il est précisé que cette méthode vise l'acquisition d'un niveau situé entre A2 et B2 selon le même référentiel. L'auteure prévient sur la nécessité de distinguer, lors de la sélection des chansons proposées, entre apprenants natifs et étrangers. Elle souligne que l'exploitation des chansons auprès du public natif devrait plutôt privilégier, par exemple, l'interprétation des textes dans la perspective de la sémantique et/ou de la sociolinguistique, alors que pour un public étranger, il est plus justifié de focaliser sur des aspects liés à la phonétique et la prosodie. Mais il y a aussi des faits linguistiques dont l'analyse est utile aux deux catégories de public tels que les valeurs sémantiques des verbes contextualisés dans le corpus, ou bien les particularités de syntaxe, tel l'agencement de subordonnées, etc.⁴ Ce genre d'instructions utiles sur la didactique de la langue est complété par des conseils d'ordre pédagogique, comme le prouve les sous-chapitres intitulés « Quelle chanson pour quel contenu ? », « À quel moment de la classe de FLE ? », ou « Étapes et

⁴ A noter à ce titre le respect d'un principe essentiel aussi bien de l'analyse linguistique actuelle, que de la didactique : l'exploitation de textes authentiques. Le texte de la chanson l'est bel et bien.

activités », ce dernier contenant des instructions associés à l'enseignement moderne *par tâches* (pp. 27-28).

Les chansons que l'auteure propose ainsi pour l'exploitation dans le cadre de sa méthode sont sélectionnées avec beaucoup d'attention, car elle est consciente que toute chanson ne peut pas servir aux objectifs d'enseignement. Ayant elle-même opéré un choix des textes ajusté aux objectifs de l'ouvrage, l'auteure fournit, à l'intérieur du livre, une série de critères de sélection dans son propre corpus, destinés à servir au potentiel enseignant utilisateur de sa méthode (v. pp. 22-23). Ailleurs, l'auteure anticipe les « pièges » potentiels que peut tendre un enseignement par la chanson et propose des solutions (v. p.31 – « ...une stratégie en dix étapes... »).

Une méthode de français flexible et son guide d'emploi représentent certainement un instrument apprécié autant par l'enseignant que par l'apprenant. C'est d'ailleurs par le même souci de rendre cet instrument aussi opérationnel que possible que l'auteure fournit un *corrigé* des activités proposées le long des unités didactiques ainsi qu'un CD attaché au livre imprimé, contenant des versions *karaoké* propres des chansons exploitées. C'est aussi et surtout un bel instrument mis au service de la francophonie.

Mgr Emilian LOVIȘTEANUL, Évêque auxiliaire de l'Archevêché de Râmnic, *Théologie et histoire ecclésiastique des saints Sacrements vers la sanctification de l'homme* (en roumain), Éditions Mitropolia Olteniei, Craiova, 2014, 384 p.

Felicia DUMAS¹

Dans le paysage roumain des publications religieuses scientifiques, de théologie orthodoxe, un livre paru récemment aux éditions Mitropolia Olteniei de Craiova se distingue nettement des autres et a attiré tout particulièrement notre attention par la témérité et l'originalité de sa démarche, de contenir plusieurs séquences rédigées en langue française. Il s'agit du dernier livre signé par l'évêque auxiliaire de l'Archevêché de Râmnic, Mgr Emilian (Nica) Lovișteanul, intitulé *Théologie et histoire ecclésiastique des saints Sacrements vers la sanctification de l'homme*, qui compte pas moins de 384 pages, dont une bonne centaine rédigée en français. C'est pour mettre en évidence le côté inédit et courageux de cette démarche que nous avons décidé de parler de ce livre dans les pages de notre revue francophone, dans un numéro consacré justement à la francophonie de cette région de l'Europe que nous habitons. En même temps, nous essaierons de voir les motivations de cette initiative de l'auteur, ainsi que l'impact que cette démarche d'affichage francophone évident pourrait avoir sur les lecteurs « envisagés » du livre.

Le livre *Théologie et histoire ecclésiastique des saints Sacrements vers la sanctification de l'homme* est structuré en quatre grands chapitres, dont seul le premier (et le plus étendu, représentant à peu près la moitié du livre) contient des sous-chapitres rédigés en langue française, insérés dans la structure d'ensemble d'une manière bien particulière. En fait, il s'agit d'une initiative de construction bilingue de ce chapitre, le plus spécialisé, le véritable « noyau dur » du point de vue de la problématique théologique abordée (celle des Saints Sacrements de l'Église, comprise de manière implicite comme orthodoxe), puisque ses six divisions séquentielles (rédigées en roumain) sont accompagnées de versions en langue française. C'est justement cette

¹ Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iasi.

construction délibérée, par textes-doublets, qui nous fait affirmer qu'il s'agit d'une démarche d'affichage francophone, de type bilingue. Et le bilinguisme est présent tant du côté de l'initiative de l'auteur (déjà déclaré francophone et présent dans les pages de cette revue²) que du côté du public des lecteurs, représenté comme bilingue (au moins, sinon plurilingue) avec le français, c'est-à-dire, francophone.

De quel type de bilinguisme s'agirait-il? Devrait-on parler de bilinguisme ou plutôt de bilittératie ?³ Des deux, parce que les deux aspects vont de pair dans les situations idéales et surtout dans les cas de bilinguisme construit de façon délibérée. Si l'on pense aux différentes typologies du bilinguisme proposées dans les travaux de sociolinguistique, il s'agit plutôt d'un bilinguisme d'élite⁴, construit de façon volontaire, notamment en milieu scolaire et fondé également (voire surtout) sur l'écriture⁵. Le public visé par cette initiative bilingue francophone de publication est donc représenté comme bilingue franco-roumain, intéressé par les contenus théologiques des séquences structurelles de ce premier chapitre (les Saints Sacrements de l'Église orthodoxe, présentés par couples associatifs et efficaces rituellement, spirituellement et symboliquement : le Baptême et le Mariage, l'Eucharistie et la Confession, l'Ordination épiscopale, sacerdotale et diaconale, le Sacrement de l'Huile, ainsi que les notions de la liberté et de l'amour, conditions absolument nécessaires pour la fructification de la grâce de tous les Sacrements administrés aux fidèles), mais aussi bilingue avec le français et une autre langue maternelle, étrangère, autrement dit, un public francophone dans la plus belle acception de ce mot (si aimée jadis dans l'espace roumain, pendant des siècles entiers). Ce dernier public de lecteurs est représenté à la fois comme appartenant à d'autres confessions chrétiennes, et susceptible d'être intéressé par les contenus théologiques du chapitre, jugés à leur tour « ouverts » vers l'universalité, et en premier lieu vers l'universalité de l'Église chrétienne (en général), dont les différentes confessions actuelles connaissent à peu près les mêmes sacrements, caractérisés tout de même par des particularités bien individualisées, tant du point de vue de leur administration rituelle que de celui

² Dans le numéro 4/2012, consacré au Religieux.

³ Felicia Dumas, *Plurilinguisme et éducation en français Réflexions théoriques et analyses de cas*, Iași, Junimea, 2010.

⁴ *Ibidem*, p. 46.

⁵ A. Tabouret-Keller, « Le caractère inégalitaire des bilinguismes et des plurilinguismes », dans *Education et sociétés plurilingues*, no 8, 1-6, 2000.

de l'argumentation dogmatique de cette administration.

Par leur traitement distinct, les trois autres chapitres du livre qui ne sont pas accompagnés de versions françaises ont dû certainement être représentés comme porteurs d'un intérêt international moindre, étant consacrés à des sujets plus spécifiquement roumains : le chapitre II est dédié à quelques saints du patrimoine ecclésiastique national, tels le saint voïvode Étienne le Grand, le saint hiérarque Callinique de Tchernica ou les saints martyrs Brâncoveanu, le chapitre III est consacré notamment à l'importance culturelle et spirituelle de la publication des livres liturgiques et de la Bible en langue roumaine ; quant au dernier chapitre, il est composé de trois interviews, portant sur des sujets purement spirituels : les significations spirituelles de la Nativité du Christ, l'interprétation de l'une des Béatitudes, la neuvième et, respectivement, les enjeux et l'importance de la prière en tant que « nourriture spirituelle la plus précieuse » dans la vie chrétienne. Une thématique intéressante, certes, mais exposée à travers un discours moins exclusivement théologique et plus polyphonique, à spécificité culturelle plus large, spirituelle-littéraire, philologique ou même journalistique.

En ce qui concerne les motivations d'affichage d'un bilinguisme francophone de l'auteur, en plus de sa francophonie personnelle déclarée, il nous semble évident qu'il fait appel au français en tant que langue de circulation internationale, en tant que langue véhiculaire, d'accès international aux contenus de son livre qu'il a jugés susceptibles d'un intérêt plus large, international. Il s'agit d'une belle remise en valeur, personnelle et culturelle-utilitaire de la francophonie, puisque dans le « bon » esprit de notre époque, il aurait pu se servir pour le même but, de l'anglais si présent et si exigé dans la plupart des publications scientifiques. De plus, les versions françaises de son chapitre bilingue mettent en évidence l'existence d'une terminologie religieuse orthodoxe en langue française, individualisée depuis quelques décennies déjà à travers les différentes traductions liturgiques et théologiques-spirituelles faites notamment du grec, pour les besoins (liturgiques et pastoraux) des communautés orthodoxes, paroissiales ou monastiques, fondées progressivement en France depuis le début du siècle dernier. D'ailleurs, Mgr Emilian Lovișteanul connaît bien ce qu'on pourrait appeler l'Orthodoxie d'expression française, sur laquelle il s'est déjà exprimé dans certaines de ses

publications⁶.

Nous avons caractérisé sa démarche de publication bilingue, avec le français, de courageuse, dans le sens de la réaffirmation d'une certaine résistance de la francophonie jadis traditionnellement enracinée en terre roumaine, dans les deux Principautés (de Moldavie et de Valachie). En plus des qualités scientifiques incontestables de son livre, sur lesquels les spécialistes théologiens ne manqueront pas de se prononcer, par l'accueil du français dans son dernier livre (qui s'ajoute aux cinq autres publiés auparavant), Mgr Emilian accomplit une magnifique valorisation du français. Et ceci, à travers son initiative de le mettre en valeur au niveau des publications scientifiques, de théologie orthodoxe, comme preuve de sa « survie » en tant que langue étrangère associée encore aux notions de « prestige » et « d'élite culturelle et intellectuelle » dans une région de l'Europe où la francophonie s'obstine à perdurer, et où elle n'a peut-être dit son dernier mot.

⁶ Mgr Emilian Nica, « La confiance engendrée par la foi et l'accueil francophone de l'Orthodoxie », dans *La francophonie (-) problématique*, Actes du colloque international Journées de la Francophonie XVIIe édition, Iasi, 30-31 mars 2012, textes réunis par Felicia Dumas, Junimea, Iasi, 2013, pp. 181-190.

**Elena PRUS, *La francosphère littéraire et l’empreinte française*,
Chisinau, Ed. Pontos, 2013,
ISBN 978-9975-51-426-2, 233 p.**

Elena-Brândușa STEICIUC¹

Proposant au lecteur une réflexion sur l’ample et complexe phénomène de la francophonie, sur le statut de la France dans le monde de l’extrême contemporain - francophone ou non -, sur des écrivains de l’« entre-deux », dont la langue d’expression est le français, le récent livre d’Elena Prus réunit une série d’articles et études portant sur cette thématique passionnante. Ce n’est pas un hasard si le volume est publié « avec le soutien de l’Agence universitaire de la Francophonie en Moldova » comme le note la page de garde, vu que l’auteure est l’un des ferments les plus actifs de la francophonie universitaire en Europe Centrale et Orientale.

Auteur de nombreux volumes et ouvrages de spécialité, Elena Prus est fondatrice de l’Institut de Recherches philologiques et interculturelles au sein de l’Université Libre Internationales de Moldova (ULIM) et co-organisatrice depuis plusieurs années de grands colloques internationaux au sujet de la Francopolyphonie, qui ont lieu à Chisinau. Sa trajectoire exemplaire et son statut de bâtisseur de ponts entre le milieu académique français, roumain et moldave sont nourris par cette « résistance francophone » dont elle parle dès l’ouverture de son récent volume, texte qui peut très bien faire figure de crédo : « Notre but est d’inciter les partenaires naturels, tous engagés dans la transmission des savoirs et des cultures du monde francophone, à réactiver les synergies existantes » (p. 13)

La francosphère littéraire et l’empreinte française (233 pages) se construit donc autour de deux principaux axes de réflexion : d’une part, « singularité et configurations de l’empreinte française », d’autre part « trajectoires des écritures francophones », chacune des deux sections du volume ayant le rôle de compléter et d’étayer l’autre. Les sept études qui constituent la première partie de l’ouvrage ont pour but de mettre en avant le

¹ Université « Stefan cel Mare » Suceava

modèle français qui est la principale source de la francophonie, le « pôle fascinant ». En abordant la question de l'identité nationale dans une perspective historique, Elena Prus affirme : « On va souligner que la France est l'un des premiers états nationaux européens consolidés comme tels. Sa capacité créatrice, son expansion impériale, la vocation des idées universelles lui ont assuré un lieu de première importance dans le monde. Le phénomène français intègre sa propre totalité humaine et créatrice dans une conscience identitaire. » (p. 24).

Pour ce qui est du mythe de *homo gallicus*, qui attire l'attention de l'auteure dans une étude dédiée à cette problématique, celui-ci va de pair avec la littérature et avec l'imaginaire de diverses époques. Elena Prus affirme donc, avec raison, que « chaque société ressent le besoin de créer des mythes représentatifs » (p. 44) et que, par exemple, le mythe de Paris est en étroite liaison avec le phénomène de la modernité, de la civilité et de l'urbanité françaises.

Dans l'étude intitulée « La représentation romanesque de la Parisienne : mythe et modernité » l'universitaire de Chisinau va encore plus loin dans son travail de recherche sur la « mythosphère » française, dont la femme, surtout celle de la capitale, constitue tout un projet esthétique, une des figures de la modernité qui a le plus inspiré les artistes. Complexe et s'appuyant sur un appareil méthodologique qui joint la vision mythocritique à la perspective sociocritique, cette lecture de l'image de la femme parisienne à travers quelques auteurs du XIX^{ème} siècle (Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant) parvient à des conclusions originales et qui peuvent servir de point de départ à d'autres recherches : « Le personnage de la Parisienne est une leçon de culture, récitée dans la perspective d'une mytho(i)étique d'aujourd'hui. La femme parisienne contredit la conception du caractère immuable du féminin et confère un sens nouveau aux femmes dans le monde moderne. Les mythes ne meurent pas même si la réalité moderne et postmoderne les dément. Le mythe de la Parisienne est comme une peau de chagrin, il s'est rétréci avec le temps, s'est transformé, a été repris sous d'autres formes et d'autres mythes. » (p. 102)

La seconde partie du volume d'Elena Prus invite à la (re)découverte de six « trajectoires » d'auteurs francophones dont l'écriture est, à plusieurs égards, exemplaire. Cioran, auteur emblématique, figure en tête de liste et sa pensée est analysée dans la perspective du paradoxe qu'elle cultive, car, comme le constate Elena Prus, « Le paradoxe est la recherche de l'exactitude dans le rapprochement entre la pensée et l'expression, chose particulièrement

importante pour Cioran. » (p. 145) Afin de mieux comprendre la mécaniste et la structure des paradoxes chez l'auteur né à Rasinari, l'exégète se propose de se pencher sur « les tensions et discordances intérieures » de l'homme, qui nourrissent sa pensée complexe.

Quant à Matei Visniec - dramaturge appartenant à une autre génération littéraire mais relié à Cioran par le même rêve, i.e. « écrire la frontière » -, celui-ci apparaît dans la réflexion d'Elena Prus comme « un écrivain représentatif provenant de l'Europe de l'Est. Il continue la filiation des écrivains roumains exilés et affirmés en France. Apprenant le français à partir de zéro, il réussit à publier plus d'une vingtaine de volumes de théâtre en français en France et en Belgique, des volumes en anglais, langues qui contribuent à sa mise en circulation et à son succès à l'échelle internationale. » (p. 154)

Le phénomène de la « mythocréation identitaire française » chez Andreï Makine est amplement commenté dans la troisième section de cette seconde partie, où l'auteure choisit fort à propos le livre *Cette France qu'on oublie d'aimer*. La conclusion à laquelle arrive ce chapitre est en concordance avec la dimension essentielle de l'œuvre de Makine, à savoir « la profonde croyance à la vitalité de la France et à son avenir. » (p. 175)

Avec Brahim Benâïcha, ce livre continue l'exploration du monde littéraire francophone. Il s'agit dans ce cas précis du phénomène « beur » et de la littérature qui en est l'épiphénomène. *Vivre au paradis. D'une oasis à un bidonville* est le roman qui attire l'attention de l'universitaire Elena Prus, car elle y détecte un cas à part, à savoir la littérature francophone du monde arabe, une littérature qui porte l'empreinte de la double culture, où l'espace est fortement divisé entre *l'ici* et *l'ailleurs* et le protagoniste souffre de ce perpétuel clivage : « La configuration du texte met en valeur la distance et la difficulté à mettre en continuité les deux cultures qui forment sa personnalité fragile. La faille reste ouverte et le personnage lutte le long de son difficile trajet pour la dépasser et s'en libérer. » (p. 188)

Les diverses facettes de l'identité féminine au Canada constituent le point de mire de l'étude suivante, qui porte sur le roman « scandaleusement intime » de la Québécoise Nelly Arcan, *Putain*, texte provocateur, par lequel « l'auteure a le courage d'aborder une réalité tabou qui parle du quotidien et des phantasmes en toute sincérité. » (p. 199) Elena Prus fait des observations très pertinentes au sujet du roman de Nelly Arcan, qui intéresse non seulement par la thématique, mais aussi par son écriture : « Contrairement aux attentes de la sexualité et de l'érotisme propres à ce genre de littérature, le livre est écrit

dans une tonalité différente, où la haine s'entrecroise avec le désir, la beauté avec la laideur, et la vie avec la mort » (p. 200)

À la fin de son incursion dans le domaine de l'entre-deux, Elena Prus place deux figures de maîtres de tant de générations : Paul Miclau, l'universitaire bucarestois et Victor Banaru, figure bien connue du milieu académique bessarabien. Formateurs d'intellectuels francophones et francophiles, ces deux hommes ont en commun aussi la passion pour l'écriture en français et leur disciple se penche avec respect sur leurs productions respectives. Chez Paul Miclau, elle souligne l'originalité du sonnet - qui est « au carrefour de temps et de l'espace » - et l'identité poétique à part, qui « s'est constamment construite comme un écho réinterprété d'une façon originale et très personnelle, où on reconnaît les images, les réminiscences, les archétypes et les structures des grands poètes roumains » (p. 221) Quant à Victor Banaru, Elena Prus invite à une lecture de son livre posthume, car cet écrivain « a poussé l'aventure de l'écriture vers des genres et des langues différents qu'il a exploités successivement. » (p. 227)

Résultat de l'intérêt constant d'Elena Prus pour les facettes les plus diverses de la francophonie planétaire, *La francosphère littéraire et l'empreinte française* est, en égale mesure, le résultat d'une tradition française et francophone dans le Sud-Est européen, tradition que l'auteure contribue à garder vivante, pour les générations futures.

Agapes Francophones – Actes du X^e Colloque International d'Études Francophones CIEFT 2013 Voyage(s), sous la direction de Ramona Malița (responsable du volume), Mariana Pitar, Dana Ungureanu – JATEPress, Szeged, 2013, 430 pages

Florentina MANEA¹

Qu'entendons-nous par « voyage » ? La réponse à cette question, apparemment simple, voire banale, réussit à nous mettre en difficulté, car, réflexion faite, on découvre qu'il ne suffit pas d'ouvrir un dictionnaire ou de faire appel à notre propre expérience pour saisir le terme dans toute sa complexité. Synonyme d'aventure, d'exploration, de découverte de l'altérité, le voyage ouvre une dimension sacrée de notre existence qui mène à la connaissance de soi et de l'Autre. Fruit d'un besoin individuel, le voyage répond, à la fois, au désir collectif d'éprouver d'expériences inhabituelles, exotiques, qui arrachent l'individu au lieu commun du quotidien.

Le volume *Agapes Francophones*, paru sous la direction de Ramona Malița (responsable du volume et présidente du CIEFT 2013), Mariana Pitar et Dana Ungureanu, a le mérite de surprendre ces multiples facettes du voyage, dressant un portrait riche et passionnant de cette mobilité et disponibilité de l'âme pour l'errance, du voyageur (réel ou fictionnel) trouvé au carrefour des civilisations, du nomade perdu dans l'immensité du désert, de l'exilé. Bénéficiant de la contribution de nombreux spécialistes en littérature, linguistique, didactique, le volume réunit des études des domaines variés qui s'harmonisent dans une lecture plurielle et transdisciplinaire du sujet. La thématique *Voyage(s)* ouvre le champ à la recherche et à la réflexion, permettant aux auteurs de puiser aux sources foisonnantes des littératures francophones, des études linguistiques et didactiques, et d'y extraire une variété de perspectives essentielles dans la démarche difficile visant à saisir le dynamisme et la complexité du sujet.

Placé sous le signe de cette complexité, l'ouvrage garde quand même une remarquable cohésion et cohérence. La thématique vise non

¹ Université «Alexandru Ioan Cuza» Iași

seulement l'acception traditionnelle du voyage à travers le temps et l'espace, du voyage spirituel ou initiatique, mais aussi l'idée de processus didactique et d'apprentissage, d'échanges linguistiques et terminologiques, de changements de sens. Le préambule signé par Eugenia Arjoca – Ieremia et Ramona Malița trace dès le début les prémices de cette ample discussion : le voyage ne saurait être envisagé comme un déplacement au sens strictement géographique, périple infécond et narcissique. Conçu comme un lien entre les êtres humains, il crée des réseaux de communication interculturelle, des connexions spirituelles propices à la connaissance de l'altérité, incarnant la quête sacrée, individuelle et collective, de soi, du sens de l'existence, d'une manière authentique d'être au monde qui transcende l'ordre de la société.

Lire et écrire le voyage, c'est lire et écrire les relations entre les individus, relations qui supposent un cadre spatio-temporel, un contexte communicationnel et linguistique. Avec cette certitude à l'esprit, on saisit, du coup, le mécanisme complexe qui régit l'analyse du sujet. À part l'histoire individuelle (rythmée par la mémoire, les racines, les expériences intimes, l'exil), c'est la grande Histoire (avec son contexte social et politique, la mondialisation, les vagues migratoires) qui agit sur la dynamique du voyage et ses caractéristiques. Un discours sur le voyage doit tenir compte de ces deux composantes qui décident, d'une époque à l'autre, de la spécificité du phénomène.

La problématique du voyage est liée, tout d'abord, au problème identitaire, le voyage étant souvent associé à la quête de soi. Un aspect essentiel qui structure une partie importante de la première section du volume porte sur la problématique du voyage dans les littératures francophones. Si d'habitude, quand l'on pense au voyage, c'est la figure mythique de l'aventurier, du découvreur, de l'explorateur tenace qui nous vient à l'esprit, la lecture des études nous introduit à un autre type de personnage. L'image qui domine est celle de l'inadapté, au passé incertain, tourmenté par des souffrances inconnues, ou la figure impénétrable et ténébreuse de l'Autre, de l'étranger, engagé dans une quête mystérieuse. Le dépaysement, l'exil, la perte de l'espace identitaire sont autant de raisons qui mènent au nomadisme, aux pérégrinations et aux pèlerinages. Dans ce contexte, le voyage devient unique moyen de communier avec l'Autre, de se délivrer d'une culpabilité ancestrale et de reconstruire le fil invisible qui unit les êtres humains à travers le temps et l'espace. Possédant cette action curative, le voyage acquiert des dimensions mythiques, et s'associe à l'introspection et à l'initiation spirituelle, qui culminent avec la naissance d'un nouvel individu. Processus de sens inverse, mais

indispensable dans la réalisation de cette métamorphose identitaire, les déplacements vers le passé, la descente dans les profondeurs (parfois infernales) de la mémoire, prennent la forme d'un voyage fantastique, du retour aux sources puissantes de l'imagination, qui provoquent une rupture avec le réel et le profane de l'existence quotidienne.

Continuant les réflexions sur les sens profonds du terme, le voyage est associé, en même temps, au processus artistique, véritable travail alchimique, où les pouvoirs créatifs remplacent les ingrédients secrets afin de parfaire la matière, le langage.

Des spécialistes parmi lesquels Claudia Bianco, Editha-Néfertiti d'Almeida, Liliana Cora Foşalău, Ramona Maliţa, Veronica Ntoumos, Raia Zaiïmova réfléchissent sur les valences multiples d'un sujet vaste, invitant le lecteur à un voyage livresque fascinant, d'Europe aux Amériques, à l'Afrique, à l'Asie.

Les sections suivantes nous proposent une nouvelle manière d'envisager trois domaines de recherche : la linguistique, la traduction, la didactique. Les auteurs (parmi lesquels Ivan Jovanović, Estelle Variot, Maria Ţenchea, Mariana Pitar) opèrent un transfert des sens du terme voyage, appliqués, dans une étape ultérieure, aux phénomènes linguistiques. C'est ainsi que les changements du sens en sémantique, les transferts des vocables et des phrasèmes d'une langue à l'autre s'inscrivent dans le cadre généreux du voyage.

Utiles dans le domaine de la traduction, mais aussi dans celui de la linguistique et surtout de la didactique, la connaissance et la compréhension de l'Autre, les compétences multiculturelles, s'avèrent indispensables dans un monde où les frontières géographiques et politiques ne sauraient empêcher les contacts humains. L'ouverture culturelle, la sensibilité aux différences sont des traits que seulement la pratique du voyage peut réveiller et achever.

L'ouvrage, utile à toute personne, spécialiste ou non, devient, par la diversité des aspects et des espaces culturels présentés, un authentique voyage livresque, apprenant au lecteur que voyager n'est pas seulement un art de vivre, mais aussi une manière de survivre.

**Xavier GARNIER et Jean-Philippe WARREN (dir.),
Ecrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme
et marginalité, Paris,
Editions Karthala, 2012, ISBN 978-2-8111-0636-2, 153 p.**

Dana MONAH¹

Ce recueil est né du constat que la vie des écrivains francophones installés à Paris (qui témoignent de sentiments d'enracinement et de rejet plus aigus que ceux des écrivains dont le français n'est pas la langue maternelle) n'a pas été suffisamment étudiée. Les neuf articles dressent une cartographie de la ville Lumière, telle qu'elle est mise en perspective par des écrivains francophones, une ville à la fois proche et inaccessible, qui donne un fort sentiment de l'exil et qui, une fois retourné au pays natal, hante l'imaginaire de celui qui ne peut plus y retourner. Dans l'*Introduction*, les éditeurs dressent les lignes directrices du volume, à savoir le double conditionnement, des écrivains exilés par la ville de Paris, - qui y découvrent leur différence (étouffante ou enrichissante) - et de Paris par leurs lieux d'origine : la ville de Paris sera souvent mise en relation avec Montréal, Tananarive, Bucarest ou le canton de Vaud.

La contribution de Claire Riffard invite à découvrir l'imaginaire « métropolitain » des écrivains colonisés, à travers la figure du Paris rêvé du poète malgache Jean-Joseph Rabearivelo, qui dans les années 1930 se nourrissait de lectures et de correspondance avec ses confrères parisiens et se plaisait à concevoir une continuité géographique, intellectuelle et artistique entre Tananarive et Paris. Dans son imagination, il se promenait dans la ville Lumière, en Parisien amoureux. Un Paris sans cesse imaginé pour cet exilé dans son propre pays, qui n'y ira jamais pour de vrai. En revanche, toujours dans les années 1930, Elian J. Finbert et Tewfik al-Hakîm, les auteurs égyptiens qu'étudie Marc Kober, ont bien connu la ville Lumière, et ont écrit des récits partiellement autobiographiques, inspirés par leur expérience parisienne. Finbert y connaît un enracinement paradoxal, symbolisé par l'image du dattier

¹ Université «Alexandru Ioan Cuza» Iași

qui s'enlace aux essences d'Europe (le sapin et le chêne), tandis que son compatriote ne parviendra jamais à surmonter le décalage culturel avec la civilisation occidentale, et sera assimilé à un oiseau en cage, « l'oiseau d'Orient », qui chante son désespoir tout en restant enfermé.

Avec l'article signé par Michel Lacroix et Jean Philippe Warren la ville lumière est approchée sous un angle différent, celui des écrivains québécois de retour au pays natal dans les premières décennies du XXe siècle, pour lesquels Paris n'est plus un lieu étranger, mais bien un chez-soi imprégné de nostalgie. Le syntagme « retour d'Europe » est utilisé à propos des écrivains groupés autour de la revue *Nigog* (1918), qui ont cristallisé dans l'imaginaire social l'idée que pour devenir écrivain il faut partir, et qui transforment l'expérience de l'étranger en une topique majeure des discours sur la culture canadienne-française. Et si Paris peut écraser le Québécois qui doit lutter pour s'y tailler une place, le « retour d'Europe » est autrement source de souffrance pour ces écrivains qui ne peuvent plus s'intégrer dans la société canadienne que sur le mode de l'exil : « ils sont revenus sans revenir » (p. 61). Intériorisé, l'exil finit par désigner dans leurs écrits la situation même du peuple québécois.

Ce sont des écrivains européens qui font l'objet des trois études suivantes, des auteurs pour lesquels Paris ne rime pas avec un véritable exil. Dominique Combe commence par souligner que la présence de Ramuz, l'écrivain « national » suisse, enraciné dans son « pays » vaudois peut avoir de quoi surprendre. L'auteur se penche sur « un autre Ramuz » (p. 68), séjournant à Paris pour une dizaine d'années, étranger par son passeport et français par la langue, et pour lequel la communauté de langue s'avère paradoxalement un facteur d'exclusion. Son entreprise littéraire a donc pour but de « repayer » l'étranger en mal du pays (p. 74) à travers « la langue-geste », qui doit se substituer à la « langue-signe » de la tradition académique.

Dans son article consacré à Ionesco, Marina Mureșanu Ionescu décline les différentes hypostases de Paris de cet écrivain écartelé, tout au long de sa vie, entre deux cultures : il y a tout d'abord le premier exil, dans le Paris de l'enfance, opposé au « paradis perdu » de la campagne, un Paris déjà imprégné de théâtralité ; il y a ensuite « le petit Paris des Balkans », la ville de Bucarest où l'enfant est obligé de retourner, pour y vivre des années difficiles, source d'un permanent sentiment de l'exil, puisqu'en Roumanie, « le pays du père », il ne sera jamais vraiment heureux. Il y a, enfin, le troisième exil, la guerre qui lui fera fuir Paris pour se mettre à l'abri à Bucarest, et ensuite « la trappe roumaine », en 1942, en tant que diplomate roumain. On apprend avec intérêt que même l'époque du succès d'« une fameuse *Cantatrice...* » sera

ressentie par Ionesco comme une sorte d'exil ambigu, car le paradis de Paris est toujours menacé de tourner en enfer, mais reste, néanmoins, à jamais « Reine-e-e du monde ».

Sylvain Briens étudie les « mécanismes de crise et de rupture » que produit l'exil à Paris dans le cas de l'écrivain suédois August Strindberg, tels qu'ils se présentent dans les romans *Inferno* (1897-98) et *Légendes* (1898). Il analyse la crise multiple (psychologique, spirituelle, esthétique et scientifique) mise en scène dans le récit, qui caractérise la double identité, littéraire et scientifique, de l'auteur « également en exil à Paris et en quête de modernité artistique » (p. 107).

Avec l'article de Xavier Garnier nous quittons les territoires européens pour explorer le paradoxe des écrivains africains en exil à Paris à l'époque coloniale. S'appuyant sur des textes d'Ousmane Socé, Bernard Dadié, Cheikh Hamidou et Léopold Sédar Senghor, l'auteur détache trois phases dans la relation de ces intellectuels avec l'espace parisien : l'enthousiasme provoqué par le choc esthétique au contact avec cette ville qui confère au voyageur une aura particulière, une expérience éthique, où l'exilé apprend à se détacher de l'imaginaire colonial, où la communauté prime sur l'individu, et enfin une phase plus explicitement politique, de fraternisation avec les autres colonisés.

Mireille Calle-Gruber explore les écritures fugitives d'Assia Djebar, écrivain algérien de langue française, à laquelle Paris offre un « exil émancipateur : du corps, et de la langue d'écriture » (p. 127), un exil hanté par sa culture d'origine, « la présence d'une absence » (p. 135). Forcément son écriture sera « une écriture de fuite », non pas vraiment francophone, mais plutôt visitée par les voix « non-françaises » de l'arabe et du berbère.

Le recueil se clôt sur le témoignage de Régine Robin, fille d'immigrants juifs polonais à Paris, à propos de son odyssée parisienne et montréalaise, telle qu'elle figure dans son livre paru en 2011, *Nous autres, les autres*. Paris, la ville Lumière, Paris la capricieuse, ville de l'exil qui incite à écrire, qui inspire une écriture née justement des contradictions qui y sont attachées, les textes rassemblés dans ce volume se chargent d'en tracer les contours afin de « mieux cerner les phénomènes en apparence contradictoires d'enracinement et d'éclatement, de coïncidence et d'aliénation, dont la capitale française fut et demeure sans cesse le théâtre » (p. 16).

La Passe. Une revue des langues poétiques, n° 17
(Manie de la Roumanie et autres escapades), printemps-été 2013,
ISSN : 1774-5756, 83 p.

Gina PUICĂ¹

Autodésignée « revue de rencontres et d'échanges » (directeur de la publication : Philippe Blondeau, Directrice de la rédaction : Tristan Felix), *La Passe* consacre son 17^e numéro au thème de la Roumanie, ou plus précisément à celui d'une « Manie de la Roumanie », cette dernière enrichie d'« autres escapades ».

En guise d'introduction, le texte intitulé « Du sang neuf » et signé « Dracula » joue de manière fort créative avec le stéréotype (qui, ainsi, n'en est plus un, évidemment), et il se donne à lire, à l'instar de l'ensemble du numéro, comme un hymne aux identités hybrides, issues du culte de la différence et de l'altérité : « Il n'est de meilleure voix pour être ici que d'être ailleurs, c'est moi qui vous le dis, et moi n'est autre que vous, dramatique, exquis, palpitant ». (p. 3). Embrasser l'étrange et déplacer le réel pour mieux les habiter et les dire poétiquement – tels semblent être le message et le but de l'entreprise de ce volume. En vrai poète, Dracula - Tristan Felix affirme avec force et conviction : « Rêver le réel entraîne à le vivre passionnément. L'altérer le régénère. (*ibid.*) ».

Sous le titre de « Voix ro(u)maines » (pp. 5-7), le volume laisse d'abord la place à un ensemble de fragments des *Tristes pontiques* d'Ovide, en latin et dans leurs traductions libres en français proposées par Vincent Guillier, également traducteur de quelques poètes roumains. Un pont entre passé et présent est ainsi dressé, et, par son choix, *La Passe* n'aura certainement pas eu comme finalité de sacrer une latinité roumaine dont on n'a que trop parlé, ni de confiner la roumanité poétique à cette noble origine, mais de rappeler que cette roumanité (poétique) fut, dès sa préhistoire, placée sous le signe de l'exil, et vouée à une complexité dont elle est loin d'avoir fini de prendre la mesure. En tout cas, si toute langue d'exil n'est pas poétique, il n'en reste pas moins que toute langue poétique est une langue exilée de son identité première et

¹ Université « Ștefan cel Mare » Suceava

convenable.

Le lecteur de ce volume apprend ensuite l'existence d'un poète roumain que Jean-Basile Enesco lui fait connaître par la traduction de l'un de ses rares poèmes. Il s'agit de L. Bodeanu, né à Târgoviște en 1874 et mort prématurément « piétiné par un cheval emballé, dans les premières années du vingtième siècle » (p. 9), comme la notice biographique nous l'apprend. Le traducteur et la rédaction de *La Passe* se montrent sensibles à l'intrusion de la modernité dans cette poésie marquée par la tradition et par le souci d'illustrer une soi-disant « âme roumaine ».

Suit un petit florilège signé Délia Popa, dont les poèmes sont autant d'éloges de la terre nourricière : « De la vie d'emprunt qu'on mène / on se console avec le goût de la terre » (« Le goût de la terre », p. 11) ; « Cet été la moisson / a été grave : il faudra la mettre à l'abri / dans les greniers du désespoir » (« Moisson », p. 10). En tout cas, poèmes très délicats, tel ce « Retrait » (pp. 10-11), que nous citons en entier : « Des gâteaux au miel et des mûres : dans les dunes du grand nouveau départ. / J'ai appris la solitude en inversant le souffle du soir/ et en donnant à boire / des mots vieux, réveillés de leur sommeil, au cœur détendu. / Aussitôt a sonné le glas du départ : qui interdisait de regarder de côté : on nous demandait l'absence / et nous nous retirions en sages rangées : silencieuses ; / Notre retrait est retrait des mots, reflux du sang, / et nous sommes ahuris d'être encore là malgré les ordres, / avec le désir nous tenant par la main comme des enfants que l'on accompagne / à la maison. »

Letitia Ilea est présente à travers quatre de ses poèmes, publiés dans sa propre traduction française, qui semblent émaner tout droit du français, et dont un (« azi ») est aussi présenté en roumain.

Sous le titre d'« Interstices », Maria Desmée offre un ensemble de textes poétiques et d'illustrations reproduisant des « monotypes », « créations spontanées sur une plaque non gravée, et dont on ne peut faire qu'un seul tirage » (p. 25), et Lucia Jalba la suit juste après avec quelques-uns de ses propres poèmes.

L'ethnomusicologue et poète franco-roumaine Albsi Nejru s'adonne ensuite à un exercice librement inspiré de Vlad Țepeș, qui commence ainsi : « Au plus obscur de la forêt où sommeillent les restes prosaïques du Comte de Dracula, sous un cèdre rouge dont la sève suave attire les mouches de toute la contrée, on peut entendre un chant des plus troublants, comme étouffé, sortit des lèvres de l'humus. » (p. 29). Toute une ambiance...

S'ensuivent deux lettres. L'une se veut « fermée » et elle adressée

par Maurice Mourier « à Ionesco défunt », dans laquelle son expéditeur se souvient d'une conférence avortée du dramaturge au Japon, financée par l'Ambassade de France (pp. 33-34). L'autre lettre est « ouverte », et elle est transmise par Christophe Esnaut à un « Ghérasim Luca vivant » (« Cher Ghérasim Luca, / Vous êtes bien plus vivant que la plupart d'entre nous. Votre voix porte toujours. »), dans laquelle son auteur témoigne d'une histoire d'amour transfigurée par la lecture des poèmes du destinataire (pp. 54-55).

« Eclairs d'enfance, Fragments de mort » est un florilège regroupant des poèmes de Oana Cătălina Nanu, Andrei Doboş et Livia Ştefan, assortis de photographies de Tristan Felix.

Cette « Manie de la Roumanie » comprend aussi un « intermède franco-roumain » inspiré de scènes de rue, saisies et nourries à Bucarest, en juillet 2012, par le Théâtre de Comédie Tristan Felix et immortalisé dans un sympathique album (pp. 35-39) ; ainsi que le texte intitulé « La Route du Rom... à la lune », dû à Tristan Felix également, et traduit en roumain, poétisant des scènes de rue de « *Paris, vile lumière* », et d'un camp brûlé, « sentant le Rom » - pages très émouvantes, que dessert dans la traduction roumaine l'absence de diacritiques et les quelques fautes qui l'émaillent.

Parmi les « autres escapades » de ce numéro de *La Passe*, signalons l'« Hymne Gagaouz » de Maurice Mourier, les « Enchantements » (gravures) de Gabrielle Breton-Peslier, ou encore la très séduisante interprétation poétique et philosophique de Christine Monot des *Caprices*, le célèbre tableau de Goya, et du non moins célèbre adage qu'il porte, et communément traduit en français par « Le sommeil de la raison engendrant des monstres ». Or, partant de l'idée que « la raison est un phantasme », et que la « poursuivre rend fou » (p. 64), nous invitant à « penser aux Lumières, à la rationalité, puis au matérialisme qui mène à l'industrialisation, qui conduira à la consommation à outrance, à l'insatisfaction permanente et au *desasosiego*, c'est-à-dire à l'intranquillité », la conclusion s'impose pour Christine Monot : « Les monstres sont là. » (*ibid.*). Et l'auteur d'aboutir à deux adaptations françaises possibles de l'adage : « Poursuivre la raison engendre des monstres. », et « Croire à la raison mène à la folie » (*ibid.*).

Retenons également un mot du poème en prose « Le corbeau blanc » de Yekta (pp. 66-69) : « l'homme est un animal se souvenant de ses voyages » (p. 68), et mentionnons encore les poèmes qu'Alexandre Nicolas-André dédie à ce qu'il appelle « un printemps arabe interminable et inachevé » (p. 70).

Le volume se clôt par deux textes intitulés « Anomalies Incovar » (I et

II), ayant pour auteurs Une chef de service, Tristan Félix, et Guillaume Apollinaire, pour le premier, respectivement Une chef de service, Frédéric Moulin et Google Vox Populi, pour le second. Ainsi, une note de service envoyée par une même chef à ses subordonnés est-elle entrecoupée de commentaires très appropriés venant des co-auteurs de ces « Anomalies Incover », et qui poétisent, en le brisant, un terrifiant langage de bois que le français de l'administration semble priser tout particulièrement.

Produit d'une approche multilingue, multiculturelle et généreusement ouverte, ce 17e numéro de *La Passe* peut bien se targuer d'avoir fait de la rencontre poétique une créolisation réussie...

**Carmen ANDREI *Vers la maîtrise de la traduction littéraire.*
Guide théorique et pratique. Galați University Press, 2014, 311 p.,
ISBN 978-606-8348-97-1.**

Ana-Elena COSTANDACHE¹

Le livre de Carmen Andrei, *Vers la maîtrise de la traduction littéraire – guide théorique et pratique* s'inscrit dans la lignée d'une vraie « méthode », ou plutôt d'une pédagogie de la traduction. C'est l'ouvrage d'une passionnée de ce travail, comme le titre nous l'indique, qui se nourrit d'une expérience professionnelle, tant théorique que pratique. Par conséquent, la lecture et l'analyse de ce livre s'avèrent être une bonne occasion de découvrir à la fois un précis, une philosophie, un enseignement et une pratique de la traduction.

L'auteure nous invite à une vraie « fête du style » qui nous fait oublier que le traducteur est un être bifron qui sacrifiera, peut-être trop rarement d'ailleurs, soit l'esthétique du texte de départ (Carmen Andrei préfère parler de traduction littéraire), soit se pliera bon gré, au gré aux rigueurs et à l'aridité du modèle pragmatique.

Un aspect intéressant de ce livre tient au plaidoyer convaincant que fait l'auteure dans le préambule, en faveur de l'exercice traductif, où la question fondamentale est posée : « Y a-t-il un *plaisir de traduire* ? » (p.11). À cela, elle nous répond par « l'existence de cet ouvrage », organisé en neuf chapitres (divisés en sous-chapitres), à travers lesquels sont traités : les problèmes généraux et « généreux » des théories historiques de la traduction (chapitres 1 et 2), les rapports entre la lecture et l'activité de la traduction littéraire (chapitre 3), les méthodes, techniques et procédés courants dans la traduction littéraire (chapitre 4). Les applications et les stratégies diverses que l'auteure propose, les nombreux exemples analysés sont autant de manières de dire, de faire et de penser et re-penser la traduction (chapitres 5, 6, 7, 8). Carmen Andrei nous fait part de son plaisir de traduire et de son expérience personnelle à travers quelques extraits de ses traductions de l'auteur belge qui lui est très cher, Paul Emond (chapitre 9).

Dès le début, l'auteure précise que son ouvrage n'est pas un manuel

¹ Université « Dunărea de Jos » Galați

exhaustif avec des indications pratiques à suivre, mais un « guide qui oriente, une référence des exemples dans le couple de langues roumain-français » (p.12). Elle s'interroge sur les modalités concrètes du transfert culturel par la traduction, en appelant de ses vœux un véritable dialogue, qui ne peut être que fécondant pour les deux langues. C'est pour cela que l'auteure considère la traduction comme : « une activité créatrice au même titre que la lecture et l'écriture » (p.11) ; « un exercice complexe » qui « exige l'application de certaines méthodes, techniques, stratégies, procédés » (p.12) ; « un exercice didactique, utile dans l'appropriation de bonnes habitudes méthodiques » (*loc. cit.*)

Miroir du monde de l'Autre, la traduction semble dépasser le contexte d'une simple expérience. La comparaison de la traduction avec une « femme belle et fidèle à la fois » est selon le goût de Carmen Andrei. Si les « belles infidèles » d'autrefois (l'expression attribuée à Gilles Ménage, au début des exercices traductifs, est reprise par Louis Leboucher, dit Georges Mounin, dans son ouvrage homonyme) rendaient au XVIII^e siècle les textes originaux « convertis » et devenaient des œuvres inédites, à présent, grâce à la théorie de la traduction, il est possible d'obtenir des traductions « belles et fidèles ». Par conséquent, la métaphore conjugale nous incite à accepter l'idée que toutes deux, la traduction et la femme sont dépendantes de l'original, d'une part, et de l'homme, d'autre part. Néanmoins, chaque traducteur traduit à la manière qui lui semble « fidèle ».

L'auteure commence par une incursion dans l'histoire de la traduction, expose les grandes théories sur la traduction littéraire (celles d'Antoine Berman, Henri Meschonnic, Walter Benjamin, Umberto Eco, Paul Ricoeur) et continue avec des chapitres distincts consacrés à la traduction de la poésie, aux textes humoristiques, aux jeux de mots, aux mots d'esprit (histoires drôles et blagues), aux registres de langue, aux termes de l'argot, aux termes populaires et aux expressions idiomatiques. Tout le parcours théorique est soutenu d'exemples et d'études de cas parfaitement structurés et développés, qui dévoilent la dimension socioculturelle. D'ailleurs, les passages qui portent sur les « culturèmes » soulignent les difficultés liées à une certaine « intraduisibilité culturelle » en raison des trous lexicaux de la langue d'arrivée. Dans les annexes, Carmen Andrei propose des textes et des exemples qui témoignent du fait que tout traducteur pourrait se confronter, dans sa démarche traductive, avec des difficultés apparemment insurmontables, à une première vue mais qui sont un défi, une preuve d'adresse.

L'auteure de cet ouvrage fait preuve d'une rigueur exemplaire dans la

structuration de l'ensemble ainsi que de chaque chapitre pris à part. La richesse, l'ordonnance et la clarté des références théoriques et méthodologiques, la pertinence des commentaires et la justesse des conclusions formulées après chaque débat font de ce livre un point de référence utile pour l'étude des problèmes de la traduction littéraire, sous forme d'un outil très riche, facile à consulter et qui pourrait être enrichi.

L'ouvrage de Carmen Andrei s'adresse à un public divers : en priorité aux étudiants en FLE et en master de traduction – orientation agréementée par une légèreté de ton et une simplicité soignée, aux collègues enseignants, chercheurs préoccupés par la traduction littéraire, traducteurs débutants, hors-professionnels.

En fin de compte, l'ouvrage *Vers la maîtrise de la traduction littéraire – guide théorique et pratique* compose un tout harmonieusement pensé (le souci esthétique) et découpé en neuf parties, sous une présentation très soignée et du meilleur goût. On y voit bien que la traduction – et la production des textes à laquelle cette activité donne lieu – peut apporter la preuve que le travail créatif trouve encore sa place et peut même contribuer à élever le seuil de la compétence. On ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage dans lequel on découvrira une manière de savoir-être (le traducteur) et de savoir-faire (la traduction).

**Corina PANAITESCU, Liliana CORA FOȘALĂU (dir.) *Vignes, vins et ordres monastiques en Europe : une longue histoire*,
Chaire UNESCO Culture et Traditions du Vin,
Dijon, 2013, 228 p, ISBN: 978-2-9545977-0-6**

Brândușa IONESCU¹

Vignes, vins et ordres monastiques en Europe: une longue histoire réunit les contributions présentées lors du colloque déroulé du 27 au 29 octobre 2011 à Iași, à l'Université des Sciences Agronomiques et de Médecine Vétérinaire « Ion Ionescu de la Brad », sous le patronage de la Chaire UNESCO « Culture et Traditions du vin » de l'Université de Bourgogne et de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași. On rappelle ici que l'Université « Alexandru Ioan Cuza » est membre actif de la Chaire UNESCO « Culture et Traditions du Vin », ayant son siège à Dijon, et des réseaux dans plusieurs pays du monde.

Le volume est dirigé et préfacé par Corina Panaitescu et Liliana Cora Foșalău. Corina Panaitescu, professeur des universités à la Faculté des Lettres de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, a collaboré à plusieurs projets de dictionnaires, dont un dictionnaire des écrivains américains² et un autre de la francophonie canadienne³, étant en plus auteure de nombreux livres et essais sur la poésie et la littérature québécoise. Liliana Cora Foșalău, maître de conférences à la même Université, écrivaine et traductrice, est auteure de plusieurs ouvrages portant sur la littérature du XIX^e siècle, le discours poétique, les littératures francophones. Elle est aussi membre dans plusieurs programmes de recherche (nationaux⁴ et internationaux), dont *Vin et culture / Vigne, vin et alentours, en partenariat avec l'Université de Bourgogne*,

¹ Université «Alexandru Ioan Cuza» Iași

² Corina Dumitriu-Panaitescu (ed., coord. Pour la section "auteurs francophones du Canada"; coord. général: Sorin Pârnu), *Dicționar de scriitori nord-americani*, Iași, Institutul European, 2009, 550 p.

³ Corina Dumitriu-Panaitescu, *Dicționar de francofonie canadiană*, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2011, 879 p.

⁴ Liliana Cora Foșalău (dir.), *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, Iași, Junimea, 2011, 428 p.

concrétisé - parmi d'autres - en une anthologie⁵, nous invitait déjà à découvrir un thème familier et très cher à l'auteure.

Repris dans le cadre du colloque de Iași, ce sujet inépuisable, le vin, a été développé, révélant de nouvelles pistes, sous une perspective peu étudiée. Le titre pose le problème de l'existence des liens d'une complexité absolument remarquable entre deux mondes : la vitiviniculture et les monastères. Les chercheurs traitent la problématique sous plusieurs perspectives, historique, linguistique, littéraire, théologique ou culturelle dans le sens le plus large, ce qui conduit à une grande richesse de renseignements. L'aire européenne qu'ils ont explorée comporte quatre régions différentes, mises en parallèle, afin d'en extraire les ressemblances de l'héritage commun, et les différences qui en assurent la diversité. Il s'agit de la France, la Roumanie, l'Italie et l'Espagne.

Les seize articles ponctuent le rôle structurant de la vigne et du vin dans l'histoire de l'humanité, intimement associés au culte religieux, mais aussi à la vie culturelle, sociale et économique, contribuant à la structuration de l'espace et à une représentation durable de l'identité. À l'époque médiévale déjà, le vin était un élément de fête et de convivialité, un moyen de purification de l'âme et un symbole de la communion avec la divinité. La mise en avant de la culture vitivinicole explique sa « relation interculturelle » (p. 10) avec le christianisme, avec les ordres monastiques orthodoxes ou catholiques européens.

Pour ce qui est de l'espace français, les ordres monastiques cistercien et clunisien ont fait l'objet principal d'analyse. Olivier Jacquet, Thomas Labbé, Marion Foucher et Jean-Pierre Garcia concentrent leurs études sur le rapport entre la vigne, le vin et les clos monastiques cisterciens en Bourgogne, sur la naissance des mythes dans ces endroits bénis du vin, en pleine époque médiévale. Les Cisterciens ont profondément marqué l'histoire de la société par leur spiritualité, qui repose sur la piété, l'ascèse, l'importance du travail manuel, de la relation avec la terre. Les abbayes de l'ordre possédaient chacune ses vignes, afin de fournir aux besoins personnels et liturgiques de la communauté. Les régions fertiles de la Bourgogne ont produit un vin de très bonne qualité (tels le Clos de Vougeot, ou ceux de la Perrière et des Ormes), et le long du temps, on a commencé à acheminer le produit de la vigne vers le commerce. Il se pose alors le problème de réaliser un

⁵ Liliana Cora Foșalău (éd. et trad.), *Vinul lumii. Le Vin du monde, anthologie bilingue de poésie*, Iași, Timpul, 2009, 104 p.

« dédoublement » au sein des clos, afin de comprendre la « construction des clos viticoles dans et hors du monde monastique » (p 39). L'immense domaine viticole des Cisterciens comprenait plusieurs celliers dans les clos et collégiales de Vougeot, Perrière, Fixin, Gilly, Beaune, Vercaut, Meursault, noms de haute réputation jusqu'à nos jours, pour tous les connaisseurs. Les moines de Cîteaux ont eu un rôle privilégié dès leur installation dans la Bourgogne, au XI^e siècle et leurs plantations de vigne et productions de vin se sont prolongées jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Si Olivier Jacquet, Thomas Labbé, Marion Foucher et Jean-Pierre Garcia ont axé leur recherche sur les clos monastiques cisterciens masculins, Claude Chapuis se penche sur la première maison féminine de l'ordre: l'Abbaye de Tart. Les *Dames de Tart*, qui portaient le même type d'habit que les moines de l'ordre, s'avèrent être bonnes administratrices de leur vaste domaine qui a absorbé la propriété des Hospitaliers, des près, des bois, du vignoble. Le vin blanc qui y était produit, faible en degré alcoolique, était destiné, tout comme dans les autres clos monastiques, tant à la consommation interne, qu'à la vente. Les calamités du XIV^e siècle (les épidémies et la guerre de cent ans surtout) ont mis fin à la période de gloire des moniales de Tart, dès le XVI^e siècle se produisant un déménagement à Dijon, deux siècles plus tard l'abbaye des religieuses étant fermée.

À la recherche du même rapport étroit entre moines et vignes en Bourgogne, Élisabeth Cheveau et Gérard Ferrière s'attardent à explorer les particularités de l'abbaye de Cluny, les rapports entre la production vinicole et l'ordre clunisien. Les auteures constatent que les doyennés (comme celles de Montberhould, de Lourdon ou Saint-Hippolyte) avaient la plus forte production de vin (p. 119). Cluny reste connu dans l'histoire pas uniquement pour la production de vin, mais plutôt par l'intelligence et la culture des abbés, par « leur rôle éminent dans la politique, leur tradition diplomatique » (p. 123).

Aurélien Nouvion met en avant l'abbaye bénédictine de Saint-Remi de Reims, célèbre aussi pour sa culture vitivinicole du XI^e au XVI^e siècle. Cette tradition a commencé avec l'évêque Remi, premier viticulteur attesté en Champagne. Les moines de l'abbaye ont continué les activités viticoles pendant plus de huit cent ans, respectant strictement les principes de la cueillette et les travaux de la vigne. Les moments difficiles du XIV^e siècle affectent le domaine et la cueillette du vin, qui était utilisé pour les besoins personnels mais aussi pour la commercialisation. L'auteur parle aussi des circuits régionaux du vin. Ce « fruit de la terre » (p. 136), symbole du sang du Christ, acquiert des vertus liées à la spiritualité des moines bénédictins, le

Christ lui-même « contribuant » à l'obtention de ce produit si vénéré. Si l'eau est par excellence la boisson des hommes, le vin matériel / le sang, devenu « vin spirituel » / Eucharistie, est l'apanage de Dieu, représentant à la fois l'« alliance » entre humain et divin.

Le monachisme de type bénédictin ou cistercien se trouve bien représenté pendant le haut Moyen Âge aussi dans les territoires limitrophes de la France, tels l'Italie et l'Espagne, comme le montrent les études de Laura Cajo et de Laurence Karoubi. Le même intérêt pour la vigne caractérise les milieux monastiques de Santa Giulia de Brescia ou de San Colombano par exemple, en Italie du Nord, ce processus étant stimulé par la diffusion du christianisme. La vitiviniculture représentait, à côté de la céréaliculture et de l'élevage, « un des piliers de l'économie monastique » italienne médiévale (p. 177), constate Laura Cajo. En Catalogne (Espagne), le monastère cistercien Santa Maria de Poblet est profondément attaché au patrimoine vitivinicole, note Laurence Karoubi. Après une période de décadence qui commence à la fin du XIV^e siècle, les installations viticoles sont réhabilitées à l'époque contemporaine, devenant de nos jours un monastère très moderne qui continue à produire un vin apprécié dans toute l'Europe.

Avant de quitter l'ouest européen, il convient de revenir un peu au territoire français en grandes lignes « déchristianisé » les deux derniers siècles, pour saluer également la contribution de Felicia Dumas dans l'exploration d'un monastère féminin, cette fois-ci orthodoxe, de Solan (dans le département du Gard), à existence récente (depuis 1992). Les religieuses de Solan se sont lancées elles-mêmes dans la cultivation d'une vigne écologique, le travail manuel de la terre et particulièrement de la vigne étant considéré comme un travail sacré. Les vins qu'elles produisent (rosé, blanc ou rouge) sont popularisés sur leur site internet, mais aussi dans un livre-album paru en 2011. Les moniales orthodoxes de Solan ont réussi ainsi à préserver et à vivifier une tradition remontant au Moyen Âge, avec la même maîtrise que les cisterciens, les Clunisiens ou les Bénédictins, adaptant bien sûr la popularisation et la distribution de leur activité à l'époque actuelle (on a en vue la sortie des religieuses en dehors du monastère pour s'occuper personnellement de la vente du vin).

Restant dans la même aire orthodoxe, plusieurs chercheurs des Universités de Iași, Suceava et Bucarest invitent à découvrir les vignes et les caves de Roumanie. Si Daniel Jitaru et Marius Dumitrescu étudient le cas du monastère de Cetățuia et de ses liens avec le vin et la vigne, Muguraș Constantinescu et Lucian Constantinescu mènent plus loin l'analyse de

l'espace monastique roumain et se concentrent sur l'architecture et la symbolique des caves du Nord de la Moldavie et plus spécialement du monastère de Sucevița, qui, grâce à ses fresques uniques au monde (reproduisant des scènes de la Bible), est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Le rôle du vin en tant qu'offrande apportée par les hommes à Dieu (à côté de l'huile, du pain ou autres), et ses mentions dans les livres sacrés, constituent l'enjeu des études de Daniel Jitaru, de Claudia Dinu et Adrian Dinu. Ce n'est pas aléatoire que le monde orthodoxe accorde une place singulière, voire sacrée à la vigne si on prend compte des comparaisons fréquentes du monde à une vigne et de Dieu à son vigneron, dans l'Ancien et le Nouveau Testaments (Noé, le prophète David et Jésus Christ, les Évangélistes Mathieu, Marc et Luc, par exemple) et dans la plupart des livres religieux constituant la base du culte orthodoxe. Une fois de plus, le vin est perçu comme un lien avec la divinité, un moyen d'entrer en communion avec le Créateur.

C'est pourquoi les monastères encouragent les dégustations organisées directement dans les caves. Angelica-Helena Marinescu considère cette pratique comme « l'expression d'une quête de sécurité alimentaire, mais aussi de recherche des traditions, des valeurs sûres d'un monde pur, enchanté, qui est celui de la vie religieuse » (p. 82). Descendre dans les caves et essayer les variétés de vin deviendrait autrement dit la quête d'une identité depuis longtemps oubliée ou perdue. Cela pourrait rappeler l'*agape* chrétienne, ce repas que les premiers chrétiens prenaient en commun et qui se situe à la base de l'eucharistie actuelle. Petru Bejan et Antonela Corban étudient ce sujet dans leur étude.

L'emplacement et l'architecture des monastères et de leurs caves semblent acquérir dans ces contextes une importance stratégique. Muguraș Constantinescu et Lucian Constantinescu donnent l'exemple de Sucevița et de ses celliers abritant la « boisson précieuse » (p. 58) qu'est le vin, ce complexe monacal conçu comme une forteresse située dans les montagnes. Marius Dumitrescu discute l'exemple du monastère de Cetățuia, « un point stratégique d'observation sur la cité de Iași » (p. 193) et sur les petites rivières qui sillonnent la région. La construction en style baroque est due au prince Gheorghe Duca, ayant servi parfois de refuge à la famille du prince régnant, face aux envahisseurs étrangers.

Dans l'étude de Liliana Rotaru et Cintia Colibaba un autre aspect se laisse approcher, à savoir les particularités des variétés de vigne dans diverses régions de la Roumanie, le long de l'histoire. Elles rappellent entre autres, le

vignoble de Cotnari, très connu et apprécié d'ailleurs dans toute l'Europe, qui est « le seul vignoble ayant gardé l'assortiment traditionnel », composé de 4 cépages (Grasă de Cotnari, Fetească albă, Frâncușă și Tămâioasă românească) (p. 92).

Les études réunies dans ce volume permettent, en plus de leur spécificité scientifique de haute tenue, une découverte du paysage, du spirituel et de l'artistique des pays qui y sont évoqués, dimensions entre lesquelles la vigne tisse, depuis toujours, des liens. En fin de compte, toutes les quatre aires (française, roumaine, italienne et espagnole) se rejoignent dans les pages de ce bien intéressant volume autour de la même « source de joie et de bonne conscience » (p. 141), de foi et d'espoir: le vin. La valeur donnée au domaine vitivinicole, devenu depuis longtemps un « héritage européen » incontestable (p. 11), est amplifiée, grâce au Christianisme, lui assurant un chapitre à part dans l'histoire de l'humanité.

Riche en approches, idées et découvertes, le contenu de ces études, enrichi d'illustrations photographiques, assure au volume la cohérence et l'originalité, invitant à la lecture tout passionné du domaine et tout curieux, car, le vin, la vigne, la culture religieuse sont si proches de nous tous !

VI. RÉSUMÉS DES ARTICLES

Madalin ALEXANDRU

Abstract: The historical and political context in which Lamartine began its journey to the East was considered as parallel events in Europe and the Muslim world from the time of the Revolution of 1789 until about the departure of Lamartine in the East. Lamartine became aware of the situation of the Ottoman Empire during his trip to the East. He seized on the spot the ethnic chaos that was then the Ottoman Empire. Lamartine reflects on the role that France could play against the agony of the Ottoman Empire. The stages of the journey partly correspond to those of Chateaubriand (Greece, Palestine, Constantinople), but Lamartine added Syria (including current Lebanon), where it remains several months and he returned by horse through Bulgaria, Serbia and the Austro-Hungarian Empire. The famous "Eastern Question" is the term used in France to describe the involvement of various European powers (mainly France, England and Russia), due to the difficulties of the Ottoman Empire in the Eastern Mediterranean and Balkan Europe. This is, in fact, the question of the fate of the Ottoman empire in dismemberment, which is the subject of the concerns of the major European powers: Russians want to control the Balkans, the English wish to protect their commercial interests by controlling isthmus between the Mediterranean and the Indian Ocean, the French keep their privileges in the Levant.

Key words: Lamartine, Orient, Balkans, trip, Ottoman Empire, dismemberment, Eastern women, consul, war of independence, revolution.

Olympia ANTONIADOU

Abstract: Spyros Tsovilis, a contemporary writer of the Hellenic diaspora, is a particularly significant case of immigration literature based on a situation of exile and construction of identity. His first novel, *Les Carnets de garde*, describes the return of a young man to Greece in order to do his military service, where he takes notes during his guards and permissions. This experience accentuates the phenomenon of distance, as identified by a double exile. The novel raises universal questions, beyond the author's personal destiny. Spyros Tsovilis questions the human condition in a globalized world, through the personal experience of a man torn between two homelands, France and Greece, but finally belonging to Europe. Against all expectations, the novel Spyros Tsovilis does not describe the return home as a moment of joy and relief, but rather as a moment of conflict. "The return to home appears as a kind of "dysnosity", a

term composed of the greek prefix dys- (" hard ") and nostos (" return "). The experience of the "double return" described in the novel Spyros Tsovilis is a kind of deeply contradictory movement despite its apparent linearity and has a double spatial and temporal dimension; its evocation therefore raises the physical limits of the movement in which it is originated, and it is moving to a starting point.

Key words: immigration literature, Hellenic writer, human condition, globalised world, transculturality

Olivier DUMAS

Abstract: This article describes the origin, the creation and the evident development of the competition: „Charlotte Sibi – knowledge of France and of French language”. This competition, inaugurated by a local, francophone organization, in order to encourage and motivate students to learn French language, became in just a few years, a successful event in the Moldavian region, which is historically and culturally speaking, a francophone one.

Key words: competition, *francophonie*, French, Moldavia , Charlotte Sibi, learning.

Irina IACOMI

Abstract: The research analyzes the activity of the Romanian School in Paris, the ambitious project of Nicolae Iorga regarding the organization of an academic establishment in Paris. The central issue regarding the creation of the Romanian School in Paris was the Latin vocation that Romanian society assumed after the construction of the Great Romania, at the end of the first world conflagration.

Key words: Romanian School in Paris, cultural development, creative elites, Nicolae Iorga, Nicolae I. Popa

Paula IFTIME-TOPORAS

Abstract: In 2003 was published the first complete translation of *Țiganiada - The Gypsy camp* in french. The poem tells the story of the union of all groups of Gypsy in Romanian land, in fifteenth century, under the comand of Vlad the Impaler. They fight along with the Romanians against the Turks. Written at the end of the eighteenth century, the poem has been published almost one

hundred years later and the first critical edition appeared in 1925. Belonging to the enlightenment current, Tiganiada is the subject of many studies in the last period, and its translation makes her accessible to french speakers now. In the process of translation there are still some losts. Certain meanings and stylistic expressions of the author are difficult or almost impossible to be reproduced in another language. The controversy of this extraordinary translation is presented in this article, in the form of a pleading for the comparative study of this Romanian writer, so long stuck in the shadows of time.

Key words: translation, Ion Budai Deleanu, the enlightenment in Romanian literature, Gypsy representations, Romanian literature, XIXth century, social ideology.

Carmen MUNTEANU

Abstract: This scientific paper focuses on theoretical and practical aspects of the translation of *culturemes*. Our interest in this field is generated by those cultural references that appear in literary texts and by the difficulty in finding them an appropriate equivalent in the target language. The objective of the study is to define the concept, to identify and to analyze the cultural expressions of the source language that can be transposed into the target language. We focus on one element, the *cultureme*. The theoretical part of the study is based on the theory of translation, the theory of translating cultural references and the definition of the concept of the *cultureme*, while the practical part provides us with the analysis of some examples from Romanian literary texts. We have chosen examples from the novel *Moromeții* by Marin Preda. We analyze also the translation strategies used by the translator Maria Ivanescu. We agree that the translation of *culturemes* from the source language into the target language is a difficult process caused by the nature of these cultural expressions. Therefore, the role of the translation process is to harmonize the socio-cultural contexts of the two languages that interact.

Key words: traductology, culturemes, culture, intractability, cultural references, translation strategies, Romanian culturemes

Elena PETREA

Abstract: The call launched in 2011 within the framework of the four-year programming of the Agence universitaire de la Francophonie – Bureau Europe central et orientale “Making the French-speaking scientific community a

reference on the international scene”, and of the priority theme “French language, cultural and linguistic diversity” gave the opportunity to five universities from Romania, Republic of Moldova and Croatia to constitute a partnership unwound between November, 2011 and March, 2014: “Strengthening of French Language and of Research in French for the non-specialist students in a multicultural and French-speaking environment”. The target group consisted of teachers of French as a foreign language (FLE), of teachers of French for specific purposes (FOS), of teachers of specialized disciplines and also of science students who learn French as an optional discipline. In the first part of our article, we shall characterize the general context of cooperation and we shall present the specific objectives which are on the basis of all the developed activities within the framework of our international partnership. In the second part, we detail these activities (training and research activities, for the teachers and the students) and the results obtained.

Key words: AUF-BECO project, strengthening of French for Specific Purposes.

Elena PREATCA

Abstract: Translation is a double act of communication. Every translation must diffuse a contextual situation in a specific language and must produce a text that has a similar effect on the readers from different cultures. It thus appears that to be francophone in Romania implies an active participation in institutional and associative life of the Francophone Word. You must participate to the economic, technical and cultural development of the Romanian society by virtue of the French language. Except their purpose to represent our country abroad, each Romanian travel guide shows the contribution made by our culture to the evolution of the term Francophonie. Thus, the purpose of the present article is to point out the essential role that Romanian guide books play in the progress of Francophonie.

Key words: Francophonie, translation, translator, travel guide, communication, culture, intercultural.

Alain QUELLA-VILLEGGER

Abstract: French writer Pierre Loti (1850-1923) went twice to Romania, invited by Queen Elizabeth (Carmen Sylva), in 1887 and 1890. She translated his novel *Pêcheur d'Islande* in German and, thanks to Loti, her *Pensées d'une reine* was published in France. The year she died, in 1916, a young Romanian

Ph. D. professor, read Pierre Loti's works on the war front and he became his first biographer.

Keywords: Pierre Loti, Francophony, Carmen Sylva, Nicolae Șerban, biography, World War I.

Alain VUILLEMIN

Abstract: During the Second World War, Eastern Europe witnessed some of the most violent crimes against humanity: the extermination of two thirds of the Jewish population, in the well-known concentration camps, such as Auschwitz-Birkenau. This article points out the horror of this tragedy, as experienced by two writers - Elie Wiesel and Ana Novac - both born in Transylvania and very young when they were deported together with their families. Their novels reveal the cruelty and the despair of deportation and this is why the article points out the common aspects of the two stories, horrifying trips to the deepest resources of survival.

Key words: World War II, Eastern Europe, Jewish population, concentration camp, deportation

Seza YILANCIUGLU

Abstract: The purpose of this article is to show the importance of French culture and its significant role in the Ottoman Empire in the nineteenth and early twentieth century. The first part of this statement is developed around a historical overview of the French language in the Ottoman Empire, while the second part will be devoted to the impact of the French language on the empowerment of certain ottoman intellectual figures.

Throughout its history, France has been interested in the Middle East and the Far East as well as the New World. She played an important role for nearly two centuries during the Crusades. Under the effect of the latter, the structures of Anatolia and the Middle East have been heavily modified and upset.

From the second half of the eighteenth century, the Empire began to lose its power. In the nineteenth century, it began a modernization process through a series of reforms introduced by Selim III and Mahmut II. These reforms reached their peak in the era of the Tanzimat.

To show the important role of the French language on the female intelligentsia, the commitment of three women will be the subject of the second part: first, Fatma Aliye Hanım, the first female Turkish novelist, daughter of Djevdet

Pasha, an Ottoman historian; second, Nigar Hanım, poet, daughter of Osman Pasha; finally, Nouriyé Hanım, daughter of a high official of the Ottoman Empire, whose mysterious life was marked by her flight from Istanbul with her older sister, who became Rodin's friend and model in Paris.

Key words : French language, Ottoman Empire, female intelligentsia, ottoman intellectual figures, , Fatma Aliye Hanım, Nigar Hanım, Nouriyé Hanım, Rodin.

Frédérica ZEPHIR

Abstract: Although he was always found his inspiration at the root of popular tradition, asserting both his identity and the importance of this rumanian origins, Panaït Istrati nevertheless wrote in French. Of Greek origine on his father's side, fighting for universal love and the triumph of liberty, justice and truth, he has chosen to express his ideas in the only language which somehow represented his Greek-Rumanian heritage. Thus he created in his works a world of his own, between 2 cultures and 2 languages. At the time, intellectuals were seduced by the french littérature which conveyed the ideas of Liberty, Equality and Fraternity, stemming from the *Siècle des Lumières*. Istrati is definitely a leader in the French speaking world.

Key words: Panaït Istrati, French speaking world, Rumania, French littérature, Universality, Bilingualism.

**VII. NOTICES
BIO-BIBLIOGRAPHIQUES**

Mădălin ALEXANDRU. Docteur en sciences philologiques (littérature française), Faculté de Langues et Littératures étrangères, Ecole doctorale d'Etudes Littéraires et Culturelles, Université de Bucarest. Etudes : Octobre 2011 – Novembre 2014: Doctorat – philologie ; Littérature de voyage, Altérité, Orientalisme, Théories du paysage, Représentations de l'espace ; Ecole doctorale Etudes littéraires et culturelles, Faculté de Langues et Littératures Etrangères, Université de Bucarest.

Liliana ANGHEL est chargée de cours à la Faculté des Langues et Littératures Etrangères, de l'Université de Bucarest. Docteur ès Lettres de l'Université de Bucarest en 2003. Centres d'intérêt : la littérature et la civilisation françaises, la narratologie, la littérature comparée, l'histoire de France.

Olympia G. ANTONIADOU enseigne la littérature européenne à l'Université Ouverte de Grèce et la littérature grecque à l'École d'été Internationale de langue, histoire et civilisation grecques de l'Institut d'Études Balkaniques. Deux fois boursière pour des études post-doctorales, elle a consacré sa thèse à l'altérité et le roman francophone grec du XXe siècle. Elle a participé à diverses conférences internationales et elle a publié des articles sur les mythes et la littérature francophone grecque et la diaspora hellénique. Elle a enseigné l'évolution des mythes littéraires en Europe, la littérature comparée et les questions de l'identité à travers les littératures de la migration européennes à l'Université Aristote de Thessalonique. Les principales directions de sa recherche visent surtout les littératures francophones et les littératures de la migration, ainsi que l'expression de la transculturalité.

Laura CÎȚU est docteur en sciences du langage de l'Université de Bucarest et de l'Université de Strasbourg et maître de conférences à l'Université de Pitești – Roumanie, où elle dirige actuellement le Département des Langues Etrangères Appliquées de la Faculté des Lettres. Les domaines scientifiques et les champs d'intérêt de ses publications et enseignements sont la linguistique générale, la linguistique juridique, la morphosyntaxe et la syntaxe du français, la didactique du FLE, du FOS et du FOU. Elle est fondatrice du Centre de langues modernes LOGOS de l'Université de Pitești et membre de plusieurs associations scientifiques et professionnelles qui promeuvent les sciences du langage et l'enseignement des langues.

Ana-Elena COSTANDACHE est chargée de cours au Département de Langue et Littérature Françaises, à la Faculté des Lettres de l'Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie. Docteur en philologie romane avec une thèse sur les influences et les confluences entre la littérature française du XIX^e siècle (les romantiques surtout) et la littérature roumaine de la même période, elle dispense des cours de littérature française du XVIII^e siècle, des séminaires aux cours de culture et civilisation belges et québécoises et des travaux pratiques de traduction.

Felicia DUMAS est professeure des universités HDR au Département de Français de la Faculté des Lettres de l'Université « Al. I. Cuza » de Iași et enseigne également la langue française à la Faculté de Théologie orthodoxe « Dumitru Stăniloae » de la même université. Elle est auteure de sept livres (coauteure de deux autres), et de nombreux articles scientifiques sur la sémiologie du geste liturgique byzantin, le bilinguisme franco-roumain, la terminologie religieuse orthodoxe en langue française, ainsi que sur les relations franco-roumaines et la francophonie, publiés en Roumanie et à l'étranger (en France, au Canada, au Liban, en Belgique, en Italie). Elle a traduit, du français en roumain et du roumain en français, plusieurs livres de théologie et de spiritualité orthodoxe.

Olivier DUMAS, né à Avignon (France), travaille à la Médiathèque « Charlotte Sibi » de l'Institut Français de Iași. Il participe à plusieurs colloques et symposiums sur l'origine de la francophonie, les relations franco-roumaines et la présence française à Iași et en Moldavie. Il publie des articles à Iași et à l'étranger. Il est l'auteur de la biographie bilingue *Charlotte Sibi – Demoiselle de français / Domnișoara de franceza* (Institutul European, Iași, 2012) et co-auteur de deux livres avec son épouse, Felicia Dumas : *Iași et la Moldavie dans les relations franco-roumaines* (Institutul European, Iași, 2006) et *La France et Iași* (Demiurg, Iași, 2009). Il est le secrétaire général et l'un des membres fondateurs de l'Association Charlotte Sibi, créée en 2009.

Irina IACOMI est doctorante en II^e année de thèse à l'Université «Alexandru Ioan Cuza» de Iași, Roumanie, elle rédige une thèse en cotutelle l'Université Paris-Est Créteil et Val-de-Marne, sur le sujet : *Une figure de l'histoire intellectuelle entre France et Roumanie : Nicolas Popa et les études de littérature comparée*. La thèse est coordonnée par Prof. Marina Mureșanu et Prof. Mireille Labouret.

Paula IFTIMIE-TOPORAȘ est enseignante FLE au Collège Tutova, département de Vaslui et doctorante en 11^e année de thèse à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Roumanie. Elle rédige une thèse en cotutelle avec l'Université Paris-Est Créteil et Val-de-Marne, sur le sujet : *Le personnage de la Tsigane dans la littérature française et roumaine du XIX^e siècle*. La thèse est coordonnée par prof. Marina Mureșanu et prof. Francis Claudon. Articles et participation aux colloques: *Le personnage de la Tsigane dans la littérature française et roumaine*, présenté lors de la *Journée doctorale* organisée par l'Institut Culturel Roumain de Paris.

Brândușa IONESCU, titulaire d'un doctorat de l'Université « A.I. Cuza » de Iași, Roumanie (dirigé par Marina Mureșanu) consacré à *La poésie de la nouvelle chez S. Corinna Bille*, est professeur de français dans un lycée de Iași, étant impliquée aussi, en tant qu'assistante de recherche à l'Université, dans le projet national *L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine* financé par CNCISIS et dirigé par Simona Modreanu. Brândușa Ionescu a fait des stages d'étude en France et en Suisse et a publié plusieurs articles sur des écrivains francophones tels Corinna Bille, Panait Istrati, Marthes Bibesco, Eugène, Paul Goma, Anne Cunéo, Benoît Duteurtre, Gabrielle Roy.

Florentina Ionela MANEA est doctorante à la Faculté des Lettres de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași. Elle prépare une thèse en littérature québécoise dont le titre est « Le sacré et le profane dans l'œuvre d'Anne Hébert ». Auteur de plusieurs articles sur des thèmes culturels et littéraires, elle s'intéresse à la littérature et à la civilisation françaises aussi bien qu'aux lettres francophones.

Ileana MIHĂILĂ est maître de conférences au Département de français (Faculté des langues et littératures étrangères, Université de Bucarest) et chercheur principal à l'Institut d'histoire et de théorie littéraire de l'Académie roumaine. Licenciée ès lettres (1982), Ph. D. en Littérature comparée (1995), H.D.R. (2014). Domaines de recherche : littérature française XVIII^e et XIX^e siècles, relations culturelles franco-roumaines. Auteur de plusieurs ouvrages dont *Statutul artistului în epoca barocă* (Bucarest, Roza Vânturilor, 1998); *De la Renaissance à l'époque romantique* (Bucarest, Editura Universității din București, 2010), co-auteur de la *Bibliografia relațiilor literaturii române cu*

literaturile străine în periodice (10 vols., Bucarest, Saeculum, 1997-2009, en collaboration). Prix de l'Académie roumaine comme éditeur scientifique (2002).

Dana MONAH est assistante à l'Université Al. I. Cuza de Iași, où elle enseigne la littérature française et le théâtre. Elle a obtenu en 2012 un doctorat en études théâtrales, sous la direction de Marina Mureșanu et de Georges Banu (Université Al. I. Cuza et Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III), avec une thèse intitulée *La réécriture théâtrale à la fin du XXe siècle : le texte et la scène*. Elle a publié une vingtaine d'articles sur la littérature francophone contemporaine et sur la réécriture théâtrale, dans des revues de spécialité (*Alternatives théâtrales*, *Studia Dramatica*) et des volumes collectifs, en France et en Roumanie. Elle a traduit plusieurs ouvrages du français en roumain (Georges Banu, *Nocturne*, Michel Gourdet, *Claude Sernet*).

Carmen MUNTEANU est professeur de FLE au Collège Technique « Edmond Nicolau » de Focsani où elle enseigne depuis 2010. Elle est titulaire d'un diplôme de Master en « Discours spécialisé. Terminologies. Traductions » issu par l'Université « Dunarea de Jos » de Galati (2010). Elle est doctorante en III^e année à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iasi, Roumanie. Thèse sous la direction de Madame le Professeur Marina Mureșanu. Titre de la thèse : *Traduire les culturèmes. Domaine franco-roumain*. Domaines d'intérêt: la linguistique, la traductologie et le transfert interculturel. Elle a participé à plusieurs colloques internationaux. Elle a publié plusieurs articles portant sur le sujet de la thèse et sur ses domaines d'intérêt. Livres publiés: «Traduction et analyse contrastive » (publié en 2012, ed. Fundației Universitare « Dunărea de Jos », Galati).

Petronela MUNTEANU est Docteur ès lettres de l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, depuis 2010, avec une thèse qui porte sur « Le problème des marques culturelles et des référents culturels dans la traduction et l'adaptation de l'œuvre de Victor Hugo ». Membre du Projet de recherche exploratoire *La traduction en tant que dialogue interculturel*, CNCSIS PN-II-IDEI-PCE code ID-135, Contrat 809/2009.

Elena PREATCA est titulaire d'un diplôme de licence ès lettres (français-anglais), obtenu en 2011 à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, ainsi que d'un diplôme de master en Terminologie et Traductologie, obtenu en 2013. Actuellement, elle prépare une thèse de doctorat consacrée à *La*

communication interculturelle à travers la traduction des guides touristiques. Son domaine d'intérêt est représenté par la traduction des guides touristiques bilingues français-roumain, le rôle joué par le traducteur à travers la traduction des brochures de voyages et les pratiques linguistiques utilisées en traductologie.

Gina PUICĂ est Docteur en littérature française de l'Université de Nice-Sophia Antipolis (France), avec une thèse sur Theodor Cazaban, elle est aujourd'hui assistante à l'Université "Ștefan cel Mare" de Suceava. De 2007 à 2013, elle a exercé les fonctions de lectrice de langue et de civilisation roumaines à l'Université de Strasbourg. Auteur de quelques dizaines d'articles, chroniques, notes de lecture, Gina Puică est également traductrice. Parmi ses derniers travaux parus figurent : « Théodore Cazaban hors-(la)-langue », in Marie-Flore Beretta, Julien Dufour, Isabelle Reck, Edgard Weber (dir.), *Langue(s) d'écrivains*, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Etudes orientales, slaves et néo-helléniques », 2013, ISBN : 978-2-86820-555-1, pp. 71-79 ; « Parages de Théodore Cazaban. 'Eclair fixé' dans un exil durable », in Maria Cristina Pîrvu, Béatrice Bonhomme, Dumitra Baron (dir.), *Traversées poétiques des littératures et des langues*, Paris, L'Harmattan, coll. « Thyrse », 2013, ISBN : 978-2-343-00941-4, pp. 403-419.

Alain QUELLA-VILLÉGER, agrégé d'histoire à Poitiers, docteur ès-lettres en histoire contemporaine, chercheur-associé des universités de Nantes et de La Rochelle, se consacre aux récits de voyage, à l'exotisme, à l'histoire coloniale. Il est spécialiste de Pierre Loti. Après la biographie de *Pierre Loti, le pèlerin de la planète* (Aubéron, 2005, traduite en turc et en japonais), les livres d'art *Pierre Loti dessinateur* et *Pierre Loti photographe* (Bleu autour, en collaboration avec Bruno Vercier, 2009 et 2012), il a publié *René Caillié l'Africain*, consacré à l'explorateur qui découvrit Tombouctou en 1828 (Aubéron, 2012) et publiera prochainement un essai : *Voyages en exotismes. Ailleurs, littérature et histoire* (Classiques Garnier). Signalons une dizaine d'anthologies aux éditions Omnibus, dont *14-18 – Grands reportages* (2005, avec T. Muhidine), suivie d'une réédition réduite sous le titre *Reportages de guerre 14-18* (Pocket, 2014). Co-scénariste du documentaire *Pierre Loti, un homme du monde* (Anekdota/FR3, 2011) et du *Mystère des Désenchantées* (Anekdota/FR3, au printemps 2015), il a assuré le conseil scientifique du film *Jean-Richard Bloch, une vie à vif* (Marie Cristiani, 2014) et a participé au documentaire consacré à René Caillié (Pascal Sarrago, 2014).

Elena-Brândușa STEICIUC est Professeur à l'Université « Stefan cel Mare », Suceava, Roumanie, où elle enseigne depuis 1990. Docteur ès Lettres en 1997, avec la thèse *Patrick Modiano – une lecture multiple*, soutenue à l'Université de Bucarest (publiée en 1998 aux éditions Junimea, Iasi). Plusieurs volumes d'exégèse, dont : *Introduction à la littérature québécoise* (2003) ; *Literatura de expresie franceza din Maghreb. O introducecere* (2003) ; *Horizons et identités francophones* (2006) ; *La francophonie au féminin* (2007) ; *Fragments francophones* (2010). Auteur de plus de 90 articles, publiés en Roumanie et à l'étranger. Participations à plus de 40 colloques et congrès internationaux. Présidente de l'ARDUF (Association Roumaine des Départements Universitaires Francophones) depuis 2010.

Alain VUILLEMIN, Professeur Émérite de l'Université d'Artois (Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université Paris-Est-Créteil Val-de-Marne), auteur de : *Le Dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglaise de 1918 à 1984* (1989) ; *Lubomir Guentchev. Le poète interdit* (2006) ; *Essais sur la poésie et le théâtre de Georges Astalos*, (2007), et, en collaboration : *La Littérature contre la dictature en et hors de Roumanie, 1947-1989* (1995) ; *Interférences historiques, culturelles et littéraires entre la France, l'Europe et les pays de l'Europe centrale et orientale, XIX^e et XX^e siècles* (2000) ; *La France, l'Europe et les Balkans. Crises historiques et témoignages littéraires* (2002) ; *L'Europe, la France, les Balkans. Littératures balkaniques et littératures comparées* (2004) ; *Traditionnel, Identité, Modernité dans les cultures du Sud-Est européen : la littérature, les arts et la vie intellectuelle au XX^e siècle* (2007), *L'Oublié et l'interdit. Littérature, résistance, dissidence et résilience en Europe Centrale et Orientale* (2008), *Identité et Révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Bulgarie, en Roumanie et en Europe Centrale et Orientale entre 1947 et 1989* (2008).

Seza YILANCIUGLU est maître de conférences à l'Université francophone Galatasaray à Istanbul-Turquie et titulaire d'un doctorat en lettres modernes sur « L'évolution de la société contemporaine de la Turquie moderne à travers l'œuvre de Yasar Kemal » (l'Université de Nice-Sophia Antipolis). Auteure de l'ouvrage collectif sur l'œuvre de Nedim Gürsel *De Péra à Paris* (Beta, Istanbul, 2006), *Nedim, Gürsel Fascination nomade* (L'Harmattan, Paris, 2012) et *Göçebeliğin Büyüsü – Nedim Gürsel üzerine Yazılar* (Doğan Kitap, İstanbul, 2014). Elle est auteure d'articles publiés en Turquie et à l'étranger, dans le

domaine de la littérature comparée et particulièrement sur l'écriture féminine : Assia Djebar, Annie Ernaux, Nina Bouraoui en regard de leurs homologues contemporaines turques. Intéressée par la francophonie en Turquie. Ses travaux récents portent sur la problématique (les particularités) de l'écriture migrante ou de l'exil à travers les œuvres des écrivain(e)s contemporain(e)s des littératures turque, française et algérienne d'expression française.

Protocole de rédaction

Indiquez toujours votre **prénom** et votre **nom** en totalité, l'unité de rattachement, la ville et le pays ;

COMPOSITION GÉNÉRALE DU TEXTE :

- Fichier attaché, format RTF pour les textes saisis sous Word (PC ou Mac) ; le fichier doit porter votre nom ; Arial, 11
- Les caractères italiques sont réservés aux titres d'ouvrages, aux titres de revues (par convention éditoriale) et aux mots en langues étrangères (y compris *a fortiori*, *a priori*, etc.)
- Les majuscules peuvent être accentuées
- Les vers pourront soit garder leur disposition originale, soit être juxtaposés en les séparant d'un trait oblique : /
- Les notes seront faites en numérotation continue, en bas de page. Commencez le texte de la note en intercalant un espace après la référence de note en bas de page, et par une majuscule
- Le soulignement est à proscrire, de même que les caractères gras réservés aux titres de paragraphes.
- Citations toujours entre guillemets à la française (« ... »), quelle que soit la longueur. En cas de besoin, utiliser des guillemets à l'anglaise ("...") dans un passage déjà entre guillemets. Pour les guillemets à la française ne pas oublier de créer des espaces insécables entre les guillemets et le mot. Rappelons comment réaliser ces espaces : dans le traitement de texte, il faut appuyer en même temps la touche majuscule, la touche ctrl et la barre d'espacement
- Toute modification d'une citation (suppression, adjonction, remplacement de mots ou de lettres, etc.) par l'auteur du texte est signalée par des crochets droits [...]
- Toutes les citations dans une langue autre que le français doivent être traduites dans le texte ou en notes
- Le texte doit comporter entre 12 000 et 15 000 signes (notes y comprises)
- **Vérifier qu'il y a un espace avant et après les signes doubles (; : ? ! %), que les virgules et les points suivent le mot précédent et sont eux-mêmes suivis d'un espace.**

Bibliographie (placée à la fin de l'article) :

- Nom, Prénom, (en bas de casse, ou minuscule), Titre (en italiques), lieu d'édition, éditeur, « collection » (entre guillemets), année d'édition, [et si nécessaire : volume (vol.), tome (t.), page ou pages (p.)].
- Pour les articles : Nom, Prénom, « Titre de l'article » (entre guillemets), Titre de la revue (en italiques), n° (espace avant le chiffre), date, éventuellement page(s).

ATTENTION !

Le texte de l'article, rédigé en français, sera impérativement accompagné d'un résumé de 7-10 lignes (500-600 signes) rédigé en anglais, ainsi que de 10 mots-clés, en anglais ; vous devez fournir également une présentation (10 lignes en français) de vos titres, publications et domaines d'intérêt.

